9673

Tabl. XXXVI. 15

DIVERSITÉS

GALANTES

ET

LITTÉRAIRES.

SECONDE PARTIE.

58807

DIVERSITÉS
GALANTES
ET
LITTÉRAIRES.
SECONDE PARTIE.

NOUVELLE ÉDITION.

Bibliothèque Royale

A LONDRES,
Et se trouve à PARIS,
Chez { RUAULT, Libraire, rue de la Harpe,
Et LAPORTE, Libraire, rue des Noyers.

M. DCC. LXXVIII.

Digitized By Google

DIVERSITÉS

GALANTES

ET

LITTÉRAIRES.

RÉFLEXIONS

SUR LE COURAGE DES FEMMES.

De tout tems, & en tout pays, les femmes ſont ſoumiſes aux hommes; ceux-ci ſont les plus forts, ils ont fait les loix, & ſe ſont adjugé la ſupériorité. En vertu de cette déciſion plus

ancienne qu'équitable, ce ſexe que nous adorons eſt réduit à nous ſéduire & à nous tyranniſer, n'ayant pas le droit de nous conſeiller, ni de nous conduire. Il n'eſt que ſubalterne dans l'ordre de la ſociété civile. Nous l'avons écarté des emplois & des dignités, ſouvent même des biens que la nature lui a deſtinés, & lui ôtant tout objet d'émulation, nous l'avons reſſerré dans le cercle étroit des ſoins domeſtiques. Nous avons fait plus. Par le pouvoir de l'éducation, dont nous avons reglé la tournure, nous avons diſpoſé, pour ainſi dire, de l'ame des femmes, & nous avons pouſſé l'abus du droit du plus fort juſqu'à leur interdire certaines vertus, comme s'il avoit dépendu de nous de les en dépouiller, ou, qu'en nous les reſervant en apparence, nous euſſions du nous enrichir réellement de leur part. Parmi ces vertus interdites aux femmes,

le courage eſt celle qui eſt le plus généralement reconnue pour n'être pas de leur reſſort. Certaines autres comme la prudence, la diſcrétion, la ſolidité leur ſont diſputées ; mais comme ces qualités ſont de l'uſage journalier de la ſociété, les occaſions de reconnoître qu'elles ſont auſſi familieres aux femmes qui nous ſont ſi fréquentes, que nous ſommes forcés d'avouer du moins qu'elles en ſont ſuſceptibles; aulieu que le courage étant une vertu dont l'uſage eſt interdit aux femmes, il paſſe pour conſtant que c'eſt une vertu au deſſus de leur portée, & qui eſt hors de leur ſphere. Cependant parmi celles que les accidens de leur vie ont miſes dans des ſituations où le courage leur étoit néceſſaire, il s'en eſt trouvé un ſi grand nombre à qui ce ſecours n'a pas manqué, qu'il nous a fallu reconnoître encore que certaines femmes avoient été cou-

rageuſes. Mais nous avons ſatisfait notre amour propre, en ſuppoſant que ces femmes avoient une ame d'une trempe ſinguliere. Telles nous nous figurons l'illuſtre Penthée, les deux Artémiſes, la fidele Eponine, & les illuſtres Romaines vantées dans l'Hiſtoire. Nous rendons juſtice à ces Héroïnes, mais en convenant de leur vertu, nous ne permettons pas à leur ſexe de s'en attribuer l'honneur; nous aimons mieux y trouver quelque choſe de ſurnaturel, & ne pouvant ôter à certaines femmes la réputation de courage qui leur eſt due, nous diſons que ces femmes avoient la fermeté des hommes, l'eſprit, le courage mâle. Enfin nous ne voulons point que la fermeté & le courage ſoient des qualités que la nature puiſſe accorder aux femmes ſans erreur ou ſans miracle. Seroit-ce donc par une ſecrette jalouſie de leurs agrémens, que nous

avons de la peine de partager avec elles le lot de la vertu, & que nous voulons qu'elles nous cedent tout-à-fait celles que nous reſpectons le plus ? Cette injuſtice peut bien avoir fondé en grande partie notre prétention ſur cet article ; mais je crois que quelqu'autre motif encore y a contribué. Je conviens que les femmes paroiſſent plus attachées à la vie que nous ne le paroiſſons, & peut-être le ſont-elles en effet plus que nous ne le ſommes ; s'enſuit-il de là que le courage leur ſoit une vertu plus étrangere qu'à nous ? Je n'en crois rien, & je ne penſe pas qu'il faille être indifférent à la vie pour être courageux. Il eſt vrai que la peur de la mort exclut le courage dans les périls qui la rendent prochaine. Mais l'amour de la vie, & la crainte de la mort ſont deux ſentimens bien différens.

Examinons les divers effets qui en réſultent,

je crois que c'eſt le moyen le plus sûr de les apprécier au juſte. Ces deux affections nous ſont, comme toutes les autres, données par la nature, & leurs effets ſont auſſi anciens que le monde. Rappellons-nous ces premiers tems où l'homme ignorant & ſimple ne ſe connoiſſoit point encore, & ne faiſoit que ſentir ; le deſir de vivre, & de vivre le plus heureuſement qu'il nous eſt poſſible, n'étoit pas inconnu, puiſqu'il eſt le compagnon inſéparable de l'exiſtence. Mais alors moins varié dans les moyens, & déguiſé ſous moins de formes qui ne ſe ſont multipliées qu'à proportion de nos connoiſſances, il exigeoit des ſoins, des précautions, & des projets plus bornés. Alors une mere féconde rendoit ſa maiſon l'appui, ou l'effroi de ſes voiſins ; le pere de cette nombreuſe famille étoit à ſon gré l'arbitre du canton qu'il habitoit. S'il étoit ambitieux, il en devenoit la

terreur ; le maître s'il étoit heureux ; & le tyran s'il étoit injuſte.

Tous ces cas ſont arrivés ſans doute bien ſouvent ; car les hommes ſont nés avec toutes leurs paſſions, & tous leurs vices. Je ſuppoſe un de ces premiers conquérans dont les exploits ſe bornoient à l'envahiſſement de quelques arpens de terre, à la deſtruction, ou à l'uſurpation de quelques cabanes. Qu'arrivoit-il alors ? Il ſe faiſoit une fermentation générale dans les eſprits. Chacun craignoit pour ſoi, mais chacun ne ſavoit pas prendre des meſures hardies pour avoir moins à craindre. Les uns pourtant, & peut-être étoit-ce le plus grand nombre, car il paroît que les dominations ſe ſont accrues bien lentement, les uns, dis-je, courageux par tempérament, ou ſeulement par raiſon & par néceſſité, réfléchiſſoient aux moyens de prévenir la mort

& la ſervitude, deux choſes qui nous répugnent preſque également. Frappés de la même crainte, le même intérêt les uniſſoit ; & ſans doute plus le danger étoit preſſant, plus le traité étoit prompt & ſincere. Les foibles ainſi raſſemblés devenoient reſpectables, quelquefois invincibles ; ou ſi la fortune ſe déclaroit contr'eux, ils ſe défendoient du moins, & faiſoient acheter cherement leurs biens, leurs libertés & leurs vies. Voilà ce que leur inſpiroit l'amour de la vie, tandis que ceux en qui la crainte de la mort produiſoit cette incertitude accablante qui la caractériſe, inſenſibles à tout, hors à l'effroi du péril, & incapables de s'en garantir, s'enfuyoient au haſard, occupés ſeulement de fuir ; ou contens de traîner dans l'eſclavage une vie honteuſe, échappoient à la mort quand le vainqueur étoit las de la donner. C'eſt une choſe

remarquable, que cette léthargie de l'ame que produit la peur. L'homme qui craint la mort n'en ſauroit ſoutenir l'approche, & ne ſait rien faire pour l'éloigner. Il eſt troublé, conſterné, anéanti. Il y en a qu'une fuite aveugle a précipité dans des fleuves; il y en a qui n'ont pas eu même la force de fuir. Il ſemble que la mort leur ſoit douce, pourvu qu'ils ne l'enviſagent pas ſous la forme qui les a fait trembler. Quelques-uns intimidés à l'aſpect d'une armée qui ſe met en mouvement, ſe deshonorent avant que le danger commence; d'autres augmentent le danger qui les menace, par la folle conduite qu'ils tiennent pour l'éviter. Créſus n'eut pas plutôt rangé ſon armée en bataille, que prenant ouvertement la fuite avec tous ſes chariots, il donna au reſte de ſes troupes l'exemple honteux qu'elles ne tarderent pas à ſuivre. Demoſthenes croyant

fuir plus aiſément, jetta ſa cuiraſſe & ſon bouclier qui le garantiſſoient des armes qu'il fuyoit. Telle eſt la conduite abſurde & infâme qui réſulte de la crainte de la mort; il s'en faut bien que l'amour de la vie ait jamais inſpiré rien de pareil. J'avouerai pourtant que celui-ci produit quelquefois des effets dont l'autre s'accomode fort bien. L'amour de la vie a fait élever des remparts qui la mettent en ſûreté. Il a fait revêtir aux hommes des armes défenſives, & leur a fait penſer qu'il valoit mieux être fatigué du poids d'une armure, que percé des traits de leurs ennemis. C'eſt l'amour de la vie qui arme & qui réunit les caravanes des voyageurs contre l'audace des brigands dont les chemins d'Aſie ſont infectés; c'eſt lui qui fait ſonner la retraite au parti que la fortune abandonne; c'eſt lui qui fait chercher les poſtes avantageux, qui les fait

attaquer avec précaution, qui empêche même de les attaquer, s'ils le ſont trop. Il n'y a rien là que la crainte de la mort ne trouve très-bon ; mais elle n'eſt capable de s'en ſervir que lorſque le péril eſt éloigné. A ſon approche, l'homme effrayé oublie tout ce qui peut le défendre, & ne voit que ce qui le menace. L'amour de la vie nous fait tirer parti des ſecours qu'il a imaginés, la crainte de la mort nous ôte la poſſibilité & juſqu'à la penſée d'en profiter. Ces deux affections ont pourtant un principe commun. Ce ſont deux fleuves qui ſortent du ſein de la même roche, qui même ſuivent à peu près la même route au commencement de leurs cours, mais qui s'éloignent enſuite l'un de l'autre, & ſe ſéparent enfin tout-à-fait. Ainſi l'amour de la vie & la crainte de la mort partent du même point, la connoiſſance & par conſéquent le deſir de

l'exiſtence ; mais ils ne marchent enſemble que juſqu'à un autre point qui eſt bien remarquable, je veux dire la néceſſité amenée par les circonſtances, & prouvée par la raiſon. L'amour de la vie exige que l'on ne s'expoſe pas mal à propos, voilà tous ſes droits ; & s'il inſpire quelquefois une petite répugnance qui va plus loin, elle ſe tait devant la raiſon. L'amour de la vie non-ſeulement permet qu'on l'expoſe quand c'eſt un moyen de la conſerver, mais il y engage même : & comme nous aimons la vie, non ſeulement pour le plaiſir d'exiſter, mais auſſi relativement aux choſes acceſſoires qui nous rendent l'exiſtence plus agréable, il permet que nous haſardions notre vie dans la vue de conſerver les agrémens qui nous y attachent. Nous aimons nos femmes, nos enfans, nos peres, nos amis ; la liberté nous eſt précieuſe ; nos biens

nous ſont utiles ; notre patrie nous eſt chere ; nos engagemens, ſource de la confiance, nous ſont ſacrés ; l'amour de la vie nous permet de la riſquer pour le maintien & la conſervation de toutes ces choſes, ſans leſquelles notre propre exiſtence nous deviendroit onéreuſe. Enfin l'amour de la vie qui évite les dangers inutiles, à qui même les néceſſaires répugnent, mais qui eſt toujours accompagné de raiſon & de réflexion, nous permet de nous haſarder, lorſqu'il eſt à propos de le faire; mais la crainte de la mort ne connoît point d'à-propos ſur cela. Ce ſont donc deux ſentimens très-diſtincts. L'un eſt univerſel, c'eſt l'amour de la vie qui veille à notre conſervation ; l'autre, par un attachement outré pour l'exiſtence, eſt capable d'en anéantir toutes les propriétés, c'eſt la crainte de la mort, qui heureuſement n'eſt pas générale. Celle-ci

fait néceſſairement des lâches, celui-là permet d'être courageux. Auſſi en diſant que les femmes pouſſent peut-être l'amour de la vie plus loin que les hommes, je ſuis bien éloigné d'en conclure qu'elles ſoient moins ſuſceptibles de courage. Peut-être même en ont-elles naturellement plus que nous, puiſque, malgré la force de l'éducation molle qu'elles reçoivent, cette vertu perce ſi ſouvent chez elles auſſi-tôt qu'elles ſe trouvent en des circonſtances qui l'exigent. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que les femmes ont ſi peu d'occaſions d'exercer cette vertu, que nous diſons hautement qu'elle n'eſt pas de leur reſſort ; & nous les élevons tellement à ne pas s'imaginer qu'elles y puiſſent prétendre, qu'elles-mêmes ne penſent pas trop à leurs droits ſur cet article, & que la plupart n'oſent pas ſe croire capables de courage & de fermeté. Les femmes ne connoiſſent de la

vie

vie que les agrémens & les commodités; elles ſe croyent faites uniquement pour en jouir. Elles n'ont pas appris à s'en paſſer ſans murmure; & combien y a-t-il d'hommes qui l'ignorent ? Ce n'eſt pas qu'ils ne ſoient tous à portée de s'en inſtruire par l'éducation & l'expérience. Les femmes ſont bien éloignées d'avoir les mêmes reſſources. On les tient dans l'ignorance de tout ce qui pourroit élever, fortifier & étendre leur ame, s'il eſt permis de parler ainſi; on les borne à quelques vertus, qui toutes admettent la complaiſance pour ſoi-même; on ne leur fait enviſager le bonheur que ſous le point de vue de la tranquillité. Le courage, ainſi que toutes les autres vertus, a beſoin d'être développé & encouragé. L'encouragement aux vertus, c'eſt l'eſtime qu'on acquiert par elles & la néceſſité dont elles ſont dans la conduite de la vie. Les

femmes ſont deſtituées de tous ces ſecours par rapport à la vertu du courage. On ne leur laiſſe pas penſer qu'elles puiſſent en avoir beſoin, ni qu'elles en puiſſent retirer aucun honneur. L'éducation ne crée pas le caractère, mais elle le forme ; & les vertus portent l'empreinte du caractère.

L'éducation des femmes les borne à ſe rendre aimables, leur caractère eſt de s'en occuper, leur mérite eſt de l'être. Parvenues à plaire, elles recueillent les ſuffrages empreſſés & exagerés de tout ce qui les entoure. Elles ſont recherchées, chéries & aimées ; elles ne reçoivent que des reſpects, elles n'entendent que des éloges. Tous les momens de leur vie leur préparent, leur annoncent, leur offrent des amuſemens. Qu'il y a loin de cette tournure de vie à celle des Cincinnatus & des Regulus ! Faut-il s'étonner que parmi les

femmes, il n'y ait pas beaucoup d'ames Romaines ? Il ne devroit point y en avoir du tout par le bon ordre que nous y avons mis ; & il faut véritablement s'étonner de trouver ſi ſouvent la fermeté, jointe aux graces, dans ce ſexe charmant, que nous nous obſtinons à n'apprécier que par ſes charmes. La belle Penthée étoit-elle moins courageuſe que ſon mari ? Abradate avoit combattu avec valeur, il étoit mort avec gloire ; mais dans le fond il n'avoit rien fait que toute l'Armée de Cyrus, dont il faiſoit partie, n'eût fait auſſi-bien que lui. Penthée, par le généreux ſang froid avec lequel elle s'opiniâtra à rejoindre les mânes d'Abradate, étonna Cyrus même. Il ne ſe trouva perſonne dans l'Armée qui ne fût ſaiſi d'admiration pour cet excès de vertu, & peut-être perſonne qui s'en ſentît capable. La mort de Caton, ce fameux martyr du fanatiſme Ro-

main, ſeroit, quoiqu'en diſe un bel Eſprit de nos jours, la plus belle mort que le déſeſpoir amené par les circonſtances, & autoriſé par la raiſon, puiſſe conſeiller, ſi celle de ſa femme ne lui avoit pas enlevé la ſupériorité. Parmi les femmes dont le courage fait honneur à la nature humaine, on peut citer Cléopatre, cette même Cléopatre qui abandonna ſon amant dans l'inſtant où il commençoit cette bataille dont elle avoit amené la néceſſité. Je ne prétends point excuſer ſon action, en ne l'attribuant pas à une foibleſſe puſillanime. Malheureuſement il y a dans notre cœur d'autres ſources d'actions infâmes. Cléopatre pouvoit penſer qu'Antoine vaincroit auſſi bien ſans elle, & lui ſauveroit aux yeux d'Auguſte & de ſon parti le tort impardonnable de leur avoir marqué une animoſité perſonnelle. Elle eſpéroit peut-être qu'Auguſte,

vainqueur, ne changeroit point ſa fortune, & elle comptoit ſe ménager ſa protection en paroiſſant avoir favoriſé ſa victoire, quoique dans le fond ſa fuite dût naturellement être aſſez indifférente au ſuccès de la bataille ; car ce ne fut point la fuite de Cléopatre, ce fut celle d'Antoine qui amena la victoire d'Auguſte, & la fuite de Cléopatre n'entraînoit pas néceſſairement celle d'Antoine ; ainſi la politique de la Reine d'Egypte pouvoit ſe faire illuſion ſur les ſuites de ſa retraite, dont je n'ai garde de juſtifier les motifs. Mais quand toutes les reſſources de la politique & de la coqueterie furent épuiſées, quand il ne reſta plus à Cléopatre de choix à faire qu'entre la mort ou l'eſclavage, ſon courage s'éveilla, elle n'héſita point, & finit une vie voluptueuſe par un trépas héroïque. L'avanture ſi connue de Petus & d'Arria eſt une de celles

qui concourent le plus à établir la magnanimité des femmes. On pourroit appliquer à ces deux perſonnages le mot de Xercès après la bataille de Salamine, où la vaillante Artemiſe s'étoit diſtinguée avec éclat plus qu'aucun Capitaine. J'ai vu, dit le Roi des Perſes, des hommes devenus femmes, & des femmes devenues hommes. En partant de la prévention générale, ce mot eſt très-juſte, & très-appliquable à Petus & à ſa femme. On ne peut guère ſe tuer de plus mauvaiſe grace que le fit ce Proconſul, & ſa femme mourut en Romaine.

L'Hiſtoire fourmille de traits mémorables de cette eſpece; mais il y a plus, on voit des Nations entieres chez qui les femmes endurcies par l'éducation aux fatigues, & accoutumées aux périls, partageoient avec les hommes les travaux & les dangers de la guerre. Tel

eſt, ſans avoir recours aux annales de l'antiquité fabuleuſe, tel eſt le portrait fidele que Tacite nous a laiſſé de ces Nations guerrieres, connues ſous le nom de Francs & de Germains. Leur patrie, dit-il, eſt toute entiere dans leurs camps; les femmes, les enfans, les vieillards y ſuivent les fils, les peres & les époux; les fruits de la victoire, les déſaſtres de la défaite, les horreurs du combat, tout eſt commun à tous.

Voilà les mœurs de nos ayeux, ces héros que nous ne reſpectons pas aſſez, & à qui nous reſſemblons trop peu. C'eſt avec ces vertus qu'ils ébranlerent tant de fois, & qu'ils renverſerent enfin la puiſſance Romaine. Enſuite lorſqu'ils furent civiliſés par un commerce reglé pendant la tranquillité d'une domination paiſible, les femmes bornées aux ſoins domeſtiques, oublièrent bientôt qu'elles fuſſent capables de

mieux, & les hommes crurent être ſeuls capables de tout. Dès lors les femmes n'ont plus imaginé que la nature leur eût donné du courage, & bornées à un train de vie qui s'accorde avec la foibleſſe, elles ont cru être foibles, tandis qu'il ne leur manquoit que les occaſions de montrer de la fermeté. Ce qui le prouve inconteſtablement, c'eſt que parmi celles que leur rang, ou des aventures extraordinaires ont tiré des circonſtances communes, il s'en eſt trouvé un très grand nombre à qui les vertus fortes dont elles avoient beſoin n'ont pas manqué. Telles ont été la fameuſe Comteſſe de Montfort & ſa courageuſe rivale; la célébre Marguerite d'Anjou; Iſabelle de Caſtille; la Mexicaine de Cortez; la Reine Elizabeth; la Landgrave de Heſſe, Amélie de Hanau, cette héroïne du ſiécle paſſé; & de nos jours la femme du grand Alexiovitz, qui

qui dut ſon élévation à ſon intrépidité. Si je voulois citer des exemples moins illuſtres, les triſtes anecdotes de la Ligue & de nos guerres de Religion me fourniroient de quoi remplir un volume du nom des femmes de tout âge qui ont péri dans ces horreurs, avec un courage digne des Cornélies, & peut-être plus admirable en ce qu'il devoit moins à l'éducation. Mais, me dira-t-on, n'y a-t-il donc pas de différence entre les hommes & les femmes pour le courage ? Sans doute, je conviens qu'il y en a, mais s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, je la crois plutôt extérieure qu'intérieure, apparente que réelle. Les femmes ne croyent point devoir jamais l'exercer, de là elles croyent ne point l'avoir ; & comme leur honneur leur permet de s'en paſſer, elles ſe livrent ſans ſcrupule à tous les ménagemens que l'amour de la vie peut conſeiller, que

nous appellons foibleſſes, & que nous mépriſerions dans un homme. Une femme avoue qu'elle a peur d'une épée, qu'elle a une frayeur horrible de la mort, & en l'avouant elle ſe le perſuade. Elles ſont à l'égard du courage, comme ſont les gens de qualité à l'égard de la force du corps. Les jeux & les plaiſirs d'exercice ſont bannis de notre ſiécle ; auſſi l'homme de la Cour le mieux fait & le plus fort ne pourroit pas porter ce qu'un crocheteur d'une taille médiocre porte à ſon aiſe. Mais que cet homme élevé dans une molleſſe noble ſoit pris par des Corſaires d'Alger qui le forceront à des travaux proportionnés à ſa conſtitution apparente, la nature rentrera bientôt dans ſes droits, & le courtiſan délicat deviendra un eſclave infatigable. Ainſi les femmes élevées dans la molleſſe & pour la molleſſe, éloignées par leur genre de vie de toutes les occaſions où le cou-

rage eſt néceſſaire, ont beſoin, pour être courageuſes, de criſes violentes qui les tirent de leur état naturel. Elles ne ſont point préparées aux morts accidentelles, elles n'ont jamais fait réflexion qu'elles puiſſent en courir le riſque, elles ne ſont pas même préparées comme nous à mourir un jour. Elles le ſavent, mais on ne les a pas accoutumées à ſe le dire, à y porter la vue & à l'y porter ſans horreur. Auſſi dans l'éloignement la mort leur paroît plus affreuſe qu'à nous, car chez nous autres hommes c'eſt tout le contraire. Une jeune femme jouiſſant de la plus fraîche ſanté ne parle de la mort qu'en frémiſſant, & il n'y a point d'homme, qui, quand il ſe porte bien, ne prétende l'enviſager de ſang-froid. Mais à ſon approche l'illuſion de la coutume tombe, le ſentiment de la nature reſte, & les femmes ne meurent pas avec plus de foibleſſe que les

hommes. L'expérience journaliere nous apprend cette vérité. Nous avons encore ſous les yeux une autre expérience d'un genre moins ſérieux, mais auſſi vraie, auſſi inſtructive, & par conſéquent auſſi utile à rapporter, parce que tout ce qui ſert à éclairer l'humanité eſt reſpectable. Cette expérience certaine & d'un uſage journalier eſt aiſée à tirer des intrigues de galanterie où les femmes s'embarquent quelquefois avec tant de dangers pour elles de la part de leurs tuteurs, de leurs peres, de leurs maris. Toujours elles ſont contraintes, ſouvent obſervées, quelquefois ſurpriſes. Dans tous ces cas, ſans excepter le dernier, qui eſt le plus embarraſſant, c'eſt une choſe ſinguliere que le ſang-froid & la préſence d'eſprit, ſignes non équivoques de fermeté, avec leſquels elles reçoivent, ſoutiennent, & pour l'ordinaire réparent ces accidens impré-

vus qui autoriſent la rigueur d'un mari, en le rendant témoin d'une occaſion de l'exercer. Alors, me dira-t-on, elles ſont animées & encouragées par un ſentiment plus vif & plus fort que la crainte, l'amour, devant qui ſe taiſent toutes les paſſions, & qui peut bien donner des vertus, puiſqu'il a auſſi le pouvoir de les anéantir. Elles ont ce ſecours, j'en conviens, quoiqu'il y ait bien à chicaner ſur cela; mais l'heureux ou le malheureux amant qui eſt ſurpris avec elles, n'eſt-il pas dans le même cas, & n'a-t-il pas la même reſſource, ſans compter ſa prérogative mâle de n'être pas ſuſceptible de peur? Quel eſt pourtant le plus embarraſſé, le plus troublé, le plus interdit des deux? Je laiſſerai cette queſtion indéciſe par amour propre pour moi & pour mon ſexe, & je dirai ſeulement que je pourrois appliquer ici le mot de Xerxès, que j'ai déjà

appliqué à Petus & à ſa femme. Enfin je terminerai ces réflexions par une obſervation importante & qui me paroît déciſive, c'eſt que d'après l'éducation que reçoivent les hommes & les femmes par rapport au courage, tous les hommes devroient être intrépides, & toutes les femmes puſillanimes, & que le nombre des hommes qui ſe deshonorent par leur foibleſſe étant égal à-peu-près à celui des femmes qui s'illuſtrent par leur fermeté, il en faut conclure que le courage eſt une vertu diſtribuée par la nature également dans les deux ſexes. Notre éducation fortifie notre courage, celle des femmes leur laiſſe ignorer le leur. Mais l'éducation n'eſt qu'un verre convexe ou concave, qui groſſit ou qui diminue les objets qu'il repréſente, mais qui n'en altére que la repréſentation. Il y a une réalité que les apparences cachent quelquefois. Mais

les circonſtances de notre vie, qui ſont la pierre de touche de nos vertus réelles, font évanouir les apparences. Les femmes ſont toutes foibles en apparence ; mais dans la réalité, le courage n'eſt pas plus rare parmi elles, que parmi les hommes.

ODE EN PROSE.

A M. HOUDART DE LA MOTHE,

De l'Académie Françoiſe, ſur ce qu'il a prétendu qu'on pourroit faire d'auſſi beaux Ouvrages de poéſie en proſe qu'en vers.

GRAND & fameux de la Mothe, Aigle rapide, dont l'œil noblement audacieux va défier les regards même du Dieu brûlant, par qui la lumière eſt engendrée, ſoutiens le vol timide d'un foible Tiercelet, & viens, d'un coup de ton aîle ſecourable, le pouſſer avec toi juſqu'au dévorant ſéjour du feu.

Je pars, je quitte la terre bourbeuſe, je

traverſe, je fends les immenſes campagnes de l'air. La violence qui m'emporte me fait perdre haleine. Quel bras puiſſant m'arrête au-deſſus du double ſommet de la docte montagne? Un merveilleux ſpectacle s'y dévoile à mes yeux enchantés. La majeſtueuſe Melpomène, la vive & galante Polymnie, la tête penchée, & fléchiſſant devant toi un genou reſpectueux, te rendent des hommages qui te comblent d'honneur.

Comme l'indomptable Hercule purgea autrefois l'étable infectée du riche & ſuperbe Augias, ainſi tes travaux innombrables ont dégagé notre poéſie affreuſement accablée ſous le joug tyrannique de la rime. Tu l'as tirée de la priſon obſcure & étroite, dans laquelle plongée depuis ſi long-tems, elle pouſſoit des plaintes auſſi touchantes que ſtériles. Ta main laborieuſe a briſé ſes entraves cruel-

les, & l'a délivrée du poids honteux de ſes chaînes ; elle reſpire l'air tranquille & ſerain de la liberté, deſirée depuis tant de ſiécles.

Je te vois aujourd'hui, harmonieuſe fille de l'aimable Souverain de l'Hélicon, je te vois, ô divine Poéſie, te promener ça & là librement avec les Charites qui danſent & folatrent autour de toi, en te faiſant cent careſſes naïves.

Leurs blonds cheveux voltigent négligemment épars ſur leurs épaules blanches à la fois & vermeilles, ſemblables à l'yvoire qu'une femme de Carie teint en pourpre. Ennemies de la gêne, elles ont jetté loin d'elles leur chauſſures de drap d'or, & ſautent ſi légèrement ſur l'émail de la riante prairie, qu'à peine s'apperçoit-on qu'elles ayent des pieds.

Toi-même, ô Poéſie ! Toi-même toute échevelée, tu t'es défaite de l'embarras ajuſté

de ta coeffure précieuſe. Tes doigts délicats ne paroiſſent plus enchaînés dans des cercles de diamans, & tu dédaignes la pompeuſe parure de tes bracelets, tiſſus avec un art admirable.

La Proſe qui s'avance, a le port d'une Reine; elle te tend les bras, t'embraſſe, t'appelle ſa ſœur, & te jurant une amitié éternelle, te ſerre avec tant de force, qu'il ſemble que vous ne faſſiez plus que le même corps. Les coquillages dorés attachés aux rochers limoneux, la vigne flexible, mariée à l'ormeau qui la ſoutient, ne ſont pas liés par des nœuds plus étroits que ceux qui vous uniſſent maintenant enſemble.

Un ris modeſte & gracieux s'échappant de tes lèvres entr'ouvertes, fait éclater ſur ton viſage les étincelles d'une joie inaltérable, l'éclair part de tes yeux flamboyans, & tu ré-

pons à la Proſe par tous les témoignages d'une fidélité réciproque. Ciel! que l'air aiſé dont tu marches, t'a rendue différente de ce que tu étois autrefois!

Chante à jamais ta liberté recouvrée, chante la pénible défaite de la Rime, orgueilleuſe autrefois de te tenir dans les fers; mais célèbre ſur-tout, par des productions plus durables que le marbre & le bronze, l'invincible la Mothe, & fais pleuvoir les lauriers & les roſes ſur la tête de ton valeureux libérateur.

Lui ſeul s'eſt armé pour ta défenſe, & les traits qu'ont lancé des bras de géans ſe ſont émouſſés ſur ſa poitrine invulnérable. Il paroît, il combat, il frappe, il foudroye. C'eſt Tancrède qui fait mordre la poudre à Clorinde; c'eſt Renaud qui triomphe d'Armide, & des vaillans & nombreux Chevaliers, qui devoient, au prix du ſang de ce Héros, cou-

quérir à l'envi le cœur de cette Héroïne inhumaine.

Tes yeux ternis ſe chargent de pleurs, ô Rime malheureuſe! La honte fait pâlir tes joues amaigries; une ſueur froide coule de tous tes membres qui paroiſſent pétrifiés. Mais tout à coup ta douleur ſe changeant en rage, tes derniers ſoupirs ſont d'horribles blaſphêmes.

Tes ſtrophes gravement philoſophiques, ô prudent la Mothe! ô Poëte ſagement ſublime! nous avoient toujours préſagé ton penchant inſurmontable pour ta chère Proſe, & qu'il viendroit un jour où tu prendrois le caſque & la cuiraſſe, pour lui conquérir l'empire abſolu de notre langue, renommée dans l'un & l'autre hémiſphère.

Mais Ciel! qu'apperçois-je encore? quelle foule de raviſſans objets frappent mes avides regards? L'ombre glorieuſe du ſçavant Poëte à

qui ſept Villes ſe diſputèrent l'honneur d'avoir donné la naiſſance; l'ombre non moins célèbre de celui qui a porté juſqu'aux nues le nom de Mantoue; l'ombre rivale des deux autres, cette ombre dont le Godefroi & l'Aminte ont illuſtré la moderne Italie; toutes te donnent des marques d'une amitié non ſuſpecte.

Je les entends qui te ſollicitent en leur faveur par les expreſſions les plus vives. Elles te prient avec inſtance de briſer la meſure inutile de leurs Vers, d'écarter loin de leur ſtyle ces nombres ridiculement réguliers, qui ne répètent que les mêmes ſons à l'oreille fatiguée, & par le moyen dont tu es l'inventeur, de prêter à leur Poéſie cette même beauté dont tu viens d'enrichir la nôtre.

Continue, ô généreux vainqueur de la Rime! moiſſonne à plein poing les précieuſes

javelles des lauriers immortels ; chemine à pas hardis au Temple rayonnant de la Gloire, en dépit de tes rivaux conſternés. Cours y ſuſpendre les dépouilles que tu leur as arrachées, encore ſouillées d'une pouſſière honorable ; qu'eux-mêmes ſe trouvent enfin forcés de couronner ton front triomphant, de leurs propres mains.

DESCRIPTION

Des Montagnes d'Ecoſſe & de leurs Habitans.

UN Montagnard Ecoſſois eſt ſi différent d'un habitant du reſte de l'Ecoſſe, par rapport à la langue, aux mœurs & à l'habillement, qu'on ne le déſigne pas mieux en le diſant Ecoſſois, que ſi l'on prétendoit ſpécifier un François en diſant qu'il eſt Européen.

Le pays des Montagnards occupe plus de la moitié de l'Ecoſſe, & s'étend depuis Dumbarton, juſqu'à l'embouchure de la Clyde, dans la partie Septentrionale de l'Iſle. C'eſt une étendue de deux cens milles de long, depuis cinquante juſqu'à cent de large. Les

Montagnes

Montagnes ſont entaſſées les unes ſur les autres ; elles laiſſent entr'elles des creux profonds, & ſont toujours couvertes de neige, principalement vers le ſommet. Leurs chaînes ſont diſpoſées de l'Eſt à l'Oueſt, & en les regardant ainſi, elles forment un aſpect effrayant. Plus on les conſidère, plus on eſt frappé de leur énorme maſſe, de leur irrégularité, du ſombre affreux qui augmente encore l'ombre qu'elles ſe font mutuellement, & de la lumière pâle qu'elles réfléchiſſent. Leur ſommet eſt le plus ſouvent un roc nud, & ſur leur penchant il y a beaucoup de bruyeres. Vers le bas ſont des torrens furieux, qui entraînent ſouvent des morceaux prodigieux du rocher. Le coup d'œil de ces rochers varie ſuivant les ſaiſons, & les habitans font beaucoup d'attention à ces différentes formes. Quand ils voyent des raies blanches mar-

quées ſur la montagne, ils diſent : Voilà la queue de la Jument griſe qui groſſit. Dès-lors ils ne s'éloignent plus guères de la maiſon, dans la crainte d'être emportés par les torrens, ou de ſe trouver enfermés dans quelque lieu qui deviendroit par la ſuite inacceſſible, & où ils périroient de faim.

Une de ces montagnes dans le Lochbar, s'appelle Benevis. Elle a ſept milles de hauteur, je ne dis pas juſqu'au ſommet, mais ſeulement juſqu'à l'endroit où elle commence à devenir inabordable. Quelques Officiers Anglois entreprirent un jour d'y monter; mais quand ils furent à l'endroit le plus élevé, c'eſt-à-dire, au plus haut de la partie qui étoit viſible, ils trouvèrent une différence conſidérable dans l'air, & ils ne virent plus que d'autres montagnes ſi eſcarpées, qu'il leur fut impoſſible de continuer leur voyage. Après

y avoir employé une journée d'été entière, depuis cinq heures du matin, ils revinrent mortellement haraſſés. Encore ſe trouvèrent-ils fort heureux d'en être revenus ſains & ſaufs, ſur ce qu'on leur dit, que ſi un de ces nuages, qui ſont fort communs dans le pays, s'étoit étendu ſur la montagne lorſqu'ils y étoient, ils n'auroient plus retrouvé leur chemin & y ſeroients morts de faim & de froid.

Il y a entre ces montagnes quelques pays plats qui pourroient porter du bled, les habitans les nomment Glen. Leur ſituation les rend ſtériles, le ſoleil ne paroiſſant ſur cet horiſon, qu'environ trois heures dans les plus longs jours.

Quand on voyage dans les montagnes d'Ecoſſe, il faut ſe pourvoir de proviſions, non-ſeulement pour ſoi, mais auſſi pour ſon che-

val, & ſur-tout d'un guide. Auſſitôt qu'on a monté la montagne, on perd de vue la plaine; on trouve enſuite une autre montagne au ſommet de laquelle on n'eſt pas plutôt parvenu, qu'on en retrouve encore une autre, ce qui fait déſeſpérer de revoir jamais le niveau de la terre habitable. On rencontre ſouvent des rivières rapides & profondes ſur leſquelles il y a quelquefois des bacs; mais ſouvent le bateau eſt ſi petit, que le cheval eſt obligé de paſſer à la nage. Ces bacs ſont d'ailleurs en ſi mauvais état, qu'il faut ſe tenir ſur des mottes de gazon avec leſquelles on a fermé les trous du bateau. Quand il n'y a point de bacs, il faut ſe laiſſer conduire par ſon cheval, & regarder fixément pendant le paſſage quelque objet de l'autre côté de la rivière; car ſi l'on regardoit le courant, on perdroit infailliblement la tête. Pour éviter l'étourdiſſement,

on peut encore laiſſer pendre ſes jambes dans l'eau. Malgré toutes ces précautions, un Voyageur eſt quelquefois emporté par des courans d'eau qui viennent du rocher, auxquels on ne peut reſiſter & qu'on ne peut prévoir.

On ne fait ordinairement qu'un mille par heure, & il ne faut pas s'étonner ſi l'on n'en fait pas davantage, puiſque le chemin eſt très raboteux & interrompu par des fondrières ou par des racines d'arbres qui bleſſent les pieds des chevaux. Quelquefois auſſi ils enfoncent dans ces fondrières qui ſont extrêmement dangereuſes.

Souvent le Cavalier eſt obligé de mettre pied à terre, & de ſe ſervir de ſes mains pour grimper dans un ſentier qui n'a pas deux pieds de large, & qui ſe trouve ſur le bord d'un précipice. S'il arrive une tempête vio-

lente, on court un très-grand riſque, parce que la neige eſt pouſſée par le vent avec une telle force, qu'elle empêche le Voyageur de voir la tête de ſon cheval qui peut en être renverſé. D'ailleurs la quantité de neige qui tombe change tellement la ſurface du chemin, qu'on ne peut plus s'y reconnoître. Après deux jours d'une route ſi pénible, on découvre une petite plaine d'un quart de mille d'étendue avec ſept ou huit chaumières, & c'eſt-là une ville d'Ecoſſe. Les chaumières ſont faites de bois, & les ſolives du faîte ſont d'un volume prodigieux. On ne ſçauroit les faire trop fortes, pour réſiſter aux eaux qui pourroient emporter aiſément des maiſons qui n'ont point de fondemens. C'eſt de l'importance de ces toits que vient le compliment qu'ils ſe font en buvant à la ſanté les uns des autres, quand ils diſent: A votre arbre du

toit, (*to your roof tree*) au lieu que les Anglois diſent : A votre foyer, (*to your fire ſide*).

Leurs murailles ſont de quatre pieds, & conſtruites de bois couvert de gazon; auſſi voit-on quelquefois les beſtiaux brouter la maiſon. Ce gazon recèle quantité de vers, qui dans les tems ſecs tombent ſur la table, ce qui eſt très-dégoûtant pour les étrangers. Il y a des écuries dont la porte n'eſt pas aſſez haute pour qu'un cheval puiſſe y entrer, alors il faut payer pour abattre le toit. C'eſt ce qui arriva à l'Auteur de cette deſcription. On le mit coucher dans une eſpèce de boëte où il fut bientôt enfumé, parce qu'on avoit fait du feu avec de la tourbe humide, & que la chambre étoit ſi baſſe que la porte n'avoit pas quatre pieds. Le plancher n'étoit autre que la terre, telle que Dieu l'a faite: on y avoit

percé un trou en guiſe de pot de chambre, & notre pauvre Voyageur, qui n'avoit garde de s'en douter, y mit malheureuſement le pied en ſe levant de ſa triſte couche.

Les Maîtres de ces pauvres habitans ne manquent jamais de ſe mettre à table avec les Voyageurs, & ils ne tardent pas à demander la permiſſion d'y introduire un frère ou un couſin. Ils ſe priſent beaucoup & ils ſe glorifient de ne s'être mêlés avec aucune autre Nation. Ils inſultent les Anglois, & les traitent de Nation corrompue, qui n'eſt que le fruit du mélange de pluſieurs autres. Il eſt à préſumer qu'ils viennent d'Irlande, puiſque leur langue eſt un Irlandois corrompu, & que leurs habillemens, ainſi que leurs mœurs, approchent beaucoup de ceux qu'avoit encore l'Irlande ſous la Reine Elizabeth.

Les Ecoſſois ſont de petite taille, & leurs femmes

femmes ſur-tout ſont d'une petiteſſe remarquable. Comme dès leur enfance ils ſont accoutumés d'être mouillés juſqu'à la peau, quand ils ſont obligés de coucher à l'air dans un tems où il fait un vent ſec & froid, ils mouillent leurs manteaux, &, s'y enveloppant, ils ſe jettent ſur la bruyère où ils paſſent la nuit à l'abri de quelque colline. Ils prétendent que la chaleur qui ſort de leur corps à travers ce manteau mouillé produit une vapeur qui empêche que le vent ne le pénètre.

Cette manière de vivre les rend ſujets à des fluxions & à des rhumatiſmes qui les rendent bien moins vigoureux qu'ils le ſeroient, ſi leur vie n'étoit pas ſi dure, & s'ils étoient mieux nourris. Cependant ils ſont propres au travail, & leur démarche eſt bien plus légère, a meilleure grâce que celle des payſans Anglois & François.

Les Montagnards ſont partagés en familles ou Tribus ſous des chefs, & chaque Tribu eſt diviſée en ſix branches qui ont chacune leur Capitaine. Ces branches ſont ſous-diviſées en bandes de cinquante ou de ſoixante hommes chacune. Tous les Ecoſſois rendent au Chef général de la Tribu l'obéiſſance la plus marquée, & cette obéiſſance eſt la meſure de leur vertu. Ils ont enſuite un attachement particulier pour la claſſe de leur diviſion & pour tous les membres de la Tribu ; enfin ils ſe piquent d'un amour patriotique pour leurs Montagnes & pour leurs Compatriotes. En revanche, ils témoignent du mépris pour les Ecoſſois du Pays plat, qu'ils regardent comme fort inférieurs à eux en courage. Ils ſe croient même en droit de les piller, ſur une ancienne tradition qui porte que la plaine étoit jadis le patrimoine de leurs ancêtres.

Le Chef exerce une autorité arbitraire ſur ſes Vaſſaux : il juge & aſſoupit toutes les querelles. Lorſqu'il a beſoin de doter ſes filles, ou de bâtir une maiſon, il lève des impôts comme il lui plaît, & ſi on refuſe de les payer, on eſt unanimement chaſſé de la Tribu. Pour reconnoître cette fidélité & cette obéiſſance aveugle, le Chef protège tous les membres de ſa Tribu ; ils les ſoutient dans quelque entrepriſe qu'ils aient faite ſur les autres ; & ſi l'on en vient a ſe déclarer la guerre, il conduit ſa Tribu & combat avec elle.

On peut bien juger que leurs Fermes ſont d'une médiocre valeur. En effet, il en eſt peu qui montent plus haut que vingt livres ſterling, encore ne paient-ils la redevance qu'en nature, c'eſt-à-dire, en grains, beurre, volaille. En faveur de leur extrême pauvreté, leur Seigneur leur en remet une partie. Ils

tiennent auſſi de lui les pâturages où ils mettent leurs beſtiaux.

Le printemps eſt la ſaiſon la plus fâcheuſe pour eux ; c'eſt alors que leur gruau d'avoine, qui eſt leur nourriture ordinaire, commence à leur manquer. Pour y ſuppléer, ils ſaignent leurs beſtiaux, font bouillir ce ſang, & en y joignant un peu de lait, ils le mangent avec leur gruau d'avoine. Leur Pays eſt d'ailleurs ſi ſtérile qu'il ne produit point de racines. Cette ſaignée des beſtiaux les rend ſi foibles, que le matin ils ne peuvent pas ſe lever, & il faut ſe joindre pluſieurs pour mettre ſur pied toutes les vaches du Village.

L'été, ils habitent des cabanes plus miſérables encore que celles que nous avons décrites, pour être plus à portée des endroits où ils menent paître les beſtiaux qui ont ſurvécu à la ſaignée du printemps, & qui ſont

dans une partie plus élevée de la montagne. Ils ſont là leur beurre & leur fromage. Quand la pâture manque, ils retournent à leur première habitation. La maiſon de campagne chez eux n'eſt pas, comme on voit, un luxe; les beſtiaux y ſont réduits à vivre ſur la bruyère.

On a déja dit que l'hiver ils étoient étroitement confinés dans leurs habitations, où ils n'ont aucun amuſement. Ils couvent leur feu, où ils ſe brûlent entiérement les jambes & les cuiſſes, & la fumée les aveugle. Pour s'éclairer, ils n'uſent point de chandelle : deux bâtons réſineux y ſuppléent.

Quelquefois la neige qui deſcend des montagnes enterre entiérement leurs cahutes, & coupe toute communication entre les habitans d'un Village. Alors il faut qu'avec leurs mains ils travaillent à déblayer cette neige, & quand ils ſe ſont fait un paſſage juſqu'à la

cabane voiſine, ils ſe joignent pluſieurs pour ſe faire un chemin libre.

Outre leurs beſtiaux, ils ont une race de chevaux nains & ſauvages, qu'ils appellent Garrons. Ces chevaux courent les montagnes, & les naturels du Pays ſont obligés de les chaſſer comme le cerf. Ils les attirent ſur des rochers eſcarpés, & ils tâchent de les attraper par la jambe de derrière, ou ils les pourſuivent de façon que les chevaux tombent de laſſitude. La tradition du Pays eſt que ces chevaux viennent originairement d'Eſpagne; mais, qu'avec le temps, ils ont dégénéré & ſont parvenus à la petiteſſe exceſſive dont ils ſont aujourd'hui. Quand ils ont un fardeau à faire porter, ils mettent ſur le cheval deux paniers; & ſi le fardeau ne peut être diviſé, ils mettent autant peſant de pierres dans l'autre panier, de façon que le cheval eſt obligé de porter le double du poids.

A l'égard des terres qu'ils peuvent enſemencer, il les labourent avec quatre chevaux ; ils tiennent les deux premiers, & marchent à reculons, pour prendre garde que la charrue ne frappe pas contre le roc, qu'on voit preſque ſur la ſurface. Lorſque le terrein ne le permet pas, ils bêchent avec une bêche de bois. Ils emploient auſſi les chevaux à traîner la herſe, qu'ils attachent cruellement à leur queue, ſans aucun harnois, & ſi la queue eſt trop courte, ils l'allongent avec des oſiers entortillés.

Comme leur récolte ſe fait fort tard, elle n'eſt preſque jamais ſèche, & quand les grains ſont dans la grange, ils s'en faut bien qu'ils ſoient à l'abri de l'humidité. Il eſt vrai que les mêmes fentes qui font paſſer l'eau de la pluie, donnent auſſi paſſage au vent, & c'eſt ce qui fait que leurs grains ne ſont pas entié-

rement perdus. Tous les ans après la récolte, le Sheriff, avec les Jurés, va mettre le prix au bled. Le reſte des denrées ſe règle par l'uſage.

Malgré le ſoin que ſe donne le Chef pour que chacun ſoit partagé de quelques terres & de quelque habitation, il y a toujours quelques coureurs ou vagabons qui n'en ont point. Ceux qui ſont dans ce cas ne s'amuſent point à demander à la porte : ils entrent ſans façon dans les cabanes, s'aſſeient auprès du feu, & demandent leur part du gruau d'avoine. Le ſoir, ils s'enveloppent dans leur *plaid*, (ſorte de mandille à laquelle on a fait renoncer depuis peu les Montagnards d'Ecoſſe) & dorment dans un coin. Perſonne ne leur refuſe l'hoſpitalité, parce qu'on ſait qu'ils n'ont rien au monde, ni aucun moyen de gagner leur ſubſiſtance par le travail.

La terre étant ſi ſtérile, on juge bien qu'un Domaine du revenu le plus médiocre eſt d'une grande étendue ; auſſi l'acre de terre ſe vend-il trois ſols, monnoie de France. Le revenu des Seigneurs ſe compte par meſures de grains appellées chalders. Le chalder contient ſeize boles, & le bole répond à ſix boiſſeaux d'Angleterre. Tout miſérable qu'eſt le peuple des montagnes, la Nobleſſe ne laiſſe pas que d'y être à ſon aiſe, & les Chefs jouiſſent d'une ſorte de puiſſance qui compenſe des commodités dont les Grands ſont pourvus dans des climats plus heureux. Quand il leur naît un fils, les vaſſaux diſputent entr'eux à qui le ſevrera lorſqu'il ſortira de nourrice. Celui à qui cet honneur eſt dévolu, s'appelle le Pere Nourricier de l'enfant, & ſes enfans ſont les frères & ſœurs nourriciers du petit Seigneur.

Quand un Chef fait un voyage, ou loſ-

qu'il va viſiter un autre Seigneur, ſa ſuite eſt compoſée de Haunchman, Bard, Bladier, Gillimore, Gillicasſlue, Gilli-comſtraine, Gilli-truchanarnich, Piper & Pipers-gilli. Expliquons tous ces différens Emplois.

Le Haunchman eſt une eſpèce de Secrétaire, différent de ceux de France; car en toute occaſion il faut qu'il ſoit prêt à ſacrifier ſa vie pour ſon maître. Dans les parties de débauche bachique, il doit être aux côtés de ſon maître, & pendant la converſation il eſt attentif ſi on ne l'inſulte point. Le Bard, ou Poëte doit ſçavoir par cœur la généalogie du Patron, dont il célèbre les hauts faits en vers. C'eſt avec quoi il amuſe la Compagnie. Une autre de ſes fonctions, à laquelle la plupart de nos Poëtes François réuſſiroient ſans doute à merveille, c'eſt d'endormir ſon Maître avec ſes Poéſies Lyriques.

Le Bladier, eſt l'Orateur qui porte la parole pour ſon Maître. Le Gillimore porte ſa large épée. Le Gilli-casflue porte ſon Excellence, quand il faut traverſer un gué, ce n'eſt pas la fonction la moins importante, & il y a bien de l'apparence que le Seigneur ſe brouille rarement avec lui. Le Gilli-comſtraine eſt encore à ménager: c'eſt lui qui conduit le cheval du Maître dans les pas difficiles. Le Gilli-truchanarnich eſt chargé du bagage. Le Piper joue de la cornemuſe hors de la maiſon ſous les fenêtres, pendant que le Seigneur fait ſa toilette, qu'on ne doit pas imaginer être longue. Le Pipers-Gilli porte pendant la marche, la cornemuſe du Piper. Nous obſerverons en paſſant que le Piper eſt fort conſidéré par le Peuple. C'eſt au ſon de ſa cornemuſe que travaillent ceux qui font la moiſſon, & il ne ſe fait aucun ouvrage difficile & pénible ſans cornemuſe.

Avec toute cette ſuite & cette diſtribution d'emplois, les Seigneurs n'en dînent pas mieux. Ils n'ont ſouvent que du gruau d'avoine préparé de différentes façons, des harengs ſalés & quelques autres denrées de vil prix. Leurs maiſons ſont bâties de pierre avec de la chaux. Elles ne ſont pas grandes, mais commodes, ſituées à la portée de la mer, & près de la plaine.

Ces Chefs prétendent droit de vie & de mort ſur leur vaſſaux. Ils ne peuvent cependant pas les juger dans leur propre cauſe. C'eſt alors un juge appellé le Baillif de la Royauté qui donne la Sentence. Mais outre qu'il eſt lui-même Vaſſal du Seigneur, il écoute ſouvent ſon intérêt & ſon reſſentiment particulier, & dans les interrogatoires lorſque l'Accuſé ne répond pas ſelon ſon intention, il ne lui épargne pas les coups pour le forcer à changer ſes réponſes. Quand cet Officier

marche d'un Village à l'autre, les Habitans l'accompagnent pour lui faire honneur, & pour lui faciliter ſa route.

Quand il ſe fait quelque mariage, les Conviés de la noce s'emparent de la cabane que doivent occuper les nouveaux Mariés, & ils les en mettent dehors pour la première nuit. Le Couple ainſi chaſſé de ſon hoſpice, va coucher dans quelque grange, ou dehors, ſur la paille ou ſur du foin. Ils ſont entièrement livrés à leur amour, tandis que les gens de la noce ſe divertiſſent & danſent tous à la maiſon. Peu après le mariage, la nouvelle Epouſe ſe met à filer ſon drap mortuaire. Si le Mari le vendoit, ou le mettoit en gage, on le regarderoit comme un miſérable. Lorſqu'un Montagnard meurt, ſes amis & ſes connoiſſances s'aſſemblent la première nuit, & ſe divertiſſent comme à des noces. Si c'eſt un homme

marié, ſa veuve mène la premiére danſe; & ſi c'eſt une femme, c'eſt ſon mari qui fait les honneurs de la fête. Quand le mort eſt d'un rang diſtingué, la famille loue des femmes pour pleurer, & la Cérémonie finit par ſe couvrit la tête d'une petite pièce d'étoffe verte. On appelle cette cérémonie *Coronoch.*

Si l'on tranſporte un corps mort ſur un bâtiment, on proclame auſſitôt l'évaluation du bâtiment en lui donnant un prix fixe. Si on y manquoit, on croiroit qu'il y arriveroit accident.

Les Montagnards ſont fort crédules, & ont beaucoup de foi aux enchantemens. Ils leur attribuent tous les effets qui les étonnent, faute d'en connoître les cauſes naturelles. Quand deux Montagnards font un marché, ils mouillent chacun le dedans du pouce & le joignent enſemble, après quoi l'accord eſt regardé comme inviolable.

Dans les cas d'allarme & de détreſſe, le Chef envoye dans ſa Tribu ce qu'il appelle *a fiery Croſſ*, c'eſt-à-dire, la Croix enflammée : ce ſont deux bâtons joints en croix & brûlés par les deux bouts. A ce ſigne ſont joints des ordres par écrit, portant que chacun ſe trouvera au rendez-vous. Sur cet ordre ils partent auſſitôt pour ſe rendre près de leur Chef. Ils ſont bien armés ; mais pour leur munitions de bouche, elles ſont bientôt faites, c'eſt du gruau d'avoine qu'ils paîtriſſent avec un peu d'eau dans le creux de la main, voilà tout leur repas.

Les Gentils-hommes Montagnards boivent immodérément de l'*uski*, qui eſt une liqueur forte dans le goût de l'eſcuback.

Pour ce qui eſt des animaux, outre les beſtiaux, les chevaux, les moutons, les chèvres, le pays produit quelques cerfs & quelques

chevreuils. Les cerfs ſont forts ; mais les chevreuils ſont plus petits que ceux d'Angleterre. Ces animaux ſe cachent dans les bois ou dans le creux des rochers. Les renards & les chats ſauvages ſont d'une forte taille. Lorſqu'on déſarma les Montagnards en 1715, les aigles ſe multiplièrent tellement chez eux, qu'ils leur firent beaucoup de dommage. Ils ont une eſpèce de coq noir qui reſſemble au faiſan.

Cette curieuſe deſcription qui vient d'une main très-ſure, amuſera plus d'un Lecteur, & ne cauſera pas moins d'étonnement. Qui en effet ne s'imaginera lire quelque relation du nouveau monde ? Ces Peuples d'Ecoſſe ſont nos voiſins ; & voilà des mœurs ſingulières qui ne ſont guères moins étranges pour nous, que celles des Algonquins ou des Eſquimaux.

AMOURS

AMOURS D'ANASILIS ET DE MISICLÉE.

TOUTES nos Hiſtoires parlent de la molleſſe où étoit plongée Sybaris; mais aucune d'elles ne parle du goût que conſerverent pour les vrais plaiſirs quelques-uns de ſes habitans. La place que j'occupe dans Amathonte ne me permet point de laiſſer plus long-temps cachées des choſes qui vont à la gloire du Dieu qu'on y révère: je vais donc raconter l'hiſtoire d'Anaſilis & de Miſiclée, comme je l'ai trouvée écrite dans les archives du Temple dont la garde m'eſt confiée.

Anaſilis eut en partage tous les dons de la nature. Vénus, de ſes mains divines, forma les traits de ſon viſage ſur ceux de ſon fils, les Grâces ouvrirent ſa bouche dès qu'il voulut ſe faire entendre, & l'Amour, qui, le premier, anima ſon cœur, y fit couler cette flamme ſubtile qui donne la vie à tous nos plaiſirs. Objet des careſſes de ſa mère dans ſon enfance, Anaſilis devint en grandiſſant celui des deſirs de toutes les jeunes beautés. Elles éprouvèrent bientôt pour lui des mouvemens inconnus depuis long-temps à Sybaris; la langueur ſe peignit dans leurs yeux, des ſoupirs leur échappèrent, & pour la première fois, elles n'oſèrent dire qu'elles deſiroient. Comme il ignoroit le pouvoir de ſes charmes, Anaſilis qui voyoit chaque jour les roſes de leur teint diſparoître, ſe contenta de les plaindre ſans ſonger à les guérir. Il n'y

a que l'amour qui ait de longues ſouffrances & de longues douceurs; l'amour n'eſt point connu à Sybaris. Auſſi les filles n'y ſont-elles point faites pour ſoupirer long-temps; leur peu de délicateſſe leur permet de ſe dédommager par le plaiſir qu'elles ne cherchoient point, mais qu'elles rencontrent, de la privation de celui qu'elles cherchoient & qu'elles ne rencontrent pas. Des tranſports moins vifs que ceux qu'elles s'étoient promis, les conſolèrent donc de la froideur d'Anaſilis.

L'âge vint enfin où il ſentit à ſon tour naître dans ſon ſein les deſirs qu'il avoit inſpirés : il connut alors la nature des mouvemens qui avoient agité pour lui les jeunes Sybarites; il les plaignit, il ſe plaignit lui-même de n'avoir point connu ſon bonheur. Je vais aimer, diſoit-il; je ne le ſens que trop, une néceſſité inviolable m'y ſoumet : ſans

doute, parmi ces jeunes beautés, il en eût été quelqu'une qui eût fait ma félicité ! Mais j'ai rejetté leurs vœux, qui voudra déſormais m'écouter ? On va me laiſſer en proie à mes deſirs, comme le Laboureur abandonne une terre aride & ſabloneuſe.

Qu'il connoiſſoit peu les filles de la molle Sybaris ! A peine ſes regards tomberent-ils ſur elles que tous les yeux ſe fixèrent ſur lui. Ceux qui paroiſſoient les plus aimés furent quittés pour lui ; ils s'en affligèrent peu, & Anaſilis ne s'en réjouit guère davantage. Né tendre & délicat, c'étoit un cœur libre, un cœur qui fût tout à lui qu'il vouloit toucher, & il étoit plus indigné que flatté d'une préférence qu'il n'avoit point méritée. Il vit que ce n'étoit point à Sybaris qu'il falloit s'attendre à être aimé pour ſoi-même. Ce rapport de ſentimens, cette harmonie de caractère, qui ſont

jouir deux amans de toute leur tendreſſe en les aſſurant de ſa durée, ne pouvoient ſe rencontrer entre ſon cœur & des cœurs corrompus.

Mais où le chercher ce bien ſi deſirable? Le peu d'eſpoir de le trouver fit tomber Anaſilis dans une ſombre mélancolie, & l'on craignit long-temps pour ſes jours. Ce fut vous, belle & tendre Miſiclée, qui le rendîtes à la vie & à des plaiſirs que vous n'euſſiez point connus vous-même ſans ſon heureux artifice. Elevée dans un lieu écarté, au milieu des perſonnes de votre ſexe, vous ne penſiez pas qu'il en fût un autre, & les ordres ſévères d'un vieux voluptueux vous y entretenoient dans une ignorance d'où il ſe réſervoit l'avantage de vous faire ſortir. Trop sûr qu'il ne pouvoit ſe flatter de poſſéder votre cœur, ſon imagination lui faiſoit un plaiſir délicieux de jouir un inſ-

tant de votre ſurpriſe, lorſque la ſaiſon des deſirs ſeroit arrivée pour vous, & que vous ne pourriez être étonnée ſans être émue.

Couché ſous un arbre touffu, au pied duquel ſes rêveries l'avoient conduit, & caché par l'épaiſſeur de ſon feuillage, Anaſilis apperçut un jour Mïſiclée. Dès qu'il la vit, ſon cœur vola vers elle; l'innocence étoit peinte ſur ſon viſage, & ſes yeux inquiets, qui, ſe promenant ſur tous les objets, ſembloient en chercher un qui les fixât, reſpiroient le ſentiment. La voilà, s'écria ſon nouvel amant, la voilà celle après qui mon cœur ſoupire depuis ſi long-temps. Averties par un mouvement qu'il fit pour ſe lever, les femmes ſous la garde deſquelles elle étoit, la firent rentrer.

Parmi ces femmes ſe trouvoit une certaine Micalé. Elle avoit élevé Anaſilis, & il fut facile à ce dernier d'en tirer des éclair-

ciſſemens ſur Miſiclée. L'intérêt de ſa paſſion augmentant ſa généroſité naturelle, il n'épargna rien pour mettre de ſon parti le reſte des ſurveillantes, & il y réuſſit. Miſiclée, ſouſtraite aux deſirs du vieillard, fut conduite dans un lieu délicieux.

J'adore cette jeune enfant, avoit dit Anaſilis à Micalé, je l'adore; je brûle de la voir & d'en être vu, & je n'oſe me préſenter devant elle. Aucun homme, m'avez-vous appris, ne s'eſt encore offert à ſes regards; je n'en puis douter, ma vue lui cauſeroit plus d'effroi que de ſurpriſe, & je ne veux point en attriſter ſes yeux. Et de quel effroi voulez-vous parler, mon fils, avoit repris la vieille Nourrice? Mon ſexe n'eſt point changé, il eſt le même qu'il étoit autrefois, & je me ſouviens qu'à l'âge de Miſiclée votre vue ne m'eut point effrayée. Voyez-la, & ſi ſa grande jeuneſſe

ne permet point encore que vous lui parliez un langage où elle ne comprendroit rien, qu'elle ſe faſſe du moins une douce habitude de vous voir!... Et de ne point m'aimer, interrompit Anaſilis; non, Micalé, le parti en eſt pris, je ne paroîtrai point devant elle que je ne ſois aſſuré qu'elle deſire ma préſence.

Micalé crut que l'amour avoit troublé la raiſon d'Anaſilis, & elle ne pouvoit concevoir comment il ſe flattoit d'être deſiré d'un objet qui ne le connoîtroit point. Il la tira d'embarras. Ma ſtatue, lui dit-il, eſt dans mes jardins, & l'on m'y voit repréſenté avec les attributs de l'Amour. Elle ſera apportée en ces lieux, &, par vos ſoins, placée dans un de vos boſquets. C'eſt-là qu'il faut conduire Miſiclée. Vous lui apprendrez qu'il eſt un autre ſexe que le ſien, vous lui parlerez de l'amour, vous lui vanterez ſes bienfaits; cette

cette fleur qui orne ſon ſein, c'eſt à l'Amour qu'elle la doit, ces tapis de verdure qui lui prêtent leur molleſſe pour ſe repoſer, c'eſt lui qui en entretient la fraîcheur.

Dites lui bien ſur-tout que ſans l'Amour tout languiroit dans la nature, & que l'univers lui doit ſon bonheur. L'idée que l'on aura priſe du Dieu diſpoſera en faveur d'un mortel qui ſe préſentera ſous ſes traits.

Micalé avoit pour Anaſilis une tendreſſe de mère; elle applaudit à ſon ſtratagême, & la ſtatue fut placée dans un boſquet écarté où l'on eut ſoin de conduire la jeune Miſiclée. Anaſilis caché dans un lieu voiſin obſervoit ſes mouvemens. L'eſpoir brilla dans ſon cœur, lorſqu'à l'aſpect de ſon image, il la vit treſſaillir d'un air ſatisfait. Que vois-je, dit-elle à Micalé? Aucune de nous ne reſſemble à ce que je vois. C'eſt l'Amour, lui répondit Mi-

calé, c'eſt le Dieu qui anime l'univers; tels ſont les traits ſous leſquels il paroît, lorſqu'il daigne ſe communiquer aux mortels. Qu'il daigne ſe communiquer à moi ce Dieu charmant, interrompit vivement Miſiclée, qu'il vienne apprendre de ma bouche ce qui ſe paſſe pour lui dans mon cœur, ſi ma bouche peut l'en inſtruire; car j'ignore moi-même la nature des mouvemens qui m'agitent. Les yeux attachés ſur le nouvel objet qui vient de s'offrir à ſes regards, elle eſt frappée de ſa beauté, & l'Amour l'échauffant en faveur d'Anaſilis, ſon imagination lui prête encore de nouveaux charmes. Elle voit ſes yeux s'animer, & ſa bouche lui ſourire, & l'idée d'un bonheur qu'elle n'imagine encore que d'une manière confuſe, vient allumer ſes deſirs. C'eſt à regret qu'elle s'éloigne d'un lieu où il lui ſemble laiſſer une partie d'elle-même, & chaque

jour, dès que le ſoleil a paru dans les Cieux, elle vient contempler des traits que chaque inſtant lui rend plus chers. La ſtatue d'Anaſilis eſt devenue l'objet de tous ſes ſoins, elle la pare de fleurs, & lui adreſſe les diſcours les plus tendres. Dieu de mon ame, diſoit-elle un jour, où cachez-vous votre Divinité? Vous êtes par-tout dans la nature, je vous ſens même dans mon cœur, que votre main inviſible fait palpiter; ne vous trouverai-je donc nulle part pour appaiſer la flâme dont vous me faites brûler? Mais qui ſuis-je hélas! pour prétendre à votre ardeur? En diſant ces mots, les yeux fixés ſur la ſtatue d'Anaſilis, elle ſemble en attendre une réponſe, & fatiguée d'une vaine attente, elle tombe dans une profonde rêverie.

Anaſilis qui ſuit avec joie les progrès que l'Amour fait pour lui dans ce jeune cœur, eſt

vingt fois tenté de ſe découvrir; le trouble de Miſiclée déchire ſon ame, & il ſe reproche d'abuſer de ſa ſimplicité, à qui il va devoir d'être heureux, & il croit néceſſaire de différer encore ſon bonheur pour mieux l'aſſurer. Ce n'eſt point aſſez que Miſiclée arrête ſes yeux ſur ſon image, il faut encore qu'elle reſſente quelque peine à être privée de cette vue, qu'elle cherche alors dans ſon ame les traits de ſon jeune Amant, & qu'ils s'y gravent ainſi plus profondément. Que l'on ôte ſecrètement ma ſtatue, dit-il à Micalé; il eſt tems que je déſabuſe Miſiclée, & que je connoiſſe moi-même ſi je ne me ſuis point fait illuſion en penſant être néceſſaire à ſa félicité.

On ne ſauroit peindre l'affliction de ſon Amante, lorſqu'arrivée dans le boſquet elle n'y trouve plus l'objet ſur lequel ſes yeux

prenoient tant de plaiſir à s'arrêter. Elle le demande aux gazons ſur leſquels elle ſe repoſoit pour le contempler, aux arbres qui lui prêtoient leur ombrage, elle le demande enfin à toute la nature. Une langueur mortelle ſe répand dans ſes yeux, & ſon cœur eſt trop preſſé de douleur pour qu'elle puiſſe ſoupirer. Elle n'oſe déclarer l'ennui qui l'accable, elle trouve même un certain plaiſir à nourrir ſa triſteſſe, & la ſeule conſolation qui lui reſte, eſt de venir ſe plaindre de ſes peines dans le lieu qui les a vu naître.

Anaſilis, content du ſuccès de ſa flâme, ne put refuſer des larmes à Miſiclée, ni différer plus long-tems à lui rendre ſa tranquillité. Il deſcendit avant elle dans les jardins, & vint ſe placer dans le boſquet où il ſavoit bien qu'elle ne manqueroit point de ſe rendre. Si Miſiclée étoit agitée, Anaſilis n'étoit guère

plus tranquille, & la crainte ſans laquelle on ne voit jamais aller l'amour, ne lui avoit permis de prendre aucun repos. Il ne put ſe défendre de céder au ſommeil, & il étoit dans les bras de ce Dieu lorſque ſa jeune Amante arriva. Elle étoit bien éloignée de s'attendre à la rencontre qu'elle alloit faire. Il n'y a que l'Amour, & ceux qui ont aimé, qui ſachent quels mouvemens ſe paſſèrent alors dans ſon ame. Elle approche, elle s'arrête, une agitation extraordinaire bouleverſe ſes ſens, & elle ne ſait ni ce qu'elle fait ni ce qu'elle doit faire. Tantôt elle deſire que l'objet de ſon amour ouvre les yeux à la lumière, dans l'eſpoir qu'ils ſe tourneront vers elle, tantôt elle tremble qu'il ne s'éloigne dès qu'il ſera éveillé, & dans la crainte d'être privée de ſa vue, elle ſouhaite que ſon ſommeil puiſſe durer toujours.

Elle ſe contenta quelque tems de le regar-

der en ſilence ; mais bientôt enhardie par ſes deſirs, elle ſe place plus près de lui, & s'agenouillant à ſes côtés, ſoulève légèrement une de ſes mains, & y imprime un baiſer. Un feu brûlant s'inſinue dans ſes veines, elle ne peut plus quitter la main qu'elle a priſe, & dans un tranſport dont elle n'eſt point maîtreſſe, elle la preſſe contre ſon cœur. Anaſilis s'éveille. Que vois-je, s'écrie-t il, quoi c'eſt vous Miſiclée, c'eſt vous qui..... Miſiclée tremblante, & ſe reprochant ſa témérité, ſe laiſſe tomber la face contre terre : Grand Dieu, dit-elle à ſon Amant qu'elle prend pour le fils de Vénus, ne m'accablez point du poids de votre colère, daignez me pardonner une audace dont je n'ai pas la force de me repentir. C'eſt à vous à me pardonner la mienne, lui dit Anaſilis qui l'a relevée, & qui eſt lui-même à ſes genoux ; je vous ai

trompée, je ne ſuis point un Dieu, je ne ſuis qu'un ſimple mortel; mais ſi l'hommage d'un cœur pur, & qui vous aime ſans réſerve, peut vous ſatisfaire, il ne vous reſte rien à deſirer.

Qui que vous ſoyez, reprit Miſiclée, je ſens que je ne puis vivre ſans vous; mais vous me trompez en ce moment; je n'ai point encore vu d'Être qui vous reſſemble, & la joie qui enyvre mon ame, me dit que vous êtes un Dieu. Sans doute vous rougiſſez de votre foibleſſe pour moi, & c'eſt la cauſe de votre déguiſement; eh bien j'y conſens, je vous en prie même, cher ſoutien de ma vie, cachez moi votre grandeur ſuprême, laiſſez-moi vous montrer que ce n'eſt point pour elle que je vous aime. Hélas! peut-être avant peu viendra-t elle vous arracher à mes embraſſemens? Anaſilis eut beſoin d'employer les

careſſes les plus vives pour la raſſurer. Il avoit penché ſa tête ſur ſes genoux, levez-vous, dit-elle, j'ai été aſſez long-tems privée de votre préſence, pour que vous me permettiez d'en jouir. Son Amant vouloit lui répondre, il rencontra ſes lèvres, & il s'y arrêta. Quels plaiſirs nouveaux faites vous naître pour moi, dit Miſiclée? Il en eſt de plus grands, lui dit-il. Elle ne pouvoit le croire, les tranſports d'Anaſilis la forcèrent d'en convenir. Chaque jour voyoit éclore pour elle de nouveaux plaiſirs. Cette augmentation continuelle de volupté qui ſe faiſoit dans ſon ame, ne ſervit qu'à prolonger ſon erreur, & le reſpect qu'elle croyoit devoir à ſon Amant, mettoit dans ſes careſſes une ſorte de crainte.

Le jeune Sybarite s'en apperçut, & ſa délicateſſe en fut attriſtée. Je ne ſuis point heureux comme je pourrois l'être, dit-il à Miſi-

clée, & c'eſt ce qui manque à votre bonheur, qui trouble ma félicité. Et que peut il manquer à mon bonheur, répondit-elle, ſi vous m'aimez toujours ? Si je vous aime, le Dieu même pour lequel vous vous obſtinez à me prendre, ne pourroit ſentir plus d'ardeur, mais vous craignez qu'une grandeur qui m'eſt étrangère, ne me faſſe ceſſer de vous aimer, & c'eſt cette crainte qui m'afflige. Vous ne m'abandonnez point votre ame toute entière, & d'autres ſentimens la partagent avec l'Amour. Je veux vous détromper, Miſiclée; votre erreur vient de ce que je ſuis la ſeule perſonne de mon ſexe qui aye encore frappé vos yeux. Pardonnez moi votre ignorance qui eſt la ſuite de l'eſpèce d'eſclavage où je vous ai tenue, je craignois qu'un autre plus heureux ne trouvât le premier le chemin de votre cœur. Si j'ai cauſé votre erreur,

je puis la réparer. Miſiclée ne put retenir ſes larmes, lorſqu'elle apprit qu'il falloit ſe ſéparer pour quelques jours d'Anaſilis, & qu'il l'alloit faire conduire à Sybaris. Vous y verrez, lui dit-il, que je ne ſuis pas le ſeul Être de mon eſpèce; mille Adorateurs s'empreſſeront à vous tenir le langage que ma bouche vous a tenu cent fois. Ils vous diront peut-être mieux qu'il vous aiment, mais je jure par les Dieux que leur ardeur pour vous ne ſera point égale à la mienne.

Miſiclée fut conduite à Sybaris. Trois jours qu'elle y paſſa, furent pour elle trois ſiécles. Elle revint. Loin de la détromper, ce qu'elle avoit vu pendant ſon ſéjour n'avoit fait qu'affermir ſon erreur. La molleſſe des Sybarites, leur amour exceſſif pour eux-mêmes, & le peu de complaiſance qu'il marquoient pour les autres, reſſembloient ſi peu à l'ardeur & aux tendres attentions de ſon

Amant qu'elle prit les Sybarites pour des hommes, & Anaſilis pour celui qui les fait aimer. Que penſez-vous à préſent, lui dit-il, lorſqu'elle fut de retour? Ce que je penſois, lui répondit-elle. Il ne s'efforça pas davantage de détruire une erreur qui lui répondoit de la conſtance de ſon Amante; le tems & la liberté que donne un tendre commerce, firent diſparoître le ſentiment qui empêchoit Miſiclée de ſe livrer à toute ſa tendreſſe, & il ne manqua plus rien à leur bonheur.

Tant que dura ſon heureuſe illuſion, elle aima Anaſilis comme ce qu'il y avoit de plus aimable, & elle ſe crut elle-même la beauté la plus aimable. Lorſque la raiſon que donne un âge plus avancé vint diſſiper ſon erreur, leurs plaiſirs n'en furent point altérés, & elle dit à ſon Amant: Je ne me trompai point en te prenant pour un Dieu, tu es encore celui que mon cœur adore.

COPIE

D'UNE Lettre de M. Deſpréaux, écrite de ſa main, à M. le Marquis de Mimeure, au ſujet de l'élection d'un autre que lui à l'Académie Françoiſe, quoique M. Deſpréaux lui eût donné ſa voix.

CE n'eſt point, Monſieur, un faux bruit, c'eſt une vérité très-conſtante, que dans la dernière Aſſemblée qui ſe tint au Louvre pour l'élection d'un Académicien, je vous donnai ma voix, & je vous la donnai avec d'autant

plus de raiſon, que vous ne l'aviez point briguée, & que c'étoit votre ſeul mérite qui m'avoit engagé dans vos intérêts. Je n'étois pas pourtant le premier à qui la penſée de vous élire étoit venue ; & il y avoit un bon nombre d'Académiciens qui me paroiſſoient dans la même diſpoſition que moi. Mais je fus fort ſurpris en arrivant dans l'Aſſemblée, de les trouver tous changés en faveur d'un M. de Saint-Aulaire, homme, diſoit-on, de fort grande réputation ; mais dont le nom pourtant, avant cette affaire, n'étoit pas venu juſqu'à moi. Je leur témoignai mon étonnement avec aſſez d'amertume ; mais ils me firent entendre, d'un air aſſez pitoyable, qu'ils étoient liés. Comme la brigue de M. de Saint-Aulaire n'étoit pas médiocre, pluſieurs Gens de conſéquence m'avoient écrit en faveur de cet Aſpirant à la dignité Académi-

que ; mais par malheur pour lui, dans l'intention de me faire mieux concevoir ſon mérite, on m'avoit envoyé un Poëme de ſa façon, très-mal verſifié, où, en termes aſſez confus, il conjure la Volupté de venir prendre ſoin de lui pendant ſa vieilleſſe, & de réchauffer les reſtes glacés de ſa concupiſcence ; voilà en effet le but où il tend dans ce beau Poëme. Quelque bien qu'on m'eût dit de lui, j'avoue que je ne pus m'empêcher d'entrer dans une vraie colère contre ſon Ouvrage (*). Je le portai à l'Académie, où je le laiſſai lire à qui voulut ; & quelqu'un s'étant mis en devoir de le défendre, je jouai le vrai perſonnage du Miſantrope dans Molière, ou plutôt j'y jouai mon propre perſonnage, le chagrin de

(*) Deſpréaux avoit mis d'abord, *contre l'Auteur d'un tel Ouvrage* : on le lit malgré la rature.

ce Miſantrope contre les méchans Vers ayant été, comme Molière me l'a confeſſé pluſieurs fois lui-même, copié ſur mon modèle. Enſuite on procéda à l'élection par billet, & bien que je fuſſe le ſeul qui écrivît votre nom dans mon billet, je puis dire que je fus le ſeul qui ne parus point honteux & déconcerté. Voilà, Monſieur, au vrai toute l'hiſtoire de ce qui s'eſt paſſé à votre occaſion à l'Académie. Je ne vous en fais pas un plus grand détail, parce que M. le Verrier m'a dit qu'il vous en avoit déjà écrit fort au long. Tout ce que je puis dire, c'eſt que dans tout ce que j'ai fait, je n'ai ſongé qu'à procurer l'avantage de la Compagnie, & rendre juſtice au mérite. Cependant je vois que par-là je me ſuis fait une fort grande affaire, non-ſeulement avec M. de Saint-Aulaire, mais avecvous, & que je ſuis plutôt l'objet de vos

reproches

reproches que de vos remerciemens. Vous vous plaignez ſur-tout du hazard où je vous expoſois, en vous nommant Académicien, à faire une mauvaiſe harangue. Je ſuis perſuadé que vous ne la pouviez faire que fort bonne; mais quand même elle auroit été mauvaiſe, n'aviez-vous pas un nombre infini d'illuſtres exemples pour vous conſoler; & eſt-ce la première méchante affaire dont vous ſeriez ſorti glorieuſement? Vous dites qu'en vous, j'ai prétendu donner un bréteur à l'Académie. Oui ſans doute; mais un bréteur à la manière de Céſar & d'Alexandre. Hé quoi! avez-vous oublié que le bon homme Horace avoit été Colonel d'une Légion, & n'étoit pas revenu comme vous d'une très-grande défaite? *Cum fracta virtus, & minaces turpe ſolum tetigere mento.* Cependant dans quelle Académie n'auroit-il point été reçu, ſuppoſé

qu'il n'eût point eu pour concurrent M. de Saint-Aulaire ? Enfin, Monsieur, vous me faites concevoir que je vous ai, en quelque sorte, compromis par trop de zèle, puisque vous n'avez eu pour vous que ma seule voix. Mais si j'ose ici faire le fanfaron, prétendez-vous que ma seule voix non briguée ne vaille pas vingt voix mendiées bassement ? Et de quel droit prétendez-vous qu'il ne soit pas permis à un Censeur, soit à droit, soit à tort, installé depuis long-tems sur le Parnasse comme moi, de rendre, sans votre congé, justice à vos bonnes qualités, & de vous donner son suffrage sur une Place qu'il croit que vous méritez ? Ainsi, Monsieur, demeurons bons amis, & sur-tout pardonnez moi les ratures qui sont dans ma Lettre, puisqu'elle me couteroit trop à récrire, & que je ne sais si je pourrois venir à bout de la mettre au net. Du reste

croyez qu'il n'y a perſonne qui vous eſtime plus que moi, & que je ſuis très-affectueuſement,

Votre très-humble & très-obéiſſant
Serviteur, DESPREAUX.

Nous avons déjà bu pluſieurs fois à votre ſanté dans l'illuſtre Auberge où l'on boit ſi ſouvent *gratis*, comme vous ſavez.

A Paris, 4 Aout 1706.

L'original de cette Lettre a été donné par Madame la Marquiſe de Mimeure à M. Piron. Une des ſingularités de cette Lettre, c'eſt qu'elle eſt preſque ſans ponctuation dans l'original, & d'une ortographe déjà vieille en 1706, & pourtant plus que nouvelle à l'égard de l'*s* ſubſtituée au *z*.

Le Marquis de Mimeure fut reçu en 1707 à l'Académie ; & ce fut M. de la Mothe, qui n'en étoit pas encore, n'en ayant été qu'en 1710, qui lui fit ſon Diſcours de Réception. Voyez là-deſſus les Mémoires ſur Meſſieurs de Fontenelle & de la Mothe, par M. l'Abbé Trublet, page 374.

DOUTES

SUR L'EXISTENCE D'UN PUBLIC.

Y A T-IL un Public ? N'y en a-t-il point ? C'eſt un problême qui devient chaque jour plus difficile à reſoudre ; peut-être il y a vingt ans qu'il en exiſtoit un, & qu'on pouvoit y croire. On le trouvoit aux Spectacles ; ſa voix alors s'y faiſoit entendre avec ce ton de liberté que donne l'indépendance. Il prononçoit debout, mais ſouverainement, ſur les Pieces de Théâtre, dont il faiſoit lui ſeul la deſtinée. Il donnoit même le ton aux Spectateurs aſſis, & la Chambre haute n'étoit que l'écho de celle des Communes. On le trouvoit encore dans le monde parmi la multitude des Lecteurs,

qui décidoient d'un Ouvrage d'agrément, ſans eſprit de cabale, d'après le plaiſir ou l'ennui que lui avoit cauſé ſa lecture. Quand il paroiſſoit un Livre de Science, on reconnoiſſoit auſſi ce Public dans le grand nombre de vrais Savans, qui ſeuls jugeoient de ſon mérite ſans envie, & faiſoient ſon ſuccès avec connoiſſance de cauſe. Juge né des arts, des talens & des emplois, comme il apprécioit les premiers ſans prévention, qu'il protégeoit les ſeconds avec diſcernement, & qu'il nommoit aux derniers ſans partialité, il étoit conſulté pour être ſuivi; tout reſſortiſſoit à ſon Tribunal. Mais inſenſiblement il s'eſt élevé des Juriſdictions particulieres qui ont uſurpé ſes droits. Chaque Société a prétendu être le vrai public, comme la bonne compagnie. Paris s'eſt partagé en différens partis. Par cette diviſion le bon goût eſt devenu problématique, la véri-

table croyance douteuſe, & l'autorité d'un Public légitime a ceſſé d'en être une. Elle ſe trouve aujourd'hui abſorbée par la multiplicité des prétentions ſans titres, au point que les particuliers ſont tout, & que le public n'eſt rien. Chacun s'érige un tribunal qui méconnoît tous les autres; ou s'il admet un public, il le borne dans le cercle de ſes amis, ou de ſes connoiſſances. Ces ſentimens varient & ſe croiſent dans chaque quartier. Delà vient, ſur tout ce qui paroît, cette diverſité d'opinions & cette incertitude de jugement. Tous ces petits Publics, ou ſoi-diſant tels, ſe ſuccedent pour ſe contredire. L'un exalte une piece, ou un livre le matin, l'autre le proſcrit l'après-midi, un troiſieme le rétablit le ſoir : ainſi les ſuccés des Ouvrages demeurent indécis, & les divers jugemens qu'on en porte ſont nuls. Un arrêt caſſe l'autre.

On en doit faire d'autant moins cas, qu'ils ſont dictés par la mauvaiſe foi, ou par le mauvais goût, & ſouvent par tous les deux enſemble. Faut-il s'en étonner ? Chaque Juge tient à une ſocieté rivale d'une autre, c'eſt-à-dire, qu'il eſt partial. Le grand nombre eſt Auteur par mode, conſéquemment pointilleux, faux bel eſprit, & jaloux par état. On craignoit autrefois d'afficher ce nom, on veut le porter aujourd'hui en dépit de la nature. On s'eſt corrigé d'une ſottiſe, on donne dans un travers. L'eſprit eſt le fanatiſme de la Nation : c'eſt un mal épidémique qui a gagné la Capitale, & qui delà s'eſt répandu dans la Province. Il ſe communique aux plus ſots. Un homme qui depuis trente ans aura paſſé pour tel ſans injuſtice, rentre chez lui, s'endort ſur une Tragédie. Il rêve qu'il eſt Poëte : ce ſonge ſe grave ſi profondément dans ſon eſprit qu'il le

croit

croit en s'éveillant ; il s'étoit couché bête la veille, il ſe leve bel eſprit le lendemain. Pour réaliſer ſon rêve, il écrit, il rime une Piece ; il la fait jouer, & qui pis eſt, imprimer. Il eſt vrai qu'on lui rend juſtice ; on la ſiffle, c'eſt-à-dire, qu'il ſe trouve plus ſot qu'auparavant : il l'étoit obſcurément ſans être affiché ; il l'eſt alors en titre & ſolemnellement. Tel rit de cet homme là, qui fait peut-être ſon ſecond tome.

Une autre cauſe de la révolution ou du renverſement qui s'eſt fait dans la Littérature, & qui a donné une nouvelle atteinte à l'autorité du Public, c'eſt la multitude des brochures journalieres & des écrits périodiques. Comme tout le monde lit & que perſonne n'étudie ; qu'on aime à voler ſur toutes les ſurfaces, ſans s'attacher à aucune, & à raiſonner de tout ſans rien approfondir, on parcourt ces feuilles lé-

gerement pour décider de même. On a la fureur de plaider, & l'on eſt le Perrin Dandin des Plaideurs, on s'aſſoupit comme lui ſur l'inſtruction, on prononce à demi-endormi, & l'on condamne un chien aux Galeres.

C'eſt ainſi que la fiévre d'écrire & la rage de décider partagent les eſprits & forment deux ordres differens dans l'empire des Lettres & des Arts, la claſſe des Auteurs & des hommes à talens, celle des connoiſſeurs qui les jugent & des amateurs qui les protegent. Ces derniers ont la prééminence, ils occupent, pour ainſi dire, le trône de l'eſprit; ils en deviennent quelquefois les tyrans.

Le beau ſexe leur diſpute le ſceptre des Arts; il étend même ſa domination ſur toute la Littérature. S'il ſe bornoit à la partie agréable, on ſeroit charmé de l'avoir pour maître & pour modele, même on lui pardonneroit de donner

pluſieurs heures de ſon loiſir à la Phyſique expérimentale. Le plus bel ornement de la nature eſt fait pour en trouver tous les ſecrets, mais il veut aſſujettir les Graces qui l'accompagnent au compas de la Géométrie, le ſentiment qui l'anime à l'analyſe trop ſubtile de la Métaphyſique, & les talens qu'il embellit, au calcul trop exact de l'Algébre : c'eſt dénaturer les dons qu'il tient du ciel ; ils lui ſuffiſent pour ſubjuguer l'eſprit comme le cœur. Qu'il faſſe regner le ſentiment, tout lui ſera plus ſûrement & plus généralement aſſervi. Il eſt dangereux de raiſonner où il faut ſentir, & l'eſprit philoſophique propre à nous éclairer ſur tout le reſte, doit arrêter là ſa lumiere, & ne l'employer dans ce point, que pour ſuivre un inſtinct plus ſûr qu'elle. S'il veut pénétrer dans le méchaniſme du ſentiment, que ce ſoit dans un ouvrage à part, qui le décom-

poſe ſans le détruire. Tous les Arts qui dépendent du ſentiment ne brillent bien que par les femmes. Ils gagneroient ſans doute à n'être jugés qu'auxtribun aux où elles préſident, ſi la ſéduction des hommes ne prévenoit leurs jugemens; ils ſont preſque toujours les auteurs ſecrets de leurs erreurs ou de leurs injuſtices. C'eſt pour les croire & les favoriſer, qu'elles protegent une médiocre Piece, ou qu'elles prônent un mauvais Livre, qu'elles en facilitent le débit, & ſont coupables du ſuccès.

La réuſſite n'eſt plus l'ouvrage du Public, elle eſt le fruit du manége des particuliers. Ils la décident avant l'impreſſion ou la repréſentation : c'eſt comme un arrangement de famille.

Rien de plus reſpectable que les vrais protecteurs; j'entens ceux qui le ſont par leur place ou par leurs lumieres; leurs bienfaits

encouragent les Arts, & leurs conſeils les perfectionnent. Mais je ne puis voir, ſans prendre de l'humeur, ou ſans rire, (je choiſis ce dernier parti comme le plus ſage); je ne puis donc voir ſans rire, ſortir de deſſous terre cette foule de petits protecteurs, qui n'en ont ni l'étoffe, ni le rang, & qui veulent donner des loix dans une république, où ils n'ont pas même acquis le droit de bourgeoiſie. Il reſte encore une diſtinction à faire parmi les amateurs. Il en eſt pluſieurs qui aident en citoyens éclairés, les talens naiſſans qui ont beſoin d'appui; ils leur donnent des Maîtres pour les former, ſans d'autre vue que d'enrichir le Théâtre qui manque de ſujets, & je les honore. Il y en a même tels, qui brilleroient dans la claſſe des Auteurs, ſi les dangers attachés à ce titre n'arrêtoient leur plume, & ne nous privoient de leurs productions. Mais comme

les meilleurs modeles ſont tous les jours de mauvaiſes copies qui ſe multiplient, il eſt arrivé qu'en imitation, ou plutôt en contradiction de cette ſage école, il s'en eſt élevé pluſieurs autres qui tendent à ruiner le goût, & à décourager les vrais talens. Elles ont moins le bien général pour objet, que leurs fantaiſies particulieres: elles dégénerent en parodies, elles deviennent des charges, & ne ſemblent protéger que pour rendre l'établiſſement ridicule. La plaiſanterie maintenant va ſi loin qu'il ſe forme des compagnies qui aſſurent un talent comme on aſſure une maiſon; elles font les ſuccès & les réputations à leur gré. Il eſt vrai que malgré leur garantie, ces réputations ſont éphémères; ſouvent elles expirent au bout d'un mois. Une cabale contraire les détruit pour en établir de nouvelles à leurs dépens, celles-ci ſont défaites

à leur tour par un troiſieme parti qui en éléve d'autres ſur leurs ruines. Quelque peu que dure le regne de ces talens factices, les ſuites n'en ſont pas moins pernicieuſes. C'eſt ce qui brouille & renverſe tout, & c'eſt ce qui porte enfin le dernier coup à la puiſſance du Public. La vénalité des Ouvrages, & la tyrannie des particuliers qui les achetent, l'anéantiſſent en détruiſant ſa liberté. Je parcours tous les Théâtres, où il a toujours regné d'une façon plus ſenſible; je l'y cherche & je ne l'y trouve plus; le parterre indépendant qui le compoſoit, n'y donne plus la loi. D'un côté, je n'y vois à ſa place qu'une multitude eſclave, & vendue à qui veut la ſoudoyer, & de l'autre côté, des Spectateurs d'habitude, qui ont la fureur du Spectacle ſans en avoir le goût, qui n'y vont avec aſſiduité que pour en ſapper plus vîte les fondemens, par les faux jugemens qu'ils

y prononçent, & par les diviſions qu'ils y font naître, & par les cabales qu'ils y fomentent. Je ne reconnois plus un Public à ces traits, & mes doutes ſur ſon exiſtence ne ſont que trop bien fondés.

Mais les Spectacles, me dira-t-on, n'ont jamais été plus fréquentés; j'en conviens: & ce qu'il y a de merveilleux, ils le ſont ſans Auteurs qui les ſoutiennent, ſans Pieces qui réuſſiſſent, ſouvent ſans Acteurs qui les jouent, & ſans public qui les juge. Je crains qu'ils ne brillent pour s'éteindre. Quand le Public devient nul, le Théâtre eſt dans un grand danger. Chacun veut être le Maître, ſe néglige, ou ſe déplace. Le déplacement amene l'anarchie, & l'anarchie la deſtruction.

LETTRE

A une jeune Demoiſelle, ſur l'origine & la raiſon des reſpects que les hommes témoignent aux femmes.

VOUS me propoſez une queſtion bien délicate, Mademoiſelle; je veux être toujours vrai avec vous, & en même temps je ne ſaurois me réſoudre à vous rien dire que d'agréable. Juſqu'ici j'ai pu ſans aucune peine accorder ces deux goûts: voici la première fois que je m'y trouve embarraſſé. Eſſayons cependant. Vous n'êtes pas encore gâtée par l'adoration des hommes: pourquoi ne pourrois-je vous plaire ſans flatterie?

Vous êtes frappée, en entrant dans le

monde, d'un ſpectacle ſingulier : ces grands reſpects que les hommes témoignent aux femmes vous ſurprennent. « Ils ſont les maîtres, dites-» vous ; ce ſont eux qui gouvernent l'Etat, qui » font les Loix, qui commandent les Armées. » Pourquoi donc s'abaiſſent-ils ſi fort devant » les femmes ? Ils leur cèdent par-tout ; ils les » ſervent avec empreſſement ; ils n'oſeroient » leur dire le moindre mot déſobligeant ; en » un mot, ils les traitent comme ſi elles » étoient d'une eſpèce ſupérieure. » Mais ce qui achève de dérouter toutes vos conjectures, vous voyez la ſcène changée dans l'intérieur de la maiſon. « C'eſt maman, au » contraire, qui ſert mon pere (*), qui le pré-

(*) Ce tableau paroîtra ſans doute bourgeois à certaines femmes du grand air. Je leur demande pardon ſi je peins des mœurs plus anciennes ou celle des honnêtes gens de Province. C'eſt une néceſſité, ſi

» vient en toutes choſes. Il eſt vrai qu'il lui » marque à ſon tour beaucoup d'attentions ; » mais je démêle cependant ſa ſupériorité ; la » tendreſſe chez mon père a un air de bonté, » chez maman quelque choſe de ſoumis. » Voilà en effet, Mademoiſelle, une énigme qui a droit de vous ſurprendre. Eh bien ! vous le voulez, il faut vous la développer ; ne vous fâchez point & profitez de l'occaſion. Un homme va vous dire la vérité, quoiqu'elle n'ait rien de flatteur. De vingt ans peut-être il ne vous arrivera rien de pareil.

---

l'on veut traiter la queſtion préſente. Ce même ordre qui trouvera ſi étrange qu'une femme ſerve ſon mari & le prévienne en toutes choſes, ne ſe reconnoîtra pas non plus dans ce qui vient d'être dit des reſpects & des égards portés envers les femmes, juſqu'à n'oſer leur dire le moindre mot déſobligeant.

C'eſt pour notre propre bien, Mademoiſelle, & par un rafinement de volupté, que nous autres hommes nous nous ſommes aſtreints à tant d'égards & de reſpects pour les femmes. La Nature nous ayant fait plus forts qu'elles, ſi nous voulions agir en maîtres, nous croirions n'être redevables qu'à la crainte, ou à une obéiſſance intéreſſée, des plaiſirs qu'elles nous procurent. Nous avons pris le parti de les ériger en Divinités pour avoir la ſatisfaction d'en être exaucés dans nos prières. Nous nous perſuadons enſuite que nous devons nos ſuccès à notre mérite ; & nous éprouvons qu'il eſt infiniment plus doux d'obtenir de cette façon, que de prendre par force ou par autorité.

Il y a bien auſſi un peu de généroſité dans notre fait. Les femmes étant plus foibles que nous, il y auroit de la lâcheté à abuſer de

notre ſupériorité. Puiſqu'elles doivent être nos compagnes, nous avons voulu mettre les choſes dans une eſpece d'égalité en les fortifiant par les loix de la politeſſe, leſquelles, après tout, ne nous impoſent point de contrainte bien gênante.

Enfin, nous avons remarqué que vous êtes de petits Anges, extrêmement aimables quand on vous careſſe & qu'on vous flatte, & fort doux lorſqu'on fait tout à votre gré. Le meilleur moyen de tirer parti de vous a donc été de vous prendre par la douceur. Rappellez-vous, Mademoiſelle, comment maman en uſoit, il y a peu d'années, quand elle vouloit vous porter à faire quelque choſe de bonne grace. Elle vous prenoit ſur ſes genoux: Ma fille, je te prie, fais cela; tu ſeras bien aimable; je t'aimerai de tout mon cœur. Vous faiſiez ce qu'elle vouloit, & elle en reſſen-

toit un tout autre plaiſir que ſi elle l'eût obtenu par force. Figurez-vous encore comment vous feriez vous-même, ſi vous aviez un ſerin bien inſtruit, mais un peu fantaſque. Vous le careſſeriez, vous lui donneriez du ſucre, vous le baiſeriez, & vous en obtiendriez tout de ſuite un air mélodieux, au lieu qu'il s'effaroucheroit, ſi vous vouliez le gronder.

L'uſage dont je vous parle n'a point toujours régné. Voyez-en la preuve chez les Payſans; les hommes parmi eux ſont brutalement les maîtres : trop groſſiers pour ſe faire des plaiſirs délicats, ils n'uſent ni de politeſſe ni de galanterie envers les femmes, & leurs enfans n'ont ni poupée ni ſerin. Les Romains, qui donnèrent leurs loix & leurs mœurs à la plus grande partie de l'Europe, avoient déja appris dans les beaux ſiécles de

la République, à traiter les femmes avec politeſſe. Mais ces hommes politiques & guerriers ne les admettoient point dans toutes leurs Aſſemblées. Elles ne faiſoient pas, comme aujourd'hui, le lien de la Société. Trop occupés des affaires, pour paſſer le temps dans des compagnies, ce n'étoit guère que dans le tête-à-tête que les Romains cherchoient auprès des femmes un agréable délaſſement. Delà beaucoup de complaiſance, de ſoins tendres & prévenans; mais point de ces honneurs, de ces reſpects cérémonieux, qui ne ſervent que pour la répréſentation & ſur le grand théâtre du monde.

Sur la fin de l'Empire Romain, des flots de Barbares inondèrent l'Europe, & y éteignirent le goût des belles choſes. L'hiſtoire ne parle point de la galanterie des Goths; ſi elle reſſembloit à leur architecture vous ne

perdez rien à l'ignorer. Il y a toute apparence que chez eux votre ſexe ne jouoit pas pas un rôle brillant. A qui devez vous le rétabliſſement de vos droits, ou plutôt la fondation de votre Empire ? C'eſt à des Diſciples de Mahomet : oui, Mademoiſelle, de Mahomet, de ce fameux Légiſlateur, que l'on regarde communément comme ſi peu favorable au beau ſexe. Les Arabes, paſſionnés pour les femmes, les traitèrent différemment, ſuivant les mœurs des pays dans leſquels ils ſe répandirent. Ceux qui envahirent l'Orient, livrés à la jalouſie que le climat ſemble inſpirer, les tinrent renfermées. Mahomet leur avoit promis un Paradis dont les Femmes devoient faire les principales délices. Ils eſſayèrent de ſe faire d'avance un Paradis terreſtre dans un Serrail, & voulurent ſuppléer par le nombre à ce qui manquoit à leurs Femmes pour être

des

des Houris. Les Maures qui conquirent l'Eſpagne, y trouvèrent les femmes libres. C'eût été les effaroucher que de les réduire en eſclavage. Obligés de gagner leur cœur par de tendres ſoins, leur paſſion pour elles, & la vivacité de leur imagination, les amenèrent bientôt à cette galanterie raffinée qui fut la ſource de la Chevalerie. Un Guerrier ſe déclaroit l'adorateur d'une belle, & ſon défenſeur envers & contre tous. Il étoit doux à une femme de ſoumettre un cœur fier & indomptable, de s'en voir ſervir avec zèle : il étoit flateur pour le Chevalier de rendre ſa Maîtreſſe reſpectable ; il la deïfioit, pour ainſi dire ; il rapportoit à elle ſes entrepriſes, & lui faiſoit hommage de ſa gloire. C'étoit un mélange continuel de guerre & d'amour. L'Europe devint plus tranquille ; on oublia un peu les aventures guerrières. L'amour

reſta, mais il prit les manières de la paix: il perdit ſes giganteſques idées d'héroïſme; il devint plus doux; mais il ne devint pas moins cérémonieux. Dès-lors, comme vous le voyez dans les vieux Romans, il fallut ſoupirer des années, avant que d'oſer déclarer ſes feux. On trembla devant ſa Maîtreſſe, on ſe trouva trop heureux de la ſervir & de mourir pour elle. Les reſpects & les adorations s'étendirent à tout le ſexe; ils devinrent la marque d'une bonne éducation. Mais les Déeſſes ne ſurent pas ſe maintenir dans ce haut dégré de vénération. Elles ſe familiariſèrent trop avec leurs Adorateurs. Le ſervice ſe relâcha, les Romans s'abrégèrent: on en vint aux hiſtoriettes, puis aux aventures d'un jour. Enfin parut, mais pour un très-petit nombre de gens, le ſiécle de la raiſon & du goût. Je vais faire ma paix avec

vous, Mademoiſelle, & c'eſt en vous peignant la galanterie des honnêtes-gens, que je vous expoſerai mes véritables ſentimens ſur la ſource & les raiſons des égards que les hommes bien nés ont pour les femmes.

La force, le courage, l'audace ſont le partage des hommes; la modeſtie, les graces, la douceur, ſont le plus précieux ornement du beau ſexe. On cherche à plaire à ce qu'on aime; rien de plus naturel: on eſt bien aiſe auſſi de lui conſerver tous ſes charmes; c'eſt une ſage économie de plaiſirs. Quel ſpectacle plus flatteur offriroit-on à une femme, que celui d'un cœur fier & courageux, adouci par ſes charmes, prêt à tout faire pour elle? De-là les tendres ſoins, les ſervices empreſſés. D'un autre côté, la douceur & la modeſtie ne ſont dans un jour éclatant, que chez une perſonne reſpectée; dans une autre, elles reſ-

ſemblent à la timidité, à la crainte ſervile. Un homme de goût & de bon ſens ſe gardera bien de déparer & d'avilir l'objet de ſon amour; au contraire, il s'étudiera à le rendre reſpectable à ſes yeux & aux yeux des autres. Une perſonne eſtimée & conſidérée eſt pour ſon Amant une ſource de plaiſirs purs & délicats. Que ſa douceur & ſa modeſtie ſont aimables & touchantes! Que ſa tendreſſe eſt précieuſe! Je vous l'ai déjà dit, Mademoiſelle, nous trouvons bien notre compte dans les honneurs que nous rendons à votre ſexe. Voilà, je penſe, la ſource de ces déférences, de ces égards, de ces reſpects qu'on lui témoigne dans le monde poli. Si nous tombions avec les femmes dans une groſſière familiarité, ſi nous ceſſions de les reſpecter, nous nous priverions mal habilement de nos plaiſirs les plus délicats; ſemblables à un homme qui

rempliroit de boue une ſource d'eau vive & pure, l'ornement de ſes jardins. Un trop grand nombre d'époux vous en fourniront la preuve. L'union conjugale devroit faire le bonheur de deux Amans; elle eſt preſque toujours le tombeau de l'amour. Je conviendrai de tous les torts des maris; mais ne diſſimulons point non plus ceux des femmes. On reproche à la plupart des hommes & des femmes une inconſtance naturelle, laquelle en effet n'eſt que trop commune. Mais il eſt dans le mariage des cauſes particulières de cette inconſtance, & celle qui vient à mon ſujet eſt l'une des plus ordinaires. On ceſſe bientôt de ſe reſpecter après l'hymen, de ſe traiter avec politeſſe: l'indolence, une familiarité groſſière prenant la place & des tendres ſoins d'un Amant, & des attentions délicates d'une Amante; l'un ne s'étudie plus à plaire, l'au-

tre ne ſait pas conſerver à ſa tendreſſe ce qui la rendoit piquante, ce qui en faiſoit le prix; bientôt l'amour expire. Et pourquoi s'aimeroit-on encore? On n'eſt plus aimable l'un pour l'autre.

N'allez pas croire cependant, Mademoiſelle, que deux Epoux devroient toujours vivre en Amans. Cette erreur a perdu plus d'une femme aimable & tendre. L'amour conſervera ſans doute ſes droits, après l'hymen, dans un mari tendre & raiſonnable, mais il y prendra un caractère différent. Autres ſont les ſymptomes de l'amour ſatisfait, autres ceux de l'amour qui eſpère & qui pourſuit. Cette ardeur inquiete, ces reſpects, ces adorations, ces ſoins vifs & continuels ſont bons tant que le feu des deſirs & de l'eſpérance les ſoutient; ils deviendroient inſupportables à la longue dans le calme de la poſ-

ſeſſion. Cependant une épouſe délicate, mais ſans lumière & ſans expérience, voit-elle diſparoître ce cortége flatteur? elle s'imagine que ſon mari ne l'aime plus; le chagrin ou l'indifférence eſt le fruit de ſon illuſion; & une femme froide ou chagrine n'eſt pas propre à ſe faire aimer. Alors un mari ſe ſouvient trop de la ſupériorité de ſon ſexe. Je ſuis le maître, dit-il, c'eſt à ma femme d'obéir & de ſe ſoumettre. Le beau ménage, grand Dieu!

Qu'ils ſe ſouviennent des vues de la Nature, & qu'ils s'y conforment. On ne peut ſuivre un meilleur guide. L'homme eſt viſiblement deſtiné à être le protecteur de la femme; qu'il le ſoit avec tendreſſe & généroſité. Sa compagne eſt faite pour lui plaire, pour adoucir ſon cœur par ſes impreſſions tendres: ſes armes ſont les grâces: toute autre lui ſied mal, & lui réuſſit plus mal encore.

Que chacun d'eux ſe tienne dans ſon caractère, & s'ils ne ſont pas abſolument mal aſſortis, ils vivront heureux enſemble. Je voudrois que l'épouſe n'oubliât point ce qu'elle a promis ſolemnellement à la face des Autels ; que l'époux, toujours tendre & délicat, chérît & ménageât ſa compagne, comme la ſource de ſon bonheur, que ſans ceſſer d'être le chef de la famille, il fut aſſez généreux pour attendre tout de la tendreſſe d'une épouſe, plutôt que de ſa ſoumiſſion. Figurez vous une fille bien née avec un Père tendre & raiſonnable, ajoutez-y plus d'enjouement & de familiarité. Que le Ciel me donne une pareille union!

Eſſayez, Mademoiſelle, de ces maximes, ſi quelque jour vous vous aſſociez à un galant homme, & je vous promets que vous ferez également ſon bonheur & le vôtre.

DISCOURS

DISCOURS

Où il eſt prouvé que le Monde ne va pas de mal en pis.

LE monde va de mal en pis; on ne vivoit pas ainſi du tems de nos Peres; le ſiécle acquiert à chaque inſtant un nouveau degré de corruption : ce ſont des plaintes auſſi vieilles que le monde. Nos ayeux les ont faites avant nous, ceux qui les ont précédés les ont faites, & elles ſeront répétées par tous ceux qui nous ſuivront.

Cependant ce n'eſt point de nos jours qu'Aſtrée a repris le chemin du ciel, & l'on eût pu dire la même choſe long-tems avant le premier qui a fait ce conte..

Quelques altérations qui ſe rencontrent au mêlange des élémens, aux mœurs des hommes, & dans les arts, il n'en eſt pas moins conſtant que, dans la continuelle viciſſitude des choſes que la nature ramene à leur principe par une révolution perpétuelle, le total de l'univers, à raiſon de ſa compoſition & de ſon être, coule toujours d'un même branle, & dans l'inconſtance de ſes parties conſerve une égale durée.

Si l'on a vu en quelques endroits des Iſles abſorbées par l'Océan, la Nature les a replacées en d'autres, & comme il y a des terres à préſent infécondes, qui étoient fertiles autrefois, on en trouve ailleurs, où l'abondance a ſuccédé à la ſtérilité. La Grece, cette partie du monde où fleuriſſoient jadis les Arts & les Sciences, eſt maintenant le ſéjour de l'ignorance & de la barbarie. Tous ſes avantages

périrent quand elle fut ſubjuguée par les Romains, & l'Italie qui devint à ſon tour le ſiége de la politeſſe, reprit, ſous la domination des Scythes & des Goths, l'air agreſte & ſauvage qu'elle avoit mis tant de tems à quitter.

Quand le plus ſage des hommes a dit qu'il n'y a rien de nouveau ſous le ſoleil, il vouloit faire connoître que, par une immuable viciſſitude, les choſes ſingulieres ſouffrent un continuel changement, & que, tandis que le monde entier roule d'un train inaltérable, tantôt elles empirent, & tantôt elles deviennent meilleures. En divers âges, les Sciences & les vertus ont eu leur accroiſſement & leur décadence, ont commencé à briller, & ſont entierement diſparues. Mais comme nous ne ſerions point fondés à préférer le ſiécle préſent aux ſiécles paſſés, parce que les Arts ſe trouvent perfectionnés de main en main, de même

ne le ſerions-nous point à attribuer à nos devanciers la perfection de toute choſe à notre excluſion. Il eſt vrai que les moindres accidens extraordinaires jettent, par leur nouveauté, l'étonnement & la frayeur dans l'eſprit du vulgaire ignorant; mais il ne faut qu'avoir une légere teinture de l'Hiſtoire, & que tourner les yeux ſur les événemens paſſés, pour regarder, ſans émotion, tout ce que les hommes & la nature peuvent faire & produire d'étrange.

Que l'on ſe garde ſur-tout d'ajouter foi aux regrets des vieillards qui, dans le chagrin dont leurs incommodités ſont accompagnées, trouvent tous les objets déplaiſans. Comme les arbres que l'hyver a dépouillés de verdure, n'ont plus qu'une écorce rude & ſauvage, de même il ne leur reſte qu'une mauvaiſe humeur & un dégout univerſel, à cauſe du changement de

leur complexion, de l'affoibliſſement des organes, & de la diminution de ces eſprits vigoureux & ſubtils qui font paroître toutes choſes riantes à la jeuneſſe.

Dans la navigation de cette vie, nous ſommes la plupart comme ces Nautonniers peu inſtruits, qui penſent que la terre change de place, & que le port recule, tandis que ce ſont eux ſeulement qui s'éloignent.

S'il eſt poſſible de faire voir dans tous les ſiécles paſſés, des vices pareils à ceux qu'on blâme dans le nôtre, & même plus grands; ſi l'on y peut remarquer les mêmes effets de l'orgueil & de l'ambition; ſi l'on touche au doigt que le ſiécle d'or & la premiere innocence des hommes ſont des êtres imaginaires, & qu'enfin ſi l'on en excepte quelques-uns des premiers habitans de la terre, nos ayeux n'ont pas été différens de ce que nous ſommes, ſoit

pour la grandeur du corps, ſoit pour la longueur & les avantages de la vie, il y aura tout lieu de regarder comme ridicule, l'opinion de ceux qui veulent que non ſeulement nos mœurs ſe dépravent, mais que le ciel & les élémens éprouvent des altérations qui marquent l'affoibliſſement de la nature & la vieilleſſe du monde.

Il ne faut pas perdre de vue que, comme il n'eſt pas poſſible de juger ſainement des objets quand ils ſont placés ou trop près ou trop loin, nous ne pouvons de même être juſtes appréciateurs de l'âge où nous ſommes, comme parties trop intéreſſées. Choſe étrange! l'amour propre qui nous rend idolâtres des moindres choſes qui nous appartiennent, changeant de nature en ce point ſeulement, ne compare qu'avec mépris ce tems où nous vivons, à celui qui s'eſt écoulé avant nous, ſoit que

cette fauſſe eſtimation des choſes préſentes provienne de l'inſtinct naturel de tous les hommes qui ont une grande opinion de ce qu'ils n'ont jamais vu, ſoit que l'envie nous rende ſenſibles les moindres imperfections de ce qui nous environne.

Pour commencer le parallele, on ne ſauroit diſconvenir qu'on voit de nos jours un nombre infini de gens de mérite reſter ignorés, & trouver la fin de leur vie plutôt que celle de leur infortune. Mais, quand eſt-ce que le monde n'a point offert un pareil ſpectacle, & quel eſt le pays où la vertu languiſſante n'a pas les mêmes plaintes à faire? S'il eſt vrai, ce qu'on dit de Lope de Véga, l'un des plus fameux Ecrivains que l'Eſpagne ait produit, qu'il ne laiſſa pour tout bien à ſa fille, que trois cent Comédies de ſa façon, on peut juger de la fortune des autres par la médio-

crité de la ſienne. Un excellent Poëte préſenta à Charles-Quint un Poëme à ſa louange, dont la compoſition lui avoit couté pluſieurs années : cet Empereur ne lui fit pas donner un ſeul maravédis, & le pauvre Auteur n'ayant pas de quoi faire imprimer ſon Ouvrage, le jetta au feu de déſeſpoir, & vit ainſi conſumer en un moment par les flammes le travail de toute ſa vie.

Léon X paſſa pour le plus libéral de tous les Papes envers les Savans, & le Caporali regrette de n'avoir point vêcu dans les beaux jours de ſon Pontificat. Cependant le Querno qu'on appelloit ſon Archipoëte, alla, quelque tems après la mort de ſon Maître, mourir à Naples dans un Hôpital, où même il avança la fin de ſes jours, ce qui ne fût pas arrivé, ſi le Pape eût pris ſoin de ſa fortune. Les écrits de Vinceguerre, d'Alamanni, & du Dante,

ſont remplis d'invectives contre le mépris des Lettres. Arioſte, tout divin qu'il étoit, ne ſe loue pas beaucoup du Cardinal d'Eſt, quelque magnifique qu'il fût. Pétrarque, Philelphe, Théodore Gaza, Sannazar, & Boccace, ſans parler de beaucoup d'autres, moururent, ou dans la grande néceſſité, ou peu accommodés de la fortune.

Que l'on remonte aux ſiécles plus reculés, c'eſt partout le même tableau. Boëce regrette la vertu cachée dans les ténébres par la dureté de ſon ſiécle barbare. C'eſt en tournant la roue d'un moulin, pour gagner ſa vie, que Plaute le plus fameux Poëte Comique, compoſa ſes Œuvres. Ces exemples ſuffiſent pour faire voir qu'à cet égard les choſes ſont à peu près ce qu'elles ont toujours été. Les horreurs de la Guerre, ce fléau ſi redoutable, ne ſe ſont point accrues, & l'on pourroit même dire à

l'avantage de notre tems, qu'on a trouvé moyen d'introduire une certaine douceur dans une choſe qui ſemble n'en comporter aucune. A ne parler que de la France, on a vu autrefois ſes veines ouvertes de toutes parts, faire couler des ruiſſeaux de ſang répandus par ſes propres mains, & la ſeule Journée de la Saint-Barthélemi, la face hideuſe d'une infinité de maſſacres, ſe préſente à notre eſprit avec tant d'horreur, qu'il ne peut s'y arrêter ſans frémir. Sans qu'il ſoit beſoin de repréſenter ce même Royaume déſolé par les Normands & par les Bourguignons, l'Italie ravagée par les Huns & par les Goths, & l'Eſpagne tant de fois inondée par les Maures & par les Vandales, qu'y a-t il de comparable aux ſanglantes fureurs de la Ligue, & aux mortelles animoſités des Maiſons de Bourgogne & d'Orléans, ſi ce n'eſt les horreurs du ſiége de Jéruſalem, dont

l'incendie éclaira le maſſacre de douze cens mille habitans, & où, par une cruauté prodigieuſe, les enfans retournerent dans le ventre de celles qui venoient de leur donner le jour.

Ce n'eſt point aux courts inſtans de paix & de tranquillité de quelques ſiécles, qu'il faut comparer l'agitation à laquelle le nôtre peut ſe trouver livré ; il faut conſidérer ſi cette agitation ne s'eſt point déjà fait remarquer, & comparer ſanglantes cataſtrophes à ſanglantes cataſtrophes. Si l'on procéde de cette maniere, on ſera tenté de croire que la fureur de la guerre s'eſt ralentie, & qu'elle exige un moindre nombre de victimes. Il périt plus de quinze cens mille hommes en la ſeule guerre Punique. Jules Céſar ſe vante d'avoir cauſé la mort à plus de douze cens mille ſoldats ennemis. Fabius extermina cent dix mille Gaulois, & Marius deux cent mille Cimbres.

Si de ces cruautés générales qui acharnent des Peuples entiers à leur mutuelle deſtruction, on paſſe à l'examen de la cruauté des particuliers, on ne peut rien reprocher à notre ſiécle de pareil à la rage du Triumvirat, où l'on maſſacra de ſang froid deux mille Chevaliers Romains, & deux cent Sénateurs. Peu auparavant, quatre mille ſept cent Citoyens avoient, en moins de huit jours, été immolés à la vengeance de Sylla. Ce cruel Dictateur avoit voulu voir arracher lentement les yeux à Marius, avant de le faire égorger, & par une fureur inouie, fait aſſommer Pletorius, pour avoir témoigné quelque compaſſion du ſort de ſon infortuné rival. Les Temples, les Marchés & les Places publiques regorgerent long-tems du ſang des Citoyens répandu par ſes Miniſtres; on rencontroit par-tout l'image de la mort, & Saint-Auguſtin doute avec rai-

ſon, s'il fit mourir plus de perſonnes à la guerre pour vaincre, que dans la ville aprés qu'il eût vaincu.

Cet exemple de cruauté n'eſt pas le ſeul qu'ayent offert les ſiécles qui ont précédé le nôtre. L'Hiſtoire Romaine offre le tableau le plus complet de la barbarie, & l'on ne peut, ſans frémir, ſe repréſenter Caligula faiſant, par maniere de paſſe-tems, égorger le premier des convives qui lui venoit en fantaiſie, avec ordre aux bourreaux de frapper lentement, afin qu'il pût le voir plus long-tems lutter contre la mort. Ces infâmes Miniſtres s'exerçoient dans les priſons à couper la tête à qui bon leur ſembloit, afin de faire de plus beaux coups en ſa préſence.

Au milieu des tranſports de l'amour, & dans ces momens qui ſemblent adoucir l'homme le plus farouche, ſon caractere féroce ne ſe

démentoit point, & une de ſes careſſes les plus ordinaires étoit de dire à ſa maîtreſſe : je n'ai qu'à dire un mot, & je ferai tomber cette belle tête. Il fut même une fois ſur le point d'appliquer Céſonie à la queſtion, pour apprendre d'elle, à force de tourmens, la raiſon de l'affection qu'elle lui portoit. Enfin voulant un jour faire la dédicace d'un pont élevé par ſes ordres à Pouzzoles, il manda un grand nombre des principaux habitans de la ville, & les fit tous précipiter. A quels excès plus grands pourroit conduire la prétendue corruption progreſſive des ſiécles?

En ſuivant la comparaiſon, on ne voit pas que l'avarice des Princes, ni la diſſipation des Finances ſoient portées auſſi loin de nos jours qu'elle l'ont été autrefois. Brutus & Caſſius exigerent du Peuple, en deux années, le tribut de dix ans, & les extorſions violentes d'An-

toine engloutirent en une ſeule année trois cent ſoixante millions.

Pléminius, Tribun de Scipion, pilla tous les tréſors du Temple de Proſerpine, regardés dans ce tems comme une choſe ſacrée. Jules Céſar enleva plus de dix millions à Ptolomée, & ayant volé pour une nuit le poids de trois mille livres d'or qu'il emporta du Capitole, ſe contenta de ſubſtituer le même poids en lingots de cuivre doré. Conſtance III forçoit les Siciliens à vendre leurs enfans pour payer les droits de Gabelle. Tibere contraignoit les plus riches Citoyens de l'inſtituer leur héritier, & les faiſoit enſuite empoiſonner pour jouir plutôt de leur ſucceſſion. On peut juger de ſa cupidité par le récit de Fulgoſe qui nous repréſente ce Prince ſe promenant parmi des monceaux d'or & d'argent, ſur leſquels il prenoit plaiſir à ſe rouler.

Quelle plus ſordide & plus baſſe avarice, que celle de Veſpaſien, lorſque l'on vit un Empereur faire le métier de fripier, & acheter pour revendre à ſon profit? L'impôt qu'il mit ſur les urines, impôt renouvellé depuis par Ferdinand, père d'Alphonſe II, Roi de Naples, laiſſe voir la même baſſeſſe, bien moins condamnable cependant que la conduite de ce même Empereur, qui élevoit aux premières charges les plus avides & les plus violens de ſes Officiers, pour avoir occaſion de confiſquer leurs biens tout-à-coup lorſqu'ils avoient épuiſé le Peuple. Un corps entier, pour lors la première aſſemblée du monde connu, le Sénat de Rome, montra plus d'une fois la même ſoif des richeſſes. Auſſi le plus éloquent des Romains comparoit-il la foi du Sénat à celle des Pirates. Mithridate leur renvoya ſur un âne l'Ambaſſadeur

deur Aquilius, après lui avoir fait remplir la bouche d'or fondu, pour leur reprocher leur infâme avarice, & Jugurtha qui connoiſſoit leur caractère, pour les avoir tous pratiqués par argent, ne put s'empêcher de dire à ces Maîtres du monde que leur liberté étoit à vendre ſi l'on trouvoit un acheteur.

Les banqueroutes frauduleuſes, & les autres dérours que la mauvaiſe foi met en œuvre, ne ſont pas une invention de nos jours. On lit dans Fulgoſe, qui vivoit il y a près de deux cens ans, la punition exemplaire que fit de ce délit le célèbre Caſtruccio. Les menaces de l'Ecriture, & les invectives des Pères contre la fauſſeté des poids & des meſures, nous font aſſez connoître que toutes les fourberies que l'avarice enſeigne aux hommes pour ſe tromper mutuellement, ſont d'une origine preſqu'auſſi vieille que le monde.

En fait d'orgueil, nous ne pouvons en aucune manière être comparés aux anciens, qui ont pouſſé la ſuperbe juſqu'à l'aveuglement, & à l'oubli de leur nature.

Domitien vouloit qu'on mît au bas de ſes Ordonnances, notre Seigneur & notre Dieu le commande ainſi. Sapor, Roi des Perſes, écrivant à Conſtance, Empereur, ſe nomme lui-même Roi des Rois, Compagnon des Aſtres, Frère du Soleil & de la Lune. Caligula ſouffrit qu'on lui dreſſât des Autels, & qu'on l'adorât comme une Divinité.

Alexandre, Démétrius, Lyſimaque, & Héliogabale prétendirent au même honneur.

Nabucodonoſor, & Pharaon, ont voulu de même s'égaler à l'Auteur de leur Être. Edgard, Roi de la Grande Bretagne, faiſoit tirer la rame aux Rois d'Ecoſſe & d'Irlande, lorſqu'il ſe promenoit en bateau. Tigranes

employoit les Princes qu'il faiſoit priſonniers aux plus vils emplois de ſa maiſon, & lorſqu'il donnoit audience aux Ambaſſadeurs Etrangers, il les faiſoit tenir à ſes pieds comme des Eſclaves. Cyrus faiſoit traîner ſon char par quatre Rois, & le cruel Adonibeſech en tenoit ſoixante & dix enchaînés qui ramaſſoient les miettes qui tomboient de ſa table. Nos mœurs, toutes dépravées qu'elles puiſſent être, ne comportent plus une telle inſolence, & ce qui excitoit autrefois la terreur, ne ſeroit accueilli aujourd'hui que d'une riſée générale. Sans entrer dans l'énumération de défauts moins importans, ſi l'on réduit les autres déſordres à l'incontinence, au luxe des feſtins, & à la vaine pompe dans les habillemens, l'avantage ne ſera point encore du côté de nos Ancêtres. L'infâme Sénat d'Heliogabale, la vie de Tibère aux Iſles Ca-

prées, les brutalités de Néron, & l'insolence des jeux Floraux, passèrent de beaucoup tout ce que notre âge pourroit offrir de plus licentieux. Comme ce vice est inséparable de l'humanité, & que tous les hommes y sont enclins, les uns plus, les autres moins, tous les Ecrivains qui ont parlé des mœurs, ont déclamé contre l'incontinence de leur siècle. Mais c'est sur les faits qu'il faut établir la comparaison, & notre siècle n'offre rien de semblable à ce que l'on vient de citer.

Quant au faste & à l'excessive dépense des estins, ces superbes noces décrites par l'Achilini n'approchent point de la pompe des Anciens. La Musique, le Bain, la Comédie, les parfums, la diversité des services, le changement imperceptible des tables & des Planchers étoient en usage du tems de Sénéque. Tant de loix faites pour réprimer la

délicateſſe & la prodigalité des Romains en leurs banquets ordinaires, montrent aſſez à quel point ce peuple avoit imité les excès de ſes Empereurs.

Jules Céſar mangeoit quelquefois en un ſeul repas les revenus de pluſieurs Provinces. Vitellius en faiſoit quatre par jour, & dans tous ceux qu'il prenoit chez ſes Amis, il ne dépenſoit jamais moins de dix mille écus. Celui que lui donna ſon Frère eſt célèbre: on y ſervit deux mille poiſſons d'élite, ſept mille oiſeaux engraiſſés, & tout ce que l'Océan & la Méditerrannée peuvent fournir de délicat. Néron tenoit table depuis midi juſqu'à la nuit avec des prodigalités monſtrueuſes. Geta ſe faiſoit ſervir toutes ſortes de mets par ordre alphabétique. Le feſtin où Héliogabale traita douze de ſes Amis, eſt mémorable. Il leur fit donner à chacun des animaux en

voiſins de nous. Au rapport de Pie III, Sindrigille, Duc de Lithuanie, ne faiſoit jamais de repas où l'on ne ſervît cent trente ſortes de viandes, & il reſtoit ſix heures à table : le Cardinal Saint Sixte traita la Fille de Ferdinand, Roi de Naples, avec des dépenſes incroyables. On donna à laver avec de précieuſes odeurs à tous les changemens de ſervices, & au moyen de la diverſité & de la diſpoſition des mets, on vit repréſenter ſur les tables les travaux d'Hercule, & une partie des Métamorphoſes. Si nos Ancêtres ont porté plus loin que nous le goût pour l'abondance des mets, ils n'en ont pas moins recherché la délicateſſe. Apicius dépenſa à compoſer des ſauces un million cinq cent mille livres, & trouvant par la reviſion de ſes comptes, qu'il ne lui reſtoit plus que ſoixante mille écus il s'empoiſonna de

crainte de mourir de faim. Un barbeau fut acheté à Rome juſqu'à deux cens cinquante écus, ce qui fit dire à Caton, qu'il doutoit du ſalut d'une Ville où un poiſſon étoit vendu plus cher qu'un bœuf. Muléaſſe, Roi de Tunis, donna depuis à Naples cent écus d'or de la ſauce d'un faiſan.

Pour ce qui regarde l'intempérance du boire & du manger, les moindres de leurs excès ſurpaſſent nos débauches les plus déréglées. Maximin mangeoit ſoixante livres de viande par jour. Albinus engloutit dans une matinée cinq cent figues, cent pêches, dix melons, vingt livres de muſcat, cent becfigues, & quarante huîtres. Phagon dévora devant Aurélien un ſanglier, un cochon, un mouton & cent pains, & but une piece de vin. Domitius Africain, & Andebunte, Roi d'Angleterre, périrent à table de trop manger.

Ils

Ils étoient encore plus immodérés dans l'excès du boire. Macrobe dit qu'au temps de la Loi Famia, qu'on avoit publiée pour reprimer la débauche du peuple, pluſieurs venoient ivres opiner au Sénat du ſalut de la République. Les femmes mêmes ſe livroient à ce vice brutal, & à toutes les ſantés buvoient autant de coups qu'il y avoit de lettres en leur nom. Piſon fut fait Préteur par Tibère pour avoir bu pendant trois nuits. Flaccus eut la Province de Syrie pour un pareil exploit. Novellus avala d'une haleine trois grandes meſures de vin en préſence du même Empereur.

Enfin, non-ſeulement les Particuliers, mais les Nations entières faiſoient gloire de ſe livrer à l'ivrognerie.

Avant que de paſſer des imperfections de l'ame aux habitudes de l'eſprit, & avant que de faire voir que, comme nos pères nous ont

ſurpaſſés en qualités vicieuſes, il n'en eſt preſque point de bonnes où nous n'ayons de l'avantage, il reſte à parler de la vanité dans les habillemens.

On ne ſauroit nier que le luxe ne ſoit aujourd'hui exceſſif en ce point, tant pour la diverſité des modes, que pour les richeſſes dont on charge les étoffes; mais pour regarder ce défaut comme propre à notre ſiécle, il faudroit n'avoir aucune connoiſſance de ce que les Ecrivains ont laiſſé ſur le faſte de leur temps. Pétrarque, écrivant à Urbain V, il y a deux cent cinquante ans, déclame avec la dernière force contre la ſomptuoſité des vêtemens.

Douze cens ans auparavant Saint Chriſoſtome faiſoit les mêmes plaintes, & trois cens ans avant ce dernier, Sénèque a reproché aux hommes un ſoin ſi grand de leur parure, qu'ils

en enchériſſoient même ſur la molleſſe des femmes. On peut juger de la peur qu'ils avoient de gâter leurs habits par la ridicule colère d'Hortenſius, qui voulut mettre en Juſtice un homme, pour lui avoir défait en paſſant un pli de ſa robe. Lucullus ſe vantoit d'en avoir cinq mille à changer. Néron ne fut jamais vu deux fois avec un même habit, quoique le moins brillant lui coûtât quelquefois juſqu'à ſoixante mille écus. Comme ils faiſoient des bagues précieuſes leur principal ornement, les belles étoient d'un prix ineſtimable. Nonnius en avoit une eſtimée trois millions ſix cent mille livres. Charinus en portoit ſix à chaque doigt, qu'il n'ôtoit pas même la nuit; & Probus, enchériſſant ſur cette folie, en avoit de différentes pour l'hiver & pour l'été. Le luxe des femmes Romaines ſeroit incroyable, ſi celui des hommes ne le laiſſoit

ſuppoſer. La coëffure & la robe de l'Impératrice Lollia Paulina étoient eſtimés deux millions quatre cent mille écus, ſur quoi Tertullien dit qu'une petite tête portoit la valeur des grandes forêts & des iſles entières. Jules Céſar donna quatre cent cinquante mille livres d'une ſeule perle, qu'il acheta pour Servilia, mère de Brutus. Sénèque dit que de ſon temps les femmes en portoient juſqu'à trois à chaque oreille, d'un prix ſi exceſſif, que la moindre valoit un ample patrimoine. Enfin, leur vanité paſſa ſi avant, que leurs ſouliers en furent brodés.

Ces grands miroirs qui repréſentent tout le corps, que l'on regarde comme une invention de la vanité moderne, étoient alors communément en uſage, mais enrichis avec tant d'apparat, qu'un grand mariage ne ſuffiſoit pas quelquefois pour en payer un ſeul. Les

colliers, les bracelets, tout étoit à proportion.

Quant aux ſoins particuliers des cheveux, nous n'y avons rien ajouté. Il y a quinze cens ans que Clément Alexandrin reprochoit à celles de ſon âge leurs chevelures empruntées, & tout le monde ſait que les Dames Romaines faiſoient venir d'Allemagne des coëffures artificielles. A quoi bon parler de l'imperfection générale du ſexe, qui, de tout temps, a pris plaiſir à ſe peindre de blanc & de rouge; mais que dire de l'effronterie avec laquelle les femmes ſe baignoient jadis ſans honte à la vue des hommes, & de ces robes ſi déliées que, ſous elles, la pudeur même n'étoit pas à couvert? Elles alloient quelquefois vêtues d'une étoffe ſi mince, que leur habillement ne différoit guère de la nudité, & qu'elles ne pouvoient rien montrer en particulier, qu'elles ne fiſſent quaſi voir en public.

Il eſt à préſumer que c'étoit quelque eſpèce de gaze extrêmement claire, & il n'eſt pas croyable que ces robes fuſſent de ſoie, puiſque cette étoffe ſe vendoit encore au poids de l'or du temps de l'Empereur Aurelien, & qu'il ne voulut jamais permettre à ſa femme de s'en faire une robe. On peut en dire autant des toiles d'or & d'argent : elles étoient ſi peu en uſage chez eux, que Tacite raconte comme une merveille qu'Agripine parut à un jeu public vêtue d'une ſimarre de brocatel.

Après avoir montré que, relativement aux mœurs, nous n'avons pas à nous plaindre qu'elles ſoient plus corrompues qu'autrefois, il reſte à examiner ſi les eſprits ſe ſont affoiblis par la ſucceſſion des ſiécles, & s'ils perdent de jour en jour quelque choſe de leur vigueur originelle.

Sans qu'il ſoit beſoin d'entrer là-deſſus dans

aucune diſcuſſion, il faut d'abord convenir que les Anciens nous ſurpaſſent dans la magnificence des bâtimens; mais ce n'eſt pas au défaut de génie des Artiſans qu'il faut attribuer leur ſupériorité, dont on doit chercher la véritable cauſe dans le pouvoir abſolu avec lequel les anciens Empereurs diſpoſoient des richeſſes de tout l'univers, ce qui les mettoit à portée de faire des profuſions immenſes pour s'immortaliſer dans leurs édifices. Tel fut l'Amphithéâtre de Titus, dont la hauteur paſſoit preſque les bornes de la vue. Tels furent les Thermes de Dioclétien, où l'on voyoit ſeize cent niches de marbre poli. Tel fut le Temple de la Paix, que Pline met au deſſus de tous les édifices du monde; toutes les richeſſes du Temple de Salomon ſervoient à ſon ornement; & Joſephe aſſure que la vanité de ce Prince y avoit raſſemblé tout ce qu'il

y avoit de rare & de curieux dans l'univers. Telle fut enfin la Maiſon de Gordien, où non-ſeulement les ſolives étoient dorées, mais portoient ſur des appuis d'or maſſif. On y comptoit d'un côté juſqu'à deux cent colonnes qui ſoutenoient une galerie. Le Palais de Néron étoit encore plus merveilleux. L'avant-cour avoit trois mille pas de largeur, & l'on y voyoit un étang environné d'édifices, & à l'entrée un coloſſe de cent vingt pieds qui repréſentoit ſa figure. Toutes les chambres étoient dorées en dedans avec des compartimens de pierreries & de nâcre de perles; les planchers des ſalles où il mangeoit étoient mobiles & à jour, pour répandre des fleurs & verſer des eaux parfumées ſur les convives. La principale tournoit nuit & jour d'un mouvement égal, ainſi qu'un globe céleſte, & le parc étoit peuplé de toutes ſortes d'ani-

maux. Ces dépenſes étoient du moins plus ſupportables que les aveugles profuſions de ceux qui, pour des ouvrages d'un jour, employoient des ſommes prodigieuſes. Tel fut le ſuperbe Amphithéâtre de Scaurus, qui ne devoit ſervir qu'un mois. Il étoit ſoutenu de trois cent ſoixante colonnes de marbre & avoit un triple entablement. La partie inférieure qui lui ſervoit de ſoubaſſement, étoit toute de marbre poli, la moyenne étoit de verre, & la plus haute dorée & pompeuſement décorée. Les plus petites colonnes étoient de quarante pieds de proportion, ayant leurs intervalles diſtingués par trois mille ſtatues de bronze, & cet édifice étoit d'une grandeur ſi vaſte, qu'il pouvoit contenir juſqu'à quatre-vingt mille perſonnes.

Caligula prenoit plaiſir à forcer la nature, applaniſſant les montagnes, & coupant les ro-

chers avec une diligence d'autant plus incroyable, que la mort étoit la peine du retardement des ouvriers. Cet homme étrange dans le goût de ſes entrepriſes, ne ſouhaitoit rien avec plus de paſſion, que ce qu'on lui figuroit d'impoſſible, & ſembloit n'élever des ouvrages ſuperbes que pour les renverſer. Il fit conſtruire ſur la mer, dans l'intervalle de Bayes à Pouzzole, un pont de trois mille ſix cens pas de longueur, ſur un double rang de bateaux chargés ſuffiſamment de terre, pour y pratiquer un chemin ſemblable à la voie Appienne, la plus belle des avenues de Rome, & tout cela pour s'y promener deux jours ſeulement, l'un à pied & l'autre en voiture, & le voir démolir après. Le même Empereur employa des tréſors exceſſifs à la fabrique de certaines Frégates de bois de cédre, dont la poupe étoit couverte de pierreries, & toutes les voiles de

couleurs éclatantes. On y avoit pratiqué dans l'intérieur, des bains, des galleries ſuperbes, & des eſpaces pour des vignes & des arbres fruitiers, avec des lits de repos, ſur leſquels il viſitoit les rivages de la Campanie, laiſſant à ſon retour ces ſuperbes navires à l'abandon.

Enfin l'on ne ſauroit nier que nos Monarques, bien inférieurs en puiſſance, ne feroient que des efforts inutiles, pour égaler dans leurs édifices la magnificence de ces premiers Maîtres du Monde. Les moindres colonnes de leurs palais coutoient autant qu'une de nos plus belles maiſons, les forêts ondoyoient ſur les toits; les vergers & les arbres fruitiers paroiſſoient au deſſus des tours; & le circuit de ces orgueilleuſes maſſes de pierres occupoit une eſpace incroyable. Cependant, s'ils revenoient de nos jours, ils ſeroient forcés d'avouer que leur façon de bâtir eſt bien in-

férieure à la nôtre, ſoit pour la beauté des appartemens, pour l'intelligence des ordres d'Architecture, ou pour la commodité du logement. Les reſtes du palais d'Adrien, que l'on voit près de Tivoli, ſont une preuve de ce que l'on avance ici. L'ordonnance des chambres eſt en forme de cloître, elles s'enfilent l'une l'autre, & répondent toutes ſur une gallerie, comme les cellules des Religieux, ſi étroites au reſte, & ſi mal percées, qu'à peine ſerviroient-elles de garde-robe aux palais modernes de Rome.

Quant à la Peinture & la Sculpture, de quelque réputation qu'ayent joui les Grecs, il ne paroît pas que nos modernes leur ſoient inférieurs. Parrhaſius fut célébre pour l'expreſſion naïve des plus petites choſes; mais quelle main a pu jamais ſurpaſſer en ce point celle d'Albert Durer, dont les miniatures

ſont conſervées comme autant de merveilles dans la Bibliotheque du Vatican? Il eſt impoſſible que le coloris d'Appelle ait été plus parfait que celui du Corrége, de Rubens, & tant d'autres de nos Maîtres. Son portrait d'Alexandre tenant à la main une foudre qui ſembloit ſortir du tableau, n'offroit rien qu'on ne puiſſe admirer dans les merveilleux ouvrages de Raphaël.

Et ſi cet ancien Prince des Peintres eut vu la ſalle Clémentine, où des figures humaines ſont toutes droites dans la concavité de la voûte, ſans être rapetiſſées par la ſituation, ni eſtropiées à cauſe du racourci; s'il eut vu ces galleries peintes avec un ordre de colonnes, qui, par une magie de la perſpective, inconnue à l'Antiquité, ſe terminent en payſages, quel n'eût point été ſon étonnement!

Pline vante beaucoup le grand art de Zeuxis

à animer ſes peintures, & à y marquer les mouvemens de l'ame au point que, dans un tableau qu'il avoit fait de Pénélope, ſes mœurs mêmes s'y trouvent exprimées. Mais il y a tout lieu de douter, vu ſur-tout le défaut de couleurs, que ſon pinceau ait été comparable à celui du Titien, du Parmeſan, & de Michel Ange. On voit une tête de Chriſt de la main du premier, dont le viſage & l'action témoignent je ne ſais quoi de divin & de ſurnaturel. Toutes les Vierges du Parmeſan font paroître, parmi leur grace & leur beauté ſinguliere, une pudeur & une humilité non pareille.

Mais qui pourroit parler dignement des chefs-d'œuvre de Michel-Ange! Ce grand nombre de figures nues, que l'on voit dans ſon jugement dernier, toutes préſentées dans une attitude & avec une action différente, eût

étonné le plus inventif de tous les Peintres de la Grece.

Outre leur admirable diverſité, l'effroi, le tremblement, & l'horreur y ſont exprimés ſi naturellement que, bien loin qu'il ne ſurpaſſe point les anciens, on tient que l'art même eſt ſurpaſſé. Les Statues de ce grand homme qui excelloit encore dans la Sculpture & l'Architecture, ou celles de Bandinelli, de Pilon, ou du Bernin, ne le cedent en rien aux plus beaux morceaux de Phidias, de Miron, ou de Polyclete.

Que l'on paſſe à l'agriculture, le plus néceſſaire de tous les Arts, les ſurnoms de Lentulus, de Fabius & de Cicéron, donnés à ceux qui y avoient fait quelques découvertes, prouvent que nous en ſavons là-deſſus autant au moins que nos ancêtres, beaucoup moins expérimentés que nous dans cette partie de

l'agriculture qui ne regarde que l'embelliſſement. Quelque bruit que faſſe la Renommée des Jardins de Lucullus & de Néron, ils ſeroient eux-mêmes étonnés de la beauté & de l'intelligence de nos parterres, diſtingués par compartimens. Leurs bordures éclatantes de mille fleurs, l'arrangement ingénieux du buis, du mirthe & du lierre, la fraîcheur des grottes, la beauté des perſpectives, les labyrinthes, les treillages, les tertres fleuris, les boſquets en uſage aujourd'hui, & les théâtres mollement élevés ſur l'émail d'une verdure immortelle, toutes ces choſes leur auroient ſemblé merveilleuſes. Ils auroient ſur-tout admiré le murmure artificiel de nos fontaines, & ces jets d'eau qui, tantôt s'élevant dans l'air y forment mille figures diverſes, tantôt ſe portent juſqu'aux nues d'une roideur extrême, pour deſcendre d'une maniere imperceptible,

ne

ne laiſſant remarquer l'endroit de leur chûte, que par une humide pouſſiere. Que diroient-ils de la diſtribution de ces mêmes eaux par nappes ou par caſcades, & lorſqu'ils les verroient devenues rivales de la nature, donner le mouvement & la voix à mille oiſeaux animés, & faire exécuter des pieces par des inſtrumens que perſonne ne touche ?

On ne ſauroit dire que le nombre de nos connoiſſances Mathématiques ſoit diminué. Les logarithmes de Neper Ecoſſois, l'invention & les progrès de l'Algébre, & les admirables découvertes de Deſcartes, de Newton, de Leibnitz, & de tant d'autres, laiſſent bien loin derriere eux les Euclide, les Diophante & les Pythagore; & le plus habile de ceux qu'on appelloit à Rome les Subtils Nationaux, pour la promptitude avec laquelle ils faiſoient un compte, perdroit la tête ſur le

Bureau d'un Banquier de Hambourg, ou d'Amſterdam.

On ne peut rien dire de la Muſique des Anciens, dont il ne nous eſt parvenu aucun fragment, qui nous mette à portée d'en connoître le caractere & l'énergie, & de juger de la vérité des effets merveilleux qu'on en raconte. Si on en croit les Hiſtoriens, Terpandre appaiſa par la douceur de ſon chant, la ſédition de Sparte, & Timothée émut le cœur d'Alexandre au point de lui faire prendre les armes. Mais comme on ne ſauroit raiſonnablement refuſer aux Ecrivains modernes le même degré de crédulité, en ſuppoſant la vérité de ces faits, nous en avons de pareils à oppoſer. L'Hiſtoire de Dannemark parle d'un Muſicien qui ſe vanta devant le Roi d'avoir une puiſſance ſemblable ſur les eſprits : en effet, après avoir rempli le cœur des aſſiſtans de triſteſſe

& d'étonnement par un chant grave & ſérieux, il y fit preſqu'au même inſtant naître l'allégreſſe & la joie, puis changeant de ton, les porta tous à la fureur, & appaiſa auſſi ſubitement ces deux paſſions.

Quant à ces productions rares & merveilleuſes qui exigent la ſubtilité de l'eſprit, dans leur invention, & l'adreſſe de la main pour leur exécution, il ne paroît pas que nous ayons dégénéré. Si Architas, Tarentin, fit une colombe artificielle qui d'elle-même s'élevoit en l'air, Regiomontanus fit depuis une mouche qui, après avoir décrit en volant le tour de la table dans un feſtin, ſe vint arrêter ſur la main du Maître du logis. A Nuremberg, il fit un aigle qui vola hors des portes à la rencontre de l'Empereur, & qui l'accompagna juſqu'à l'entrée de la ville.

Les Romains faiſoient vanité d'avoir trouvé

l'art de ſcier le marbre, les modernes font la même opération ſur le jaſpe & ſur le porphire, & pour épargner la peine des hommes, ils ont réduit les élémens en ſervitude, & font ſcier ces corps durs aux rivieres. C'eſt du tems de Galeas, Duc de Milan, que Zelandin perfectionna l'invention groſſiere des orgues & des horloges, attribuée à Ctiſibius d'Alexandrie. Cet Artiſte fit à Pavie une horloge qui montroit au juſte le cours du ſoleil & de la lune, chef-d'œuvre qui ne peut être encore regardé que comme un coup d'eſſai, ſi on le compare à tout ce qui depuis a paru en ce genre.

On vante, pour la délicateſſe du travail, le navire de Mirmecides, qu'une abeille couvroit de ſes aîles, la fourmi d'ivoire de Callicrates, & ſon char qui n'eût point paru ſous un moucheron, le Cyclope de Timante, le char de

Phaëton tiré à quatre chevaux dans le chaton d'une bague, & l'Iliade d'Homere écrite ſi délicatement qu'elle eût pu entrer dans la moitié d'une noix. Mais on a vu depuis tout le ſymbole des Apôtres, & le commencement de l'Evangile de Saint-Jean écrit dans le rond d'un denier. Un Italien écrivit tout le *Salve Regina* ſur une lentille, & l'on voit communément en Allemagne des Artiſtes renfermer dans le noyau d'une ceriſe, juſqu'à quinze paires de dés diſtinctement marqués de tous leurs points.

Nous n'avons plus, il eſt vrai, le ſecret de fondre les pierres, ni celui de rendre le verre malléable, quoique Cardan aſſure avoir vu une chaîne de verre de la façon d'un François, qui ne ſe rompoit point lorſqu'on la jettoit contre terre.

Mais en recompenſe, nous avons pour

nous l'invention de l'Imprimerie, de la Bouſſole & du Téleſcope. Si Ménélas avoit anciennement un arc qui tiroit pluſieurs fléches à-la-fois, un Architecte d'Alphonſe II, Duc de Ferrare, fit deux mille arquebuſes qui, étant une fois chargées tiroient dix coups conſécutifs.

On a ſupprimé le reſte du Parallèle, qui n'offroit plus rien d'intéreſſant.

TRADUCTION

D'une Lettre de M. l'Abbé Metaſtaſio, à l'Auteur de l'Eſſai ſur l'union de la Muſique & de la Poéſie.

M.

Vous ne vous êtes pas trompé ; je n'ai pu lire votre Ouvrage ſans le plus grand étonnement. On peut par cet Eſſai juger de la fineſſe de votre eſprit, de la ſolidité de votre goût & de la profondeur de vos connoiſſances dans les Arts. Il n'eſt point d'Italien, du moins n'en connois-je aucun, qui ait porté ſes vues

& ſes réflexions auſſi près des premières ſources du plaiſir vif & délicat que produit, & que pourroit encore plus efficacement produire, le ſyſtême de notre Drame muſical. L'analyſe ingénieuſe & détaillée que vous faites du rhythme & du chant périodique de nos airs; la manière adroite & neuve dont vous faites ſentir l'obligation de n'enſevelir jamais le motif principal dans les ornemens acceſſoires; l'heureuſe comparaiſon que vous établiſſez à ce ſujet entre l'art de la Muſique & celui du deſſin, où le nud doit toujours ſe faire ſentir au travers des draperies; vos remarques ſur les progreſſions au moyen deſquelles on doit, en paſſant du ſimple récitatif au récitatif compoſé, imiter les altérations qui naiſſent du jeu des paſſions violentes, & pluſieurs autres endroits de votre Diſſertation que je ne cite point pour ne pas la

la tranſcrire en entier, ſont encore moins précieux par la vérité qui leur eſt propre, que par les avantages immenſes que pourront y puiſer ceux des Artiſtes qui ſont en état de développer & d'appliquer ces obſervations utiles & fécondes. En qualité d'Auteur & d'Italien, je vous dois des remercimens à ce double titre, & je vous les fais de tout mon cœur. Mais jaloux du ſuffrage d'un Juge tel que vous, Monſieur, je voudrois, comme Poëte, que notre Poéſie n'eût point à ſe plaindre de la prééminence que vous ſemblez aſſigner à la Muſique, en regardant celle-ci comme l'objet principal du Drame, & en attribuant ſes progrès au bonheur de s'être débarraſſée des entraves de la Poéſie.

Lorſque la Muſique, concourant avec la Poéſie, aſpire au premier rôle, elle détruit la Poéſie, & ſe détruit elle-même. Ce ſeroit

une trop grande abſurdité de prétendre que les vêtemens puiſſent jamais inſpirer plus d'intérêt, exiger plus d'attention que la perſonne même pour laquelle ils ſont faits. Mes Drames, dans toute l'Italie, ſont infiniment mieux accueillis lorſqu'ils ſont ſimplement déclamés, que lorſqu'ils ſont chantés ſur le Théâtre Lyrique. Soumettez à la même épreuve la meilleure Muſique dénuée de paroles, penſez-vous qu'elle la ſoutienne? Les airs appellés de Bravura, dont vous condamnez avec tant de raiſon le trop fréquent uſage, ſont préciſément le dernier effort de la Muſique qui cherche à ſe ſouſtraire à l'empire de la Poéſie. Elle ne s'occupe dans ces airs ni de ſituation, ni de caractères, ni de paſſions, ni de ſens, ni de raiſon. Elle y étale uniquement ſes propres richeſſes; mais auſſi quel plaiſir & quel applaudiſſement qu'on ne

peut refuſer ſans injuſtice à un Danſeur de corde qui parvient à ſurpaſſer l'attente du Public. Cependant, fière de ces ſuccès, la Muſique moderne s'eſt inſolemment révoltée contre la Poéſie, elle a négligé les vraies expreſſions, & n'a enviſagé les paroles que comme un fond ſervile qui devoit ſe prêter, en dépit du bon ſens, à toute l'extravagance de ſes caprices. Elle n'a plus fait retentir le Théâtre que de ſes airs de Bravura, & en a ainſi hâté ſa décadence, après avoir occaſionné celle du Drame.

Les plaiſirs qui ne parviennent point à faire impreſſion ſur l'eſprit & ſur le cœur ſont de courte durée; les hommes, il eſt vrai, ſe livrent aiſément aux ſenſations méchaniques, imprévues, agréables, mais ils ne renoncent pas pour toujours à la qualité d'êtres raiſonnables. L'inconvénient que je déplore ici,

Monſieur, eſt parvenu à un excès ſi intolérable, qu'il faut dès-à-préſent que la Muſique, cette eſclave, vienne de nouveau ſe ranger ſous les loix de ſa Souveraine, qui ſait lui prêter tant de grace & de beauté, ou qu'elle s'en ſépare tout-à fait, & que la Poéſie ſe contente déſormais de ſa propre mélodie, pendant que la Muſique ira réglet l'harmonie d'un concert, ou les pas d'un baller, ſans ſe mêler jamais des affaires du cothurne.

REPONSE

De l'Auteur du Traité ſur l'union de la Poéſie & de la Muſique, à la Lettre de M. l'Abbé Métaſtaſio.

C'EST dans vos Ouvrages, Monſieur, que j'ai trouvé la ſource de mes idées. Frappé, comme tout le monde, des beautés d'enſemble & de détail dont ils ſont remplis, & peut-être plus ſenſible qu'un autre au charme inexprimable qui en réſulte, je ne me ſuis pas contenté d'en admirer l'effet, j'ai oſé en pénétrer les moyens & les analyſer. Vous ſeul, Monſieur, pouviez me raſſurer ſur le ſuccès de mon audace, & je ne regarde les éloges dont vous voulez bien accompagner votre ſuffrage, que comme une récompenſe

que vous accordez à un lecteur appliqué. Mais autant je dois m'applaudir de la conformité de mes idées avec les vôtres, autant aurois-je lieu d'être affligé, s'il étoit vrai qu'en quelques endroits je me fusse écarté de vos opinions. Vous croyez, Monsieur, que j'ai donné à la Musique la prééminence sur la Poésie. Il me semble que j'étois trop rempli de la lecture de vos Ouvrages pour commettre une pareille injustice. Dieu veuille qu'il s'élève un Musicien qui, en s'asseyant prés de l'Abbé Metastasio, puisse réclamer la prééminence pour son art! Alors nos temps modernes n'auront plus à envier un Orphée à l'antiquité. Il est vrai, Monsieur, que j'ai écrit sur la Musique & sur la Poésie Italienne; mais j'ai écrit en France & pour la France. Sans doute qu'Artaxerce, Attilius, Regulus, Adrien, Caton, Romulus, ne doivent que gagner à être récités,

au lieu d'être chantés ; qui peut douter du ſuccès qu'auroient ces Drames ſur tous les Théâtres du monde ? Qu'à la place d'une Virtuoſa, dont l'ame réſide toute entière dans ſon goſier, une nouvelle Clairon élève en Italie un Théâtre tragique à côté de celui de l'Opéra ; qu'au lieu de ces êtres biſarres, auſſi choquans par leur figure, qu'agréables par leur voix, elle y raſſemble des Acteurs chez qui le talent naturel ſoit encore éclairé par l'étude de la Philoſophie & des Lettres ; qu'une nouvelle ſcène enfin ſoit conſacrée à la déclamation, que voudriez-vous qu'on y repréſentât, ſinon ces mêmes chef-d'œuvres tant de fois profanés & tant de fois admirés ſur le Théâtre Lyrique ? Tel eſt le cas où nous nous trouvons en France. Corneille, Racine & Voltaire ont un Temple particulier qu'ils partageroient volontiers avec vous, & où nous

avons même applaudi à de foibles imitations de vos Ouvrages. Ce ſeroit là le lieu où vos Tragédies viendroient tout naturellement ſe placer ; mais elles n'y ſeroient plus regardées comme des Ouvrages Lyriques. Il eſt à Paris un autre Temple où les gens du monde ſe raſſemblent à de certains jours pour ſe rencontrer les uns & les autres, & pour voir des danſes & des décorations, quoiqu'ils ſoient convenus de dire aux Etrangers que c'eſt pour entendre de la Muſique Françoiſe. C'eſt-là que la Muſique exerce ſon empire, quoiqu'à la vérité elle n'ait guère régné juſqu'ici qu'à la manière des Deſpotes Orientaux, qui ne ſe montrent pas à ceux qu'ils gouvernent. Choſe incroyable ! que nous ayons toute l'année un Spectacle Lyrique & à peine une demi-douzaine de pièces ſupportables ; mais enfin nous poſſédons un Théâtre abſolument con-

ſacré à la Muſique, nous compoſons des Poëmes uniquement deſtinés à ce Théâtre, & l'on ne peut diſconvenir que ce Spectacle perfectionné ne puiſſe produire un plaiſir très-délicat & d'un genre tout particulier. La pompe, la magnificence, les danſes, les décorations, tout doit y concourir à l'effet général, & être employé non ſeulement comme ornement, mais comme moyen, &, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, comme partie intégrante. C'eſt un aſſemblage magnifique, qu'un Auteur célèbre, Philoſophe & Poëte à la fois, appelle en quelque endroit, *produit de tous les Arts, plaiſir de tous les ſens.*

Tel eſt, Monſieur, le Spectacle dont j'ai prétendu parler, lorſque j'ai dit que la Muſique y étoit l'art principal & dominant; on n'y verra point à la vérité un Thémiſtocle préférer une ingrate Patrie au Souverain ſon

bienfaicteur qui prétend le venger, ni Régulus employant toute la force de l'éloquence pour faire changer d'avis au Sénat qui veut lui ſauver la vie ; mais Alcide renverſant les murs de Scyros, & pénétrant aux Enfers pour chercher Alceſte ; mais Caſtor mourant pour Telaïre, puis errant ſur les bords du Léthé ſous la forme d'une ombre légère, tandis que Pollux oſe approcher du Trône brillant de Jupiter pour lui redemander ſon frère, & que témoin des plaiſirs de l'Olympe, il ſacrifie à l'amitié l'immortalité même. C'eſt-là que l'emploi du Merveilleux, la liberté des changemens de lieu, la facilité du mêtre, tout ſemble concourir à favoriſer le Muſicien, ſans toutefois qu'on ait encore approché de l'effet qu'on doit attendre de ce concours merveilleux ; le tout faute d'avoir connu les principes que je crois avoir

démontrés dans le petit Eſſai ſur lequel vous avez bien voulu jetter les yeux. Oui, Monſieur, je ne crains pas de le dire, c'eſt pour n'avoir pas connu les principes de l'union de la Poéſie & de la Muſique, que depuis cent ans nous avons tiré ſi peu de parti de notre Opéra. Quel contraſte étonnant nous offrent l'Italie & la France ? D'un côté, un génie fécond & ſublime, tourmenté par un Peuple qui lui demande de la Muſique & daignant lui accorder des Ariettes, *propter duritiem cordis*, ou plutôt *propter mollitiem auris*, s'occupe profondément des effets qui peuvent réſulter de ce mêlange, & lui donne tout d'un coup toute la perfection dont il eſt ſuſceptible ; de l'autre, des Poëtes qui n'ont eu que le Muſicien pour objet, & qui n'ont manqué d'aucun des moyens de le bien ſervir, circonſcrits, renfermés dans de froides &

vieilles formules, le laiſſent ſans aliment & ſans ſecours, & réduit à ne pouvoir réuſſir que dans les endroits où, livré à lui-même, il ſemble avoir fait divorce avec la Poéſie. Voilà ſur quoi j'aï cru devoir exercer ma cenſure; voilà ce qui m'a engagé à rappeller à nos Auteurs, que la Muſique eſt l'obiet principal à l'Opéra; car l'Opéra eſt le Théâtre de la Muſique, & chacun doit être maître chez ſoi. Vous voyez, Monſieur, que nous ne ſommes pas bien éloignés l'un de l'autre; mais je n'ai garde ici de terminer ſi-tôt la diſpute; ce ſeroit dommage d'abandonner ſi promptement l'occaſion de converſer avec un homme tel que vous. J'ai écrit ſur l'union de la Poéſie & de la Muſique; mais en les uniſſant, j'ai cru faire un mariage ſortable. Si je vous en croyois, Monſieur, la Poéſie ne ſeroit alliée qu'à une eſclave inſolente &

rebelle. Pourquoi faut-il que plus vos comparaiſons ſont ingénieuſes, plus elles ſoient humiliantes pour cette pauvre Muſique? Ce ſeroit, dites-vous, une trop grande abſurdité de prétendre que les vêtemens puſſent jamais obtenir la préférence ſur la perſonne qui doit en être parée. Eh quoi! Monſieur, quand il n'y auroit jamais eu de paroles miſes en chant, l'art de la Muſique en auroit-il moins exiſté? Je conſulte l'antiquité, époque où la Muſique a produit les plus grands effets, & je ne vois pas que les miracles qu'elle ait opéré fuſſent l'effet des paroles miſes en chant. Je ne vois pas que Philippe ait appaiſé une émeute à Sparte, ni que Timothée ait obligé Alexandre de courir de la table aux armes par le pouvoir des vers qu'il a chantés, mais bien par le charme des modulations & par la force du rhythme, puiſſance que Voſſius n'a pas craint de regar-

der comme l'ame de la Muſique. Cette Muſique n'a-t-elle pas, comme l'ont très-bien obſervé les Auteurs de la Gazette Littéraire, une Langue particulière qui a ſes membres, ſes périodes, & ſes repos & ſes balancemens? Ne peut-on pas dire à un ſimple Claveciniſte : vous vous interrompez, vous êtes inconſéquent, vous déraiſonnez? Son inſtrument n'a-t-il pas, pour ainſi dire, ſon éloquence, ſa logique particulière? Et quelles limites a donc le vocabulaire de cette Langue? Ne peint elle pas la joie & la triſteſſe, l'audace & la crainte, la fierté & la douceur? Je conviens à la vérité que ces expreſſions ſont vagues lorſque les paroles ne leur donnent pas une détermination particulière ; mais n'en eſt-il pas à peu près de même de la Peinture? Que dirois-je encore de l'art de la Danſe & de celui du Geſte ; arts bien inférieurs à celui

de la Muſique, puiſque leurs impreſſions parviennent à l'entendement par une voie bien plus familière & bien moins délicieuſe; mais une ſcène muette, mais un ballet ſans programme ne parlent-ils pas à l'ame dans leur propre langage & ſans employer le ſecours de la Poéſie, ou plutôt ne ſont-ils pas une ſorte de Poéſie, & la Poéſie elle-même n'eſt-elle pas un ornement, un vêtement des penſées?

Ne remarquez-vous pas que ces arts ont ſi bien leur langage particulier, qu'à meſure qu'on a trouvé le moyen de les employer, on leur a laiſſé à chacun quelque choſe à exprimer à leur manière? Si je remonte juſqu'aux Grecs, je crois entendre Sophocle & Euripide changer de ton, lorſqu'ils empruntent plus immédiatement le ſecours de la Muſique. Je vois aux plaintes de Philoctete &

d'Alcide mourant une forme toute différente dans la marche ïambique du dialogue, que lorſqu'elles ſont exprimées dans les chœurs. Je vois ces mêmes Grecs qui récitoient ſous des maſques & ſur des échaffes, tout dire, tout énoncer, tandis que les Auteurs modernes, commençant à ſuppoſer des geſtes & des viſages, en font un nouveau moyen & une nouvelle partie du dialogue. Enfin je vois en Italie, où la danſe eſt toute légère & pantomime, les Poëmes lyriques marchant ſans ſon ſecours, & plutôt interrompus qu'ornés par des ballets étrangers au ſujet, tandis qu'en France la danſe noble, expreſſive, a fourni, non-ſeulement des fêtes, mais même des ſcènes au Théâtre de l'Opéra.

Convenez-en, Monſieur; on dit la République des Lettres; on doit dire la République des Arts, & les Républiques n'admettent point

d'eſclave

d'eſclave dans leur ſein. Tout eſt libre, mais tout n'eſt pas égal. Sans doute Homere eſt le premier des Grecs, mais Phidias, mais Apelle, mais Timothée ont chacun dans leur genre contribué à la gloire de leur patrie. Heureux celui dont l'ame ſera la Polyglotte qui entendra, qui concevra tous ces langages différens, ou plutôt heureuſe l'oreille qui ſaiſira l'harmonie de ce concert myſtérieux, où chaque partie étant, pour ainſi dire, contrainte & obligée, concourt pourtant à un accord général & à un effet unique.

Je ſens, Monſieur, que je me laiſſe aller à l'enthouſiaſme qui me gagne en parlant des beaux arts & en parlant avec vous, mais je vous dirai pour mon excuſe:

Ah! qual fiamma di gloria, e d'onore,
Scorrer ſento per tutte le vene
Alma grande, parlando con te!

Au reſte, je ne prétens point m'ériger en défenſeur de la Muſique au point de vous chicaner avec tant de rigueur ſur vos expreſſions. Vous voulez qu'elle ſoit une eſclave; mais vous l'avez comblée de tant de biens, vous l'avez enrichie d'un ſi bon domaine, que lorſque je l'ai vue parée de vos bienfaits, j'ai du la prendre pour une Souveraine. Permettez-moi plutôt, Monſieur, de m'applaudir de mes ſuccès, puiſqu'ils m'ont mérité votre ſuffrage, & de me féliciter de mes erreurs, puiſqu'elles m'ont donné l'occaſion de converſer une ſeconde fois avec vous, & de vous aſſurer des ſentimens d'eſtime & d'admiration avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

IDÉE

DES progrès de la Philoſophie en France.

LA Philoſophie eſt de toutes les Sciences celle qui a fait les progrès les plus rapides de nos jours ; les autres connoiſſances n'ont pas été portées à un degré de perfection plus haut que dans les beaux ſiécles de la Grece & de Rome, les reſſources de l'art ſont bornées ; l'eſprit humain ne faiſant que ſe réfléchir ſur lui-même, a bientôt parcouru la petite ſphere de ſes idées, & trouvé les limites que la main éternelle a preſcrit à ſon activité ; au lieu que la nature eſt un abîme où l'œil des Philoſophes ſe perd ſans en trouver jamais le fond ;

c'eſt une carriere immenſe & dont l'immenſité ſemble augmenter à meſure qu'on y pénétre plus avant. Les Philoſophes modernes qui ſemblent avoir marché à pas de geant dans cette carriere, & qui ont laiſſé les anciens ſi loin derriere eux, n'ont fait que nous montrer le but; les nouvelles lumieres qu'ils ont porté dans la nuit de la nature, n'ont pas été aſſez vives pour nous conduire à la vérité, & n'ont guere ſervi à nous éclairer ſur l'intervalle énorme qui nous en ſéparoit encore. Mais ſi le méchaniſme de l'univers eſt toujours un ſecret pour nous, du moins pouvons-nous nous flatter d'être ur la bonne route pour le découvrir, ou pour ſenti r l'impoſſibilité d'y réuſſir. Les François ne ſont pas ceux qui ont eu le moins de part aux progrès de la Philoſophie; le grand Deſcartes qui a ſi bien mérité d'en être appellé le pere, a ouvert le premier la carriere, & a

ſervi de guide aux Philoſophes qui l'ont ſuivi.

On ſait aſſez le deſpotiſme avec lequel la Philoſophie d'Ariſtote regnoit ſur les bancs de l'école ; le fanatiſme pour ſes déciſions étoit monté au plus haut point de l'extravagance ; on ne cherchoit plus à concilier ſes principes avec les phénomenes de la nature qui les contrediſoient, c'étoit les phénomenes que l'on vouloit adapter à ſes principes. Quelques bons eſprits avoient connu les abſurdités du Péripatétiſme, & avoient fait de vains efforts pour en reformer les abus : cette Philoſophie qu'on avoit eu raiſon d'admirer dans des ſiécles d'engourdiſſement & de barbarie de l'eſprit humain, avoit été conſacrée par le tems, l'ignorance & le pédantiſme. Bacon parut ; ce grand homme vit les entraves que cette ſuperſtition ridicule mettoit à la raiſon ; il oſa propoſer de refondre le ſyſtême des connoiſſances hu-

maines, & démontrer la néceſſité d'une nouvelle méthode pour étudier la nature. Ce que l'illuſtre Anglois n'avoit fait qu'entrevoir, Deſcartes l'exécuta : il détruiſit de fond en comble le Péripatétiſme, & chercha à élever un nouveau ſyſtême ſur d'autres fondemens.

Il n'y avoit alors que l'Aſtronomie, les Mathématiques qui fuſſent cultivées avec ſuccès, les autres parties de la Philoſophie étoient preſque abandonnées ; d'ailleurs elles étoient entiérement détachées les unes des autres, & traitées ſéparément. Un Aſtronome n'étoit qu'Aſtronome ; un Géometre n'étoit que Géometre, un Médecin n'étoit que Médecin, un Métaphyſicien n'étoit rien. Deſcartes apperçut les rapports qui lioient ces différentes connoiſſances, & les ſecours qu'elles devoient ſe prêter l'une a l'autre ; il rapprocha ces membres épars, il n'en fit qu'un ſeul corps de ſcience.

Il appliqua l'Algebre à la Géométrie, & la Géométrie à la Phyſique; c'eſt à cette idée ſublime, à ce coup de génie qu'il faut rapporter les progrès étonnans qu'on a fait dans les Sciences Phyſico-Mathématiques. On peut dire qu'il a créé la Métaphyſique, par la diſtinction auſſi ſimple que lumineuſe des deux ſubſtances; diſtinction qui anéantit les diſputes frivoles & ridicules des Métaphyſiciens ſcholaſtiques ſur la nature de l'ame, & par ſon admirable méthode, à laquelle nous devons peut-être cet eſprit philoſophique qui s'eſt developpé dans ſon ſiécle & a fait des progrès ſi ſenſibles dans le nôtre. Il a pris la Géométrie où les Anciens l'avoient laiſſée, & en a reculé bien loin les limites. Enfin il a répandu une nouvelle lumiere par-tout; mais elle n'a guere ſervi qu'à ceux qui ſont venus après lui, & ne l'a pas empêché de s'égarer. Il auroit

deviné la nature ſi elle avoit pu ſe deviner ; mais il falloit l'obſerver, & il n'en a pas eu le tems : ſes erreurs appartiennent à la foibleſſe de l'humanité & à l'ignorance de ſon ſiécle ; mais ſes découvertes ne ſont qu'à lui : ainſi en abandonnant ſes idées fauſſes, reſpectons toujours ſon génie, admirable même lorſqu'il s'eſt trompé. L'hypotheſe brillante des tourbillons, ſi célébre, ſi combattue, & ſi bien détruite par les nouvelles obſervations, ne ſeroit ſûrement pas entrée dans la tête d'un homme médiocre. Son ſyſtême ſur l'ame des bêtes, regardé communément comme une plaiſanterie, & ridicule aux yeux de bien des gens, eſt à mon avis une idée plus ſérieuſe, & qui s'étend plus loin qu'on ne peuſe, lorſqu'on la conſidere dans tous ſes rapports : demandez-le à Bayle & au Médecin Lami.

Je me ſuis beaucoup étendu ſur Deſcartes, parce

parce qu'on commence à oublier ce qu'on lui doit. Comme la plupart de ſes ouvrages ne ſont plus d'une grande utilité, parce qu'on a été plus loin que lui, on ne ſe ſouvient plus que ſans lui, peut-être on ſeroit encore dans les ténébres. Lorſqu'il a paru, la Philoſophie étoit une terre en friche : elle n'a pas produit beaucoup de fruits ſous ſes mains ; mais il en a arraché les ronces, il l'a préparée, & a appris à la rendre féconde, en eſt-ce trop peu pour mériter notre reconnoiſſance ? Je ne peux m'empêcher de le regarder comme un homme rare, qui, ſubjugué par l'impulſion du génie, étoit né pour faire une révolution, & dont les découvertes ſeront une des plus brillantes époques de l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Gaſſendi, contemporain de Deſcartes, mérite auſſi une place honorable dans l'hiſtoire de la Philoſophie, quoiqu'il n'ait pas travaillé

avec beaucoup de ſuccès pour elle. Né avec un génie extrêmement méthodique & une ſagacité peu commune, il fut révolté, comme Deſcartes, des abſurdités de la ſcholaſtique : il la combattit avec vivacité, & voulut relever le ſyſtême d'Epicure, pour l'établir ſur les ruines de celui d'Ariſtote. Il employa beaucoup d'adreſſe & de ſubtilité pour expliquer la formation & la conſervation de l'univers par le mouvement direct & la déclinaiſon des atomes. Il donna à cette hypothèſe un vernis d'orthodoxie, & toute la probabilité dont elle étoit ſuſceptible : mais cette ſecte des Atomiſtes modernes ne fut pas nombreuſe ; chimère pour chimère, on garda celle qui étoit déjà établie, quoique plus abſurde encore.

Le Cartéſianiſme n'eut pas le même ſort parce qu'il étoit mieux fondé ; il fit une fortune

brillante dans toute l'Europe, il eut les adverſaires & les ſectateurs les plus diſtingués; il fut proſcrit en France, rétabli enſuite, & adopté avec empreſſement dès qu'il fut mieux connu.

MM. Rohault & Regis furent les premiers qui le profeſſerent en France, & ils le firent avec un ſuccès & des applaudiſſemens ſinguliers. Mais le plus illuſtre partiſan de Deſcartes fut ſans doute le P. Malebranche de l'Oratoire, Phyſicien, Géometre, & plus grand Métaphyſicien encore. Il ne prit que les principes de ſon maître, & s'en ſervit en homme de génie. Il adopta ſon ſyſtême des tourbillons, après y avoir reformé beaucoup de choſes, & le défendit avec vigueur. Dans la Métaphyſique il alla beaucoup plus loin que Deſcartes; ſes principes le conduiſirent à nier l'exiſtence des corps; & s'il l'admit, ce fut parce-que l'écri-

ture ſainte le lui enſeignoit. Quelque ſinguliere que fût cette concluſion, on ne peut preſque pas douter qu'il n'ait été de la meilleure foi du monde. Il prétendit démontrer que nous ne pouvions pas voir les objets hors de nous, encore moins dans nous, & que nous ne pouvions les appercevoir que dans Dieu. Il étaya ces idées abſtraites de la Métaphyſique la plus ſubtile, d'une élocution pleine de force & de nobleſſe, & de l'imagination la plus brillante: mais malgré ces avantages, la profondeur & l'obſcurité de ſes idées garantirent de la ſéduction. Il faut une grande contention d'eſprit & un grand goût de Métaphyſique pour le ſuivre dans ſes ſpéculations : ce ſont des eſpeces de points indiviſibles, dit M. de Fontenelle : ſi on ne les attrape pas tout-à-fait juſte, on les manque tout-à-fait. Auſſi le P. Malebranche ſe plaignit-il beaucoup de n'être pas

compris par ceux qui le critiquoient. On ſait que M. Arnaud attaqua ſon ſyſtême avec un acharnement des moins philoſophiques. M. Arnaud ne m'entend pas, diſoit Malebranche. Eh, qui voulez-vous donc qui vous entende, lui répondit-on?

Le Malebranchiſme a fait naître la ſecte des Immatérialiſtes, fort peu reçue en France; mais qui a fait plus de progrès en Angleterre. Ces Philoſophes nient l'exiſtence de la matiere, telle que nous la concevons, & même ſa poſſibilité; les illuſions des ſens ſont leur grand argument: ils prouvent très-bien que les qualités que nous regardons comme inhérentes aux corps, telles que la couleur, l'étendue, &c. ne ſont que de pures idées de notre ame, qui n'exiſtent point hors d'elle, & qui n'ont aucune analogie avec la nature des objets qui les excitent en nous. Les dialogues de Ber-

kelei, ouvrage ſingulier, où l'on trouve une logique ſubtile avec beaucoup de ſimplicité, font voir combien ce ſyſtême eſt ſéduiſant, quelqu'abſurde qu'il paroiſſe au premier coup d'œil, & combien ſont preſſans les argumens ſur leſquels il eſt établi. Quelques-uns pouſſent encore ces idées plus loin, & prétendent que chaque individu n'eſt ſûr que de ſa propre exiſtence, & qu'il pourroit avoir toutes les idées & les ſenſations dont il eſt affecté, ſans qu'il y eût aucun autre être hors de lui; c'eſt la ſecte des Egoïſtes. Quelqu'inacceſſible qu'elle ſoit aux traits de la Métaphyſique, elle révolte trop les notions les plus ſimples pour trouver beaucoup de ſectateurs.

M. Fontenelle a peut-être mieux mérité de la Philoſophie que beaucoup de ceux qui l'ont enrichie de découvertes. On ne voit que des dévots qui dégoûtent de la dévotion, dit un

de nos Moraliſtes. Avant M. de Fontenelle on voyoit des Philoſophes qui dégoûtoient de la Philoſophie. Il fit voir que ce n'étoit pas la faute de la Philoſophie. Il la dépouilla de cet air ſauvage qui la rendoit ſi peu traitable, il l'embellit des graces de ſon imagination, & il fit naître des fleurs où l'on ne ſoupçonnoit que des épines : ſon livre de la Pluralité des Mondes eſt un monument qui lui fera autant d'honneur qu'à l'eſprit de la Nation.

Qu'on me permette une digreſſion à laquelle je ne peux me refuſer, & que l'eſprit de patriotiſme m'arrache. Il y a long-tems qu'on accuſe les François d'être légers & ſuperficiels, & de ne faire qu'éffleurer les Sciences. Les Anglois, dit-on, ſont bien plus Philoſophes que nous : Pourquoi ? Parce qu'ils traitent la Philoſophie d'un air grave & ſérieux. Et moi je crois que nous le ſommes pour le moins

autant qu'eux, préciſément parce que nous la traitons légerement. Il faut poſſéder bien nettement une matiere philoſophique, pour la dégager des termes barbares, des idées abſtraites, & des épines du calcul ſous leſquels d'autres ſont obligés de l'envelopper, & pour la réduire à un raiſonnement ſimple, à des images ſenſibles, & aux expreſſions les plus communes, pour lui prêter même des ornemens: c'eſt ce que M. de Fontenelle & d'autres après lui ont fait avec ſuccès. Il y a des gens qui croyent que la ſéchereſſe eſt eſſentielle aux ouvrages ſcientifiques, comme il y en a eu jadis qui ne croyoient pas qu'on pût être Philoſophe ſans avoir une barbe ſale & un manteau déchiré. Cet eſprit de ſuperficie qu'on nous reproche, n'eſt que le vernis de nos ouvrages qui ne nuit point à leur ſolidité. La raiſon toute nue a ſouvent l'air rebutant; nos

Ecrivains la rendent aimable en la parant de fleurs : c'eſt le vaſe dont on frotte les bords de miel, pour faire avaler à un enfant un remede ſalutaire : aux yeux du Philoſophe, les hommes ordinaires ſont-ils autre choſe que des enfans ?

Le Carteſianiſme commençoit à être reçu aſſez généralement, ſur-tout en France, lorſque le Newtonianiſme parut, & vint partager les eſprits. Comme les Ouvrages de Newton paroiſſoient inacceſſibles ſans le ſecours de la plus ſublime Géométrie, ſon ſyſtême ne fut pas répandu d'abord, & reſta quelque tems entre les mains de quelques adeptes. M. de Maupertuis a été le premier qui en a donné quelques eſſais dans notre Langue ; mais il étoit reſervé à un homme qui ne s'étoit fait qu'un jeu de la Phyſique & de la Géométrie, de le reproduire au grand jour : c'eſt M. de Voltaire.

Il donna ſes élémens de la Philoſophie de Newton, Ouvrage écrit avec la préciſion, l'élégance & la netteté qui lui ſont propres. Ce livre fit une ſenſation prodigieuſe, & par le nom de l'Auteur, & par les nouveautés philoſophiques qu'il mettoit ſous les yeux du public. D'abord les Géométres que M. de V. humilioit, & les beaux eſprits qu'il avoit humiliés dès long-tems, ſe déchaînerent à l'uniſſon contre lui. Il paroiſſoit inconcevable qu'un homme qui avoit fait de beaux vers, pût être Géométre & Phyſicien. On ne peut mieux parler, diſoit-on, de ce qu'on n'entend pas; comme ſi l'eſprit, en Philoſophie, pouvoit ſuppléer aux lumieres. Pour apprécier le mérite de cet Ouvrage, & la prévention ridicule de certaines gens qui ne ſont pas même en état de le lire, il faut jetter les yeux ſur les critiques qu'on en fit dans le tems. Cette

multitude de fautes énormes qu'on devoit mettre au grand jour, ſe réduiſirent à des erreurs légeres, à quelques mauvaiſes épigrammes, à des objections vagues, & dont la plupart tomboient ſur Newton, & non pas ſur M. de V. D'ailleurs quand il n'auroit pas bien ſaiſi Newton dans quelques détails, quel eſt le Phyſicien qui puiſſe ſe flatter de ne l'avoir jamais manqué ? Le reproche le mieux fondé qu'on ait fait à M. de Voltaire, c'eſt peut-être ſur la maniere peu avantageuſe dont il a parlé de Deſcartes : je ne peux pas mieux faire que de rapporter ici quelques réflexions du P. Caſtel à ce ſujet ; (Mém. de Trev. Octob. 1739).

« M. de Voltaire a ſi fort honoré notre Nation par ſes propres talens, qu'elle peut bien lui pardonner le peu d'honneur qu'elle lui enleve en rabaiſſant Deſcartes. En faveur de

M. de Voltaire, Poëte, on devroit juger moins rigoureuſement M. de Voltaire, Philoſophe; & en prenant les choſes du bon côté, encore eſt-ce une louable entrepriſe d'avoir oſé s'enfoncer dans des matieres ſi épineuſes, au mépris de toutes ces fleurs qu'il pouvoit s'amuſer à cueillir ſi agréablement, & toujours prêtes à éclore ſous ſa main; & n'eſt-ce rien que la célébrité qu'il a donnée à la Philoſophie, & par conſéquent aux Philoſophes, l'occaſion même qu'il donne aux Cartéſiens de triompher du grand Newton » ?

Le Newtonianiſme une fois mis au grand jour, fit ſur les eſprits des impreſſions bien différentes; il fut adopté des uns, & attaqué par d'autres avec une égale vivacité. Comme il battoit en ruine le Cartéſianiſme, les Cartéſiens ſe mirent ſur la défenſive. M. Privat de Molieres, bon Géométre & aſſez ſubtil

Phyſicien, fut celui qui défendit les tourbillons avec le plus de ſuccès. Il ſentit bien qu'ils étoient en défaut dans beaucoup de phénomènes; il les réforma en habile homme; il les adapta aux nouvelles expériences avec adreſſe, & il fit ſervir à confirmer ſon ſyſtême les mêmes obſervations que les Newtoniens apportoient pour le détruire. Malgré tous ſes efforts cependant, les tourbillons tomberent dans un diſcrédit total, & on peut dire qu'ils ont pouſſé les derniers ſoupirs entre les mains de M. de Fontenelle, dont la Théorie des Tourbillons ſera vraiſemblablement le dernier ouvrage qu'on fera en leur faveur.

Quelque abſurdité Métaphyſique que le Newtonianiſme entraîne après lui, on ne peut nier que ce ſyſtême ne ſoit bien ſéduiſant; il ſemble n'être fondé que ſur des faits & des démonſtrations. La facilité admirable avec la-

quelle il explique le mouvement des corps céleſtes & beaucoup de phénomènes juſques-là inacceſſibles, la fineſſe & la multitude des obſervations qui en ſont la baſe, & un grand étalage de calcul en ont impoſé. On n'a pas voulu voir l'illuſion de quelques expériences, & le peu de liaiſon de certains faits avec les inductions que Newton en tire pour établir ſes principes; enfin la ruine des tourbillons & la néceſſité d'un ſyſtême pour le vulgaire des Philoſophes, tout cela a beaucoup favoriſé l'établiſſement de la nouvelle Phyſique.

Peu de tems après, Madame la Marquiſe du Chatelet vint auſſi ſe mettre ſur les rangs, & oppoſer Leibnitz à Newton. Leibnitz commenté par M. Wolf, avoit fait beaucoup de fortune en Allemagne. Quelques idées Métaphyſiques, de ſimples projections éparſes dans ſes ouvrages, ſe ſont étendues ſous la main

de M. Wolf, [& ont donné matière à beaucoup de gros volumes, dans leſquels il a remis en honneur le goût des définitions, & les termes barbares de l'école, combinés avec une méthode ſéchement géométrique. Leibnitz n'a pas été ſi heureux en France, quoique Madame du Chatelet lui eût donné un air plus François dans ſes inſtitutions de Phyſique. Cet Ouvrage eſt écrit avec beaucoup de méthode, de nobleſſe & de préciſion; mais il ne fit pas beaucoup de proſélites; & on ne jugea pas à propos de croire aux Monades ſur la parole de Madame du Chatelet. Cette femme illuſtre a laiſſé entre les mains de M. Clairault une traduction Françoiſe du grand Ouvrage de Newton, avec des Commentaires très-profonds ſur ce que les Mathématiques ont de plus ſublime (ce livre a paru en 1756.) Madame du Chatelet, & cette célébre Mademoi-

ſelle Agnéſi, qui profeſſe les Mathématiques à Boulogne, & qui a donné un excellent ouvrage d'Analyſe, ſont des phénomènes qui feront honneur au beau ſexe, à la Géométrie & à notre ſiécle.

Quoique Newton l'ait emporté ſur Deſcartes & Leibnitz, il s'en faut bien qu'il ait ſubjugué tous les eſprits; il a encore en France des adverſaires bien redoutables. Il y a trop de choſes dans ſon ſyſtême qui font de la peine à la raiſon, pour ne pas révolter tous ceux qui croyent encore que la méthode de Deſcartes eſt la ſeule qui puiſſe nous conduire à la vérité, s'il nous eſt donné d'y atteindre.

Toutes ces diſputes philoſophiques ont éclairé les eſprits, le goût des ſyſtêmes s'eſt perdu & a fait place au ſcepticiſme raiſonné & modéré, fort généralement répandu, & d'autant mieux établi, qu'il n'eſt ni l'effet de l'ignorance,

l'ignorance, ni une affectation de ſingularité. C'eſt peut-être auſſi ce qui nuiſa le plus aux progrès de la Philoſophie. Il faut donner l'eſſor à l'imagination pour aller loin : les plus grandes découvertes de ſpéculation ne ſont guere que des heureuſes témérités du génie, & les plus habiles Philoſophes ont été des gens à ſyſtêmes : ce n'eſt qu'à force de s'égarer, en eſſayant différentes routes, que l'on rencontrera la bonne.

Il eſt vrai que la voye des expériences, quoique la plus lente, eſt bien plus ſure & plus commode, c'eſt auſſi celle qu'a priſe l'Académie des Sciences : elle a déclaré qu'elle n'adopteroit aucun ſyſtême. Le tems d'en faire un, n'eſt pas encore arrivé ; il faut attendre que l'on ait aſſez de matériaux pour bâtir un ſiſtême général de l'univers : ce n'eſt qu'en amaſſant des obſervations, & en établiſſant

des faits que l'on pourra y parvenir. On s'eſt donc jetté principalement du côté de la phyſique expérimentale, comme la partie de la Philoſophie, dont l'utilité eſt plus ſenſible.

Baron, Galilée & Torricelli, ont jetté les fondemens de la phyſique expérimentale, le premier par des vues neuves & ſublimes, Galilée par ſa théorie de l'accélération du mouvement dans la chute des corps, & Torricelli par ſes expériences ſur la peſanteur de l'air. Ces découvertes importantes ont porté dans la phyſique une nouvelle lumière, que les Bayle, les Paſchal, les Newton, &c. ont encore étendue bien au de-là : ce ſont des veines heureuſes qui ont conduit à des mines fécondes.

Le goût des expériences s'eſt répandu chez toutes les nations ſçavantes, & il eſt cultivé aujourd'hui avec beaucoup de ſoin & de ſuc-

cès. Parmi ceux qui peuvent être cités dans ce genre, on s'attend bien à voir le nom de M. de Réaumur, qui a fait des recherches approfondies ſur pluſieurs parties de la phyſique, & principalement ſur l'Hiſtoire naturelle. Obſervateur exact & infatigable, les plus petits détails n'échappent pas à la fineſſe & à la ſagacité qu'il porte dans tous ſes procédés. Son Hiſtoire des Inſectes, avec beaucoup de longueurs, eſt remplie de choſes neuves, utiles & délicates. Zélé pour le bien public, il n'a pas dédaigné de conſacrer ſes talens à des objets, petits en apparence, mais qui tendent à perfectionner les arts méchaniques, ou a prévenir quelques beſoins de la ſociété. Les moyens de faire une nouvelle teinture, d'augmenter la fécondité des terres, de garantir les étoffes des teignes, de conſerver des œufs frais pendant trois à quatre mois; voilà les

objets de ſa curioſité & de ſon travail. Des vues auſſi ſages & auſſi eſtimables devroient ſervir d'exemple à beaucoup de Sçavans, qui croiroient s'avilir par de ſemblables détails, & qui ſacrifient à des recherches brillantes, des recherches plus utiles, mais obſcures. M. de Réaumur ne trouve pas dans tous ſes concitoyens les mêmes diſpoſitions à rendre juſtice à ſes travaux, mais il les trouvera dans ſa nation; & ſa réputation ne peut être bleſſée par les petites épigrammes, & le mépris affecté de quelques perſonnes qui, ce me ſemble, n'ont pas pris conſeil de leurs lumières & de leur philoſophie.

C'eſt bien ici le lieu de rendre à un Philoſophe citoyen l'hommage que méritent ſes talens & l'emploi reſpectable qu'il en fait; je parle de M. Duhamel, de l'Académie des Sciences, à qui nous devons l'excellent Trai-

té de la Culture des terres, dont les principes ſont ſi peu connus, & mériteroient tant de l'être. Il a réuni ſes lumières & ſes obſervations aux découvertes des Anglois, qui, dans cette partie eſſentielle, ſont bien faits pour être nos maîtres & nos modèles. Il a cherché les moyens de conſerver les grains dans les greniers; il a imaginé une charrue d'une conſtruction neuve & fort commode, qui abrége beaucoup les travaux des laboureurs, cette portion du peuple la plus néceſſaire & la plus miſérable. Les principes de M. Duhamel ſont ſimples & évidens; on lui a rendu juſtice: mais c'eſt peu d'être loué, il veut être utile; & ce ne ſeroit pas la première fois qu'un Philoſophe auroit parlé, qu'on auroit trouvé qu'il a raiſon, & que ſes avis n'auroient pas été ſuivis. Quoi qu'il en ſoit, on ne doit pas ſe laſſer de travailler à la perfec-

tion de l'Agriculture, qui, en ouvrant dans l'Etat une nouvelle ſource de richeſſes réelles & permanentes, donneroit à notre commerce le plus grand avantage, & preſque le ſeul qui lui manque ſur celui de nos voiſins.

Si quelqu'un a eu l'eſprit de ſyſtême dans notre ſiécle, je crois que c'eſt M. de Buffon. Une tête philoſophe, des vues grandes, une imagination forte & lumineuſe, & l'art de ſaiſir les analogies; voilà ce qu'il m'a ſemblé appercevoir dans l'Hiſtoire Naturelle, & ce qui forme, ſi je ne me trompe, l'eſprit de ſyſtême. M. de Buffon qui par un ſtyle riche, élégant, harmonieux, plein de nobleſſe & de poëſie, efface Platon & Mallebranche, & donne à la Philoſophie un éclat qu'elle n'avoit pas encore eu, n'a pas été plus heureux que Deſcartes dans ſes conjectures ſur l'origine du monde, & la génération des animaux. Mais

ſi l'Hiſtoire de notre Globe par M. de Buffon eſt un Roman, c'eſt celui d'un habile phyſicien; ſon hypotheſe ſur la génération marque les bornes de nos lumières dans cette matière ténébreuſe, le déſeſpoir de la Phyſique: ſes obſervations microſcopiques, ſi délicates & ſi ſingulières, ſeront peut-être plus utiles, parce qu'il eſt toujours utile de détruire des erreurs. Les anciens avoient cru, ſur de ſimples apparences peu approfondies, que la corruption pouvoit engendrer des animaux. Lorſque le microſcope, qui a élargi l'univers aux yeux des Philoſophes, eut découvert à Hartzoeker & à Lewenhoek, les animacules qui ſe meuvent dans les liqueurs, on ſe moqua beaucoup des anciens, & il ne parut plus douteux que tous les êtres vivans ſont déja organiſés dans la ſemence, & qu'ils ne font que ſe développer & augmenter de volume. Mais ce

principe reçu ſans conteſtation & avancé avec ce ton de confiance que donne trop ſouvent la chaleur des premières découvertes, s'eſt trouvé en défaut dans la reproduction merveilleuſe des polypes, & il eſt anéanti aujourd'hui par les expériences de MM. de Buffon & de Needham. La production des petites anguilles qu'ils ont vû ſe former dans le bled niellé, & dans d'autres infuſions, remet en honneur l'opinion des anciens; nous avons cru voir une étincelle de lumière, & nous rentrons dans une nuit plus ſombre. Les animacules ſpermatiques ne ſont plus que de petites machines organiſées & ſans vie; il eſt vrai que les obſervations microſcopiques ſont trop ſuceptibles d'illuſion pour qu'on ne s'en défie pas; celles de Lewenhoëk ont été détruites par celles de M. de Buffon, celles-ci peuvent être détruites par d'autres; dans cette matière obſcure on finit,

finit, comme dans preſque toutes les autres, par douter.

Les ſectateurs de la Philoſophie Corpuſculaire ne pardonneront pas aiſément à M. de Buffon d'avoir établi la poſſibilité de ces moules intérieurs ſur les ruines du méchaniſme univerſel, & d'avoir mieux aimé expliquer la circulation du ſang, le jeu des muſcles, en général, toute l'œconomie animale, par des qualités occultes ſemblables aux cauſes de la peſanteur, des attractions magnétiques, &c. que par des principes purement méchaniques; cela pourroit faire craindre, diſent-ils, le retour du ſiécle d'Ariſtote. Epicure créa la phyſique corpuſculaire; ne voyant dans la nature que la matière & du mouvement, il ne chercha pas d'autres cauſes pour expliquer tous les phénomènes; mais n'ayant pas encore aſſez de faits & d'obſervations, ce prin-

cipe lui manqua dans l'application : on crut pour lors que ce qu'on ne pouvoit pas expliquer par les loix du méchaniſme, ne s'opéroit pas par ſes loix ; delà l'horreur du vuide, de là l'attraction, &c.

L'attraction, ce monſtre métaphyſique dont on ne peut plus ſe paſſer dans la phyſique céleſte, s'eſt introduit auſſi dans la Chimie. Les affinités de M. Geoffroi ne ſont que le même terme déguiſé ; elles paroiſſent préſenter une idée plus ſimple, & n'en ſont pas moins inintelligibles. Nous devons aux Anglois cet abus de l'attraction, auſſi bien que celui du calcul : ils réduiſent tout en problêmes algébriques ; l'antique ſuperſtition ſur la ſcience miſtérieuſe des nombres ſemble renaître. Jean Graig a oſé calculer les degrés de probabilité des principes du chriſtianiſme, & le décroiſſement de cette probabilité. Selon ſes calculs, la Reli-

gion ne peut plus durer que 1400 ans. L'eſtimable Auteur de l'Hiſtoire Critique de la Philoſophie a calculé auſſi les degrés de force de la certitude morale. Le Chevalier Petty, créateur de l'Arithmétique politique, a cru pouvoir ſoumettre à l'algèbre l'art même de gouverner les hommes. Le réſultat de quelques-uns de ſes calculs peut faire juger de leur ſolidité : il croit avoir démontré que le grand nombre des impôts ne ſauroit être nuiſible à la ſociété & au bien d'un Etat. Il a calculé ce que valoit un homme en Angleterre, & il l'a évalué à 1300 livres environ de notre monoye. Un Philoſophe ſublime qui connoit le prix des hommes, a ajouté qu'il y a des pays où un homme ne vaut rien, & d'autres où il vaut moins que rien (*Eſprit des Loix, Livre 23, Chapitre 17*). La Médecine n'a pas été à l'abri des excurſions de la

Géométrie : aux aphoriſmes d'Hypocrate & de Boerhaave on a ſubſtitué des formules algébriques ; on a voulu évaluer le mouvement des fluides dans le corps humain, la force des nerfs & des muſcles conſidérés comme des cordes, des leviers d'un certain genre, des piſtons, &c. Mais qu'avons-nous gagné à ces abus de la Géométrie ? On l'a détournée de ſon véritable objet, & elle a eu le ſort de l'eſprit de notre Nation : elle a perdu en profondeur ce qu'elle a gagné en ſuperficie, & je ne doute pas qu'elle ne touche au moment de ſa décadence, qui vient d'être prédite par un homme de beaucoup d'eſprit. Cette ſcience qui n'étoit qu'un inſtrument entre les mains de Deſcartes & de Newton, & qui n'eſt faite que pour en ſervir, étoit devenue une ſcience orgueilleuſe qui s'étoit élevée ſur les débris des autres, ſur ceux de la Métaphyſi-

que ſur-tout, parce qu'il eſt bien plus facile d'apprendre à calculer qu'à raiſonner. Il eſt bien à ſouhaiter que le goût abuſif du calcul ne faſſe plus d'obſtacle au retour de la Métaphyſique, dont le flambeau peut ſeul nous éclairer ſur les nouvelles erreurs que de fauſſes lumières ont introduites, & qui retardent ſenſiblement les progrès de la Philoſophie.

FRAGMENT.

VOYAGE A PAPHOS.

APRÈS une douce navigation, que les Zéphirs rendent plus prompte par l'empreſſement qu'ils ont d'aller voltiger autour de Vénus, j'arrivai à Paphos au moment que l'Aurore commençoit à s'y montrer ; elle me parut ſi riante, que, ſans voir Céphale, je jugeai aiſément qu'il étoit à ſes côtés.

Je n'eſſaierai point, Mélite, de vous décrire les beautés du Palais de Vénus : vous le connoiſſez par l'idée que vous en a donné le pinceau de l'Albane. Il eſt ſi fidele, qu'on diſtingue difficilement ſi les Grâces l'ont bâti ſur ſes

deſſeins, ou s'il a travaillé d'après les Grâces.

L'imagination la plus vive & le goût le plus galant n'approcheront jamais de l'agréable aſſemblage qui compoſe ſes jardins.

L'Amour y fixa ſon ſéjour, & tout s'y reſſent de ſa favorable influence.

L'art n'y paroît que pour faire goûter avec plus d'admiration les beautés de la nature, ou, pour mieux dire, on n'y reconnoît point d'art. Paphos enfin plaît aux Amours, & Vénus ne l'a jamais quitté ſans regret, que pour aller à la conquête d'Adonis.

Rempli de votre idée, que ne ſentis-je pas à Paphos! Tâchez de le comprendre, Mélite, car je ne l'exprimerois jamais.

J'errai quelques momens de boſquets en boſquets, & j'écoutois avec attention les ſons touchans de Philomele, qui me paroiſſoient plus tendres en ſe mêlant au murmure des

fontaines de cette Iſle, quand j'apperçus une Nymphe qui venoit à moi.

Je ne doute pas, heureux amant, me dit-elle, en m'abordant, que vous ne ſoyez bien reçu dans cette Cour; l'Amant de Mélite doit être le modele des Amours: nous entendons ſans ceſſe parler d'elle à la Cour de Vénus, & vous venez ſans doute rendre graces à la Déeſſe de ſes bienfaits; mais on n'entre point encore dans ſon Palais. Je vous y conduirai quand il en ſera tems, & je veux en attendant ſon reveil vous entretenir ſous cet ombrage.

Vous me trouvez ſeule ici dans la rêverie, c'eſt que j'aime à Cithere. Eh! quoi, dis je à la Nymphe, la Reine des plaiſirs permet que dans ſa Cour même on connoiſſe des peines en aimant? —Ne vous en étonnez pas, ce ſont ces peines qui ſont le bonheur des cœurs amoureux.

Vénus attentive à tout ce qui peut augmenter les délices de ſon empire, ordonne quelquefois à ſes Nymphes de paſſer un jour ſans parler à leurs amans; il nous eſt même défendu de les voir à de certaines heures, & ſes défenſes ne ſont faites que pour ajouter au plaiſir de les voir, celui de les voir en ſecret.

Les vulgaires Amans n'imaginent point de plaiſirs dans l'abſence; pour moi, éloignée de Licas.... ce ſoupir vous apprend que c'eſt Licas que j'aime, ſon idée eſt ſans ceſſe préſente à mon eſprit. Je répéte en moi-même tout ce que je lui ai dit en partant. Je le ſuis dans les bois, où j'aime à le trouver; je le vois nonchalamment couché s'entretenir dans une douce rêverie: il m'aime, il penſe à moi, il me parle peut-être. Quelques jours avant de réjoindre Licas, je préviens tout ce

ce qu'il va me dire. Je juge du plaiſir qu'il aura de me revoir par la tendreſſe de ſes adieux. Je le vois qui court au devant de moi; ſes tranſports comblent ma joie, je vole dans ſes bras : que de careſſes !

Ah, Nymphe! que vous augmentez l'impatience que j'ai de revoir Mélite. —Elle connoîtra dans vos embraſſemens que l'abſence, en les faiſant ſouhaiter plus long-tems, leur donne encore un nouveau prix.

Mais ne vois-je pas le Palais de Vénus? —Non, c'eſt la demeure des Graces. Ce portique de feuillage qu'on apperçoit d'ici, conduit à un veſtibule où s'aſſemblent les Génies, qui ſont deſtinés à inſpirer la galanterie aux mortels. Chaque Grace les inſtruit ſelon le département qui lui eſt confié. La premiere leur enſeigne à parler le langage des Graces; c'eſt elle qui défend ces froides exagérations

qui deshonorent l'Amant tranſi qui les met en uſage, & la Maîtreſſe inſenſée qui les écoute. C'eſt elle qui leur dicte une déclaration où ils donnent plus de choſes à entendre qu'il n'en expriment. C'eſt elle qui travaille à bannir des ſociétés galantes les mauvaiſes plaiſanteries & tout ce qui n'eſt pas du choix des Graces.

L'autre a l'inſpection des parures; elle ne donne point de regles pour les ajuſtemens, elle veut ſeulement qu'il y regne plus de goût que de magnificence. Elle paſſe au beau ſexe quelque caprice, ſans affectation, en faveur de la mode, & condamne dans les hommes galans tout ce qui peut approcher d'un arrangement étudié.

La troiſieme Grace eſt chargée de maintenir ou de faire naître ce qu'on appelle les belles manieres; & comme chaque Nation a ſes coutumes en galanterie, Carite donne aux

Génies différentes leçons, ſuivant les pays qu'ils habitent.

Zélide, c'eſt le nom de la Nymphe, me préſenta à Catite, qui me reçut comme les Graces reçoivent les vrais Amans. Je ſais, me dit-elle, combien vous aimez Mélite: mais vous, vous ignorez combien elle eſt au deſſus des autres mortels.

Ecoutez moi:

La Mere des Graces prit naiſſance dans l'empire de Neptune. Dès qu'elle y parut, tous les Dieux vinrent lui rendre hommage. Les Amours en naiſſant au tour de la Déeſſe, folâtroient avec les plus grandes Divinités. Vénus fut bientôt maîtreſſe du monde entier; tout reconnut ſa puiſſance; & Neptune ſe glorifioit d'avoir vu naître la ſouveraine de l'univers.

L'envie regne même dans les Cieux. La

Déeſſe de la Terre, jalouſe de Neptune, alla ſe plaindre au Deſtin. Arbitre des Immortels, lui dit-elle, pourquoi faut-il que Neptune l'emporte ſur la Mere des Dieux ? S'il étoit arrêté que Vénus ne naîtroit pas dans l'Olimpe, ce n'étoit pas au Dieu des Mers à lui donner le jour. Cybele attendoit cet honneur... Conſolez-vous, répondit le Deſtin à la Déeſſe, il naîtra dans votre empire une mortelle dont l'Olimpe à ſon tour deviendra jaloux. Sa beauté n'égalera pas celle de Vénus ; mais, ſous des traits moins réguliers, on verra briller plus de fineſſe & d'enjouement, ſa vivacité l'emportera ſur la majeſté même, & ſans être divine, elle recevra les hommages des mortels. Je veux cependant qu'elle ignore tous les avantages qu'elle a reçu des Dieux. Foible mortelle, la vanité les diminueroit peut-être. Que de belles ſe-

roient aimables, ſi elles ſavoient ignorer que la beauté ſert à ſe faire aimer.

Non, non, m'écriai-je, j'apprendrai à Mélite ce qu'elle ignore. D'abord elle ne me croira pas : je lui jurerai ſur le nom d'Amour, que c'eſt de Carite que je le ſais, elle n'en doutera plus ; mais elle n'en ſera pas moins modeſte.

Carite nous quitta pour aller joindre ſes ſœurs, & Zélide me conduiſit dans les différens appartemens du pavillon.

Nous nous arrêtames quelques momens dans le ſallon des livres. J'étois curieux de connoître ceux qui ont la gloire d'amuſer Paphos. Je ne vis que des titres galans. Les livres ſont rangés ſur différens gradins, ſelon la valeur que les Graces leur donnent.

Je mis d'abord la main ſur un volume de Poéſies, où je reconnus quelques piéces d'un

petit nombre d'Auteurs, qui ſe ſont plus attachés au ſentiment qu'a l'eſprit.

Je trouvai ſur le même gradin différentes Hiſtoriettes, (on ne lit à Paphos que celles que le beau ſexe a bien voulu écrire, les autres n'y ſont pas connues), un Recueil de Chanſons, d'où on a eu ſoin de bannir les indécences & les obſcénités, & des extraits de pluſieurs de nos Romans, dont on a retranché les Hiſtoires magiques & les converſations ennuyeuſes.

Zélide m'avertit qu'il étoit temps de ſe rendre auprès de le Déeſſe.

Vénus reçut nos hommages avec un ſouris qui ne me permit pas de douter de mon bonheur; & je ſentis que ſa préſence augmentoit mon ardeur pour ſon culte.

Je l'avoue, Mélite, ſa beauté a quelque choſe au deſſus de la vôtre; mais elle ne doit

Mais ſes traits peuvent ſeuls rendre un cœur ſenſible ; déſavoue-t-il ceux qu'il a bleſſés ?

Il eſt vrai que le traits de l'Amour peuvent ſeuls rendre un cœur ſenſible, répondit Zélide ; mais pour le rendre heureux il faut que le trait parte de ſes mains, & je vais vous apprendre qu'il ne les lance pas tous.

Peu de tems après la naiſſance de Vénus, une troupe d'Amours s'écarta dans les bois de Cynte. Diane n'avoit pas encore déclaré la guerre à la Déeſſe des plaiſirs, & la Déeſſe, qui ne ſavoit pas alors ſe méfier des prudes, ne recommandoit point aux Amours de fuir les forêts conſacrées à Diane.

La troupe d'Amours dans les bras de Morphée, ſe délaſſoit de l'exercice d'une longue journée, où à l'envi l'un de l'autre, ils avoient eſſayé ſur les oiſeaux des traits deſtinés à être

Les Sylvains d'alentour apprirent bientôt que Diane avoit changé ſes traits. Saiſiſſons-les à notre tour, dirent-ils entr'eux; les Nymphes affectent une rigueur dont nous triompherons avec les traits de l'Amour. Tachons de les ſurprendre. Leurs armes pendent toujours aux arbres qui entourent la fontaine de Diane; qu'Amour & Mercure nous favoriſent quand elles entreront dans le bain, leurs carquois ſont à nous.

Ils approchent de la fontaine ſans craindre le ſort d'Actéon. Les Nymphes crient, mais les carquois ſont enlevés. La Vanité, l'Avarice & tous les vices tour-à-tour ſe rendirent maîtres de ces armes; ce ſont ces traits égarés qui bleſſent la plupart des cœurs que vous croyez ſoumis à Vénus.

Dans ce moment on vint avertir Zélide que Mercure deſcendoit, & que les Nymphes al-

Ris ſe retirent, on doit quitter les Amours. Que toutes les ombres galantes ſe contraignent pour lui faire des offres & la tromper.

Si vous puniſſez pour avoir voulu plaire trop long-tems, reprit Mercure, quelle peine ferez-vous ſubir à l'ombre d'une belle, qui a paſſé ſes jours à ajuſter des charmes dont elle ne fit jamais uſage? —C'eſt mal reconnoître mes faveurs: quand je donne des charmes, je les deſtine à ma gloire; ce qui a fait les délices de cette ombre, va faire ſa peine. Qu'on lui préſente ſans ceſſe ſon miroir, pour le retirer au moment qu'elle en approchera; ſon ſupplice ſurpaſſera celui de Tantale.

Et que ferez-vous l'ombre de cet Amant, qui s'eſt vanté d'avoir eu des faveurs qu'on ne lui accorda jamais?

Qu'on lui montre ſans ceſſe, répondit Vé-

nus, le portrait de ſa belle entre les mains d'une ombre diſcrete.

Mais j'oublie un Diſciple de Thémis qui n'a jamais aimé que la parure. Ah ! s'écria la Déeſſe, c'eſt un mal qui gagne tous les environs de la France ; il eſt trop funeſte à mon empire : j'en dois arrêter le cours. Eh ! quelle belle voudroit aimer, ſi tous les hommes penſoient comme ce fade Magiſtrat ? Qu'on le friſe tous les quarts d'heures du jour, & dès qu'il paroîtra content de ſon ajuſtement on le fera promener au grand vent. Le ſupplice eſt cruel, mais l'offenſe eſt trop forte.

Vénus ſe leve, & Mercure porte aux enfers les arrêts de la Déeſſe ; mais ce Dieu a pluſieurs emplois à Paphos, & je le revis bientôt ſous un air plus riant.

Nous continuames notre entretien, que l'arrivée de Mercure avoit interrompú, & ſans

deſſein nous arrivames au pavillon des Songes.

Ah ! m'écriai-je voilà un Songe qui ne me quitte point ! C'eſt lui qui raſſemble tous les charmes de Mélite. Cette nuit encore... Mais pourquoi aimer ce trompeur ! mon réveil me le fait trouver ſi cruel.

J'apperçois, dit Zélide, celui qui me touche le plus, il me repréſente Licas tendrement couché auprès de moi.

Parmi tous ces ſonges, je n'en vis point que la Jalouſie eut pu former. La Jalouſie, me dit Zélide, n'eſt point connue à Paphos ; ſes Songes volent à la ſuite de l'Hymen, & l'Amour ne la connoît que pour s'en défendre. On évite ici ces ſoupçons, ces plaintes, ces juſtifications dont tant d'amans ſe font une habitude. Vénus ne s'offenſe pas des reproches de Vulcain ; mais ceux de Mars ont fait paroître Adonis encore plus aimable.

qu'il reconnoît encore Daphné ſous l'écorce de cet arbre.

Nous nous aſsîmes près d'un ruiſſeau qui aime à embellir le gazon dont ſes bords ſont revêtus, pour y attirer les Nymphes de Vénus. Dès que Zélide commença de parler, il adoucit ſon murmure pour écouter ce qu'elle alloit me dire. Vous devez tous vos feux au Dieu de Cythère ; mais Licas & moi nous raſſemblons les feux de Bacchus & de l'Amour. Ces Dieux quoique bien unis entr'eux, ſont ſujets aux foibleſſes que peuvent avoir les autres Divinités.

Quand il s'agit de ſoutenir ſes droits, la plus forte amitié n'eſt pas exempte de froideur.

Un Berger des rives du Lignon cueilloit un jour un raiſin pour l'offrir à ſa Bergère. Un Buveur jaloux de la gloire de Bacchus,

rencontra le Berger qui entrelaſſoit ce raiſin dans des guirlandes de fleurs. Si vous cherchez à plaire à l'Amour, en offrant des préſens à vos Bergères, dit le Buveur, contentez-vous des dons de Flore & de Pomone, & laiſſez aux Buveurs les dons de Bacchus. Il n'eſt rien de réſervé pour plaire à l'Amour, répondit le Berger, & Bacchus lui-même ne pourroit m'empêcher d'offrir ce préſent à Neris. Téméraire, repartit le Buveur, tu ne connois pas Bacchus, mais tu connoîtras ſa vengeance.

L'Amour protégeoit le Berger, & Bacchus ſe déclara contre lui. Vénus craignant que l'intérêt particulier de ces deux Dieux ne nuiſît à ſon empire, ne perdit point de tems pour rétablir leur intelligence. Elle leur fit jurer par le Stix d'oublier cette querelle; je veux, leur dit-elle, pour que l'univers ne doute point

de votre union, que Bacchus porte aujourd'hui les armes de mon Fils, & que mon Fils regne ſur l'Empire de Bacchus.

Ces Dieux accepterent les conditions du raccommodement ; & dans cette journée Bacchus lança autant de traits que l'Amour ſoumettoit de buveurs.

Bacchus, maître des feux de l'Amour, m'enflamma, & Licas bleſſé des mains de l'Amour me diſputoit l'avantage d'aimer plus tendrement que lui. Mais avant que de lui accorder la moindre des faveurs, j'exigeois qu'il avouât que j'aimois encore d'avantage. Il ſe contraignoit quelquefois pour en convenir, & je me contraignois moi-même auſſi pour refuſer ce que j'avois tant d'envie qu'il obtint.

Enfin je réſolus, pour ne pas lui céder l'avantage, d'implorer le ſecours de l'Amour.

Je me préſentai à ſon Temple, mais je n'ap-

Oui, il ſent pour moi tout ce qu'Adonis ſent pour Vénus; mais j'ai pour lui, je crois, des tranſports que Vénus n'eut jamais pour Adonis.

Belle Nymphe, lui dis-je, j'avouerai que Vénus vous céde en tendreſſe, ſi vous convenez que vous devez me céder auſſi.

J'allais diſputer avec Zélide; mais un concert harmonieux qui commençoit à ſe faire entendre dans le pavillon des Graces, nous y fit courir avec empreſſement.

Ah! l'harmonie de Paphos n'eſt point celle qu'on entend chez les mortels! Qu'elle eſt différente de ces ſons qu'on admire en demandant s'ils ſont agréables! Qu'elle eſt éloignée de cette langueur qu'on rencontre ſi ſouvent, en voulant chercher ce qui touche!

Le concert finit, & je m'éveillai, le cœur toujours plein de Melite.

CHARMUS,

ELISE ET THERSANDRE.

TRIPTOLEME eut à peine enſeigné aux humains le ſecret de faire ſortir de la terre les moiſſons dorées, que Cérès eût un culte. Le nectar délicieux que donne la vendange, & la joie qu'il répand dans l'ame des mortels dont il ranime le courage & les eſpérances, attirerent à Bacchus des adorateurs, & la foudre qui roule en grondant ſur les voûtes retentiſſantes de l'Olimpe, firent révérer le grand Jupiter. Le Dieu dont la courſe brillante regle les ſaiſons; la Déeſſe qui préſide à la nuit, & dont le flambeau inégal diſſipe l'horreur des ténébres; Mars, qui deſcendant

ſur la terre vient enlever les fils à leurs meres, & les époux à leurs tendres moitiés, ne tarderent pas à être adorés. L'Amour ſeul, quoique le plus ancien peut-être de tous les Dieux, ſi l'on en excepte le Deſtin, vit un temps s'écouler avant que ſa Divinité fut reconnue.

Il échauffoit cependant de ſes feux les cœurs de la jeuneſſe, il entrelaſſoit les branches amoureuſes des jeunes arbriſſeaux, & faiſoit ſentir ſa puiſſance aux troupeaux qui, de deſir & de joie, bondiſſent dans les plaines; mais l'extaſe délicieuſe dans laquelle il plonge l'ame, & ſes plaiſirs vifs qui l'enlevent à elle-même, étoient trop oppoſés avec la ſombre triſteſſe, & les ſoucis dévorans qu'il y fait entrer quelquefois, pour que les mortels ſuppoſaſſent qu'un même Dieu lançât des traits ſi différens. Il fut donc long-tems ſans autels.

Charmus lui en éleva le premier dans la

Grece, d'où ſon culte ſe répandit bientôt par-tout l'univers. Ce Berger n'avoit point ceſſé de voir la jeune Eliſe depuis ſon enfance, & n'avoit encore rien reſſenti pour elle, quoiqu'il fût déjà dans l'âge où le pouvoir de la beauté exerce ſur nous ſon empire. Il vint à l'aimer, & ſurpris du changement qui ſe faiſoit chez lui, il ſe demanda d'où lui venoient les mouvemens qui ſe paſſoient dans ſon cœur, & pourquoi Eliſe qui étoit toujours la même, ne lui avoit point encore paru ce qu'elle lui paroiſſoit ? Sans doute un pouvoir inviſible agiſſoit ſur lui. Tout le portoit à le croire ; mais quel Dieu devoit-il regarder comme l'auteur d'une peine qu'il n'eût point changée contre tous les plaiſirs qu'il avoit goûtés juſqu'alors ?

Etoit-ce Bacchus ? dès qu'il avoit fait des dons du fils de Semele un uſage modéré, ſes

lévres ne s'approchoient qu'avec répugnance de la coupe qui les renferme ; plus au contraire il voyoit Eliſe, & plus il prenoit de plaiſir à la voir. Etoit-ce le pere du jour, dont les rayons bienfaiſans ſemblent donner la vie à toute la nature ? Son trouble le ſuivoit bien au delà des inſtans où le char de ce Dieu ſe plonge dans l'onde, & les ſombres voiles dont la nuit couvre la terre, ne pouvoient lui dérober Eliſe toujours préſente à ſes yeux.

Qui que tu ſois, s'écria-t-il un jour, qui troubles mon repos, ſans que j'aye la force de m'en plaindre, je veux que ma main t'éleve un autel : chaque jour au matin je le chargerai de fleurs, je prononcerai le nom d'Eliſe, & j'implorerai pour moi & pour elle ton ſecours. Je ne ſais ſi tu es le plus grand des Dieux, mais je ſens que tu es le plus cher à mon cœur.

pu inſtruire Charmus du ſort heureux qu'il lui préparoit, mais il avoit beſoin d'un exemple d'une amante fidele, & d'un amant généreux, pour apprendre à l'univers qu'il n'eſt point de vertus dont ſes vrais favoris ne ſoient capables.

Inſtruits par Charmus, les Bergers firent bientôt retentir les bocages du nom de l'Amour. Ils virent partout celui que juſqu'alors ils n'avoient vu nulle part. Si les Bergeres ſe repoſoient dans la prairie, ce n'étoit plus au poids voluptueux de leurs corps que cédoit la molleſſe des gaſons; c'étoit ſa main qui, pour préparer un lit au plaiſir, courboit ſous elles les herbages. Ils le virent entr'ouvrir les fleurs que le vent careſſoit, ils le virent dans l'obſcurité myſtérieuſe des forêts, épaiſſir l'ombrage, & en les aſſurant du ſilence, inviter les Nymphes à ſe prêter à ſes

larcins. Une joie nouvelle ſe répandit partout; mais Charmus ne la partagea point; il étoit épris d'Eliſe & ne pouvoit s'en faire écouter. Le bonheur dont Therſandre jouiſſoit à ſes yeux, venoit encore ajouter à ſon tourment. Que lui ſervoit le don que lui avoit fait l'Amour? Il n'avoit garde d'uſer d'un pouvoir qui ne l'eut rendu que plus malheureux: Eliſe ne lui paroiſſoit déjà que trop belle. Augmenter le bonheur de ſon rival? Il ne lui paroiſſoit déjà que trop heureux. La maniere dont cette jeune beauté reſiſtoit à ſes inſtances, lui cauſoit encore le chagrin le plus vif, en accroiſſant à ſes yeux le prix d'un bien qu'il ne pouvoit poſſéder. Cruelle, lui diſoit-il, pouvez-vous haïr un Berger qui vous adore? Je ne vous hais point, lui répondit-elle, bien loin même d'avoir de l'averſion pour vous, je ne vous cacherai pas que ſi

je n'euſſe pas aimé Therſandre, Charmus auroit ſeul regné ſur mon cœur. Voyez ſi c'eſt là vous haïr ! Si je vous inſpire quelque pitié, lui dit un jour Charmus, épargnez-moi une conſolation qui me déchire, croyez-vous me ſoulager, en m'offrant l'image d'un bonheur dont j'aurois pu jouir ? Ah, chere Eliſe, dites-moi plutôt, que jamais vous ne m'auriez aimé ; mais m'aſſurer que jamais vous ne m'aimerez, uniquement parce que vous brûlez pour Therſandre, quel moyen, grand dieu, de me faire vaincre ma paſſion ! En refuſant ainſi de répondre à mon ardeur, vous ne faites qu'en accroître la violence. N'eſt-ce donc pas aſſez de vos yeux pour m'enflammer ; pourquoi, cruelle, pourquoi me laiſſer voir une fidélité qui m'enchante, & qui me déſeſpere ? Cruelle, vous feignez de me plaindre, & vous ne cherchez qu'à me rendre plus

amoureux. Son ardeur ne faiſoit en effet que s'accroître de jour en jour ; & ſa triſteſſe l'auroit conduit au tombeau, ſi l'Amour n'eût veillé ſur lui. Son ſecret lui échappa enfin vis-à-vis d'Arcas, qui de ſes freres étoit celui qu'il aimoit le plus. Cruel Amour, dit-il devant lui, daus une de ſes plaintes ordinaires, tu m'as accordé de pouvoir embellir ce que j'aime, que ne m'accordois-tu plutôt de pouvoir me faire aimer ?

Que dites-vous, mon frère, interrompit vivement Arcas ? Vous pouvez embellir Eliſe, & je vous entends vous plaindre de ſes rigueurs ! Si vous euſſiez daigné me confier plutôt votre ſecret, il y auroit déjà longtems que vous en ſeriez écouté. Le diſcours d'Arcas attriſta Charmus, & ſa délicateſſe ne put ſouffrir qu'on imaginât Eliſe aſſez vaine pour ſacrifier ſon Amant à l'envie d'être un

peu plus belle. Vous connoiſſez peu celle que j'aime, dit-il à Arcas, ſi vous la croyez coupable de mettre Therſardre en oubli pour un intérêt auſſi léger. Non, la choſe eſt impoſſible, & j'en juge par moi-même : je refuſerois l'immortalité, ſi pour en jouir il me falloit renoncer un ſeul inſtant à l'amour que j'ai pour elle.

Malheureux frère, reprit Arcas, que je vous plains, & que votre ſort me paroît digne de larmes! Un Dieu favorable vous ſoumet tous les cœurs, & vous refuſez d'uſer de ſes bienfaits. Charmus, Charmus, craignez d'irriter l'Amour, en formant contre lui d'injuſtes plaintes, lorſqu'il remet entre vos mains ſon pouvoir. Je l'irriterois bien plus, reprit le tendre Amant d'Eliſe, ſi confondant les ſentimens qu'il fait naître, avec une complaiſance que je ne devrois qu'à l'artifice, je

me croyois heureux d'être aimé pour l'avantage que je pourrois procurer. Peut-être, hélas ! ne l'ai-je que trop offenſé ce Dieu, en cherchant à ſéparer deux cœurs qu'il a pris ſoin d'unir ! Et n'en unirez-vous pas deux autres, reprit Arcas, qui courut graver ſur un hêtre au pied duquel Eliſe venoit ſouvent s'aſſeoir : *Charmus a le pouvoir d'embellir ce qu'il aime.*

Eliſe achevoit un jour de lire ces mots, lorſque Charmus arriva près d'elle. Les diſcours d'Arcas, & encore plus l'intérêt de ſon amour, l'avoient déterminé à mettre tout en uſage pour détacher Eliſe de Therſandre. Il aimoit cependant ce Berger. Vingt fois il avoit expoſé ſes jours pour défendre ſes troupeaux ; mais il aimoit encore plus la Bergère, & il ne pouvoit ceſſer de chercher à lui plaire ſans ceſſer de vivre. Elle voulut ſe retirer, lorſqu'elle

le

le vit approcher. Me fuirez vous toujours, lui dit-il : s'il faut que je meure de l'ardeur qui me conſume pour vous, pourquoi m'enviez-vous le bonheur d'expirer à vos pieds !

Eliſe fut émue en voyant couler les larmes dont Charmus accompagnoit ſes paroles, & elle ne put elle-même s'empêcher de répandre quelques pleurs, que la compaſſion ne lui arrachoit point ſeule. Therſandre naturellement violent, avoit beſoin de toute la paſſion qu'elle lui inſpiroit, pour modérer la fougue de ſon caractère, & il lui faiſoit encore quelquefois eſſuyer des caprices. Il eſt vrai que l'Amour cachoit à Eliſe les défauts de ſon Amant; mais il ne l'aveugloit pas au point de l'empêcher de ſentir qu'elle eût joui d'un ſort plus tranquille avec Charmus.

Il s'étoit ſaiſi d'une de ſes mains, qu'il preſſoit en tremblant entre les ſiennes. Laiſſez-

moi, lui dit-elle avec émotion, laiſſez-moi, votre douleur peut bien me toucher, mais elle ne ſauroit, ni elle ne doit m'attendrir; que la ſenſibilité que je vous marque, ne vous faſſe concevoir aucun eſpoir; je me reprocherois la douleur que vous ſentiriez à le voir tromper. Je vous l'ai dit, Charmus, j'aime Therſandre, je ne puis changer, & quel cas feriez-vous d'une femme infidelle? Je le rendrois malheureux ſans vous rendre plus fortuné.

Sans me rendre plus fortuné, reprit Charmus; ah! Eliſe, qu'elle erreur eſt la vôtre? Aimez-moi, & j'en jure par les Dieux, il ne manquera rien à mon bonheur. Sur-tout banniſſez toute crainte de vous voir accuſée d'inconſtance. Jamais l'Amour ne défendit de faire un meilleur choix. Aucun ſentiment de haine ne me porte contre Therſandre; mais

vous le ſavez, il eſt auſſi prompt à s'emporter que les vagues de l'Océan courroucé. Qui vous fait une loi de vous reſſentir des noirs accès qui viennent le ſaiſir ? C'eſt à Therſandre, aimable, que vous avez engagé votre foi, Therſandre vous la rend dès qu'il ceſſe de l'être.

Si ce diſcours ne produiſit pas ce que Charmus en attendoit, il plongea du-moins Eliſe dans une rêverie aſſez profonde. L'humeur trop vive de Therſandre n'étoit pas ce qui l'occupoit, c'étoit de la crainte de le voir changer lui-même, qu'elle étoit agitée. Arcas qui vouloit ſervir ſon frère, avoit fait adroitement parvenir juſqu'à elle que Therſandre rendoit des ſoins à Aglaure, & dans l'inſtant où Charmus lui parloit, elle ſe regardoit comme déjà abandonnée par ſon volage Amant, & cherchoit pour lui des raiſons de

l'aimer encore malgré ſon changement. Charmus n'étoit point inſtruit de l'artifice d'Arcas, auquel ſa délicateſſe ne lui eût jamais permis de conſentir ; on eût dit qu'il devinoit ce qui ſe paſſoit dans l'ame d'Eliſe : le langage qu'il lui tint, redoubla, pour un inſtant, ſes inquiétudes.

Vous croyez aimer éternellement Therſandre, lui dit-il ; peut-être un jour le quitterez-vous pour un nouvel objet moins digne de votre attachement, & ſans autre raiſon de changement, que la néceſſité de changer. Le Rival préféré ne ſera pas plus heureux, parce qu'il ne méritera pas de l'être ; vous volerez ainſi d'objets en objets, ſans que votre cœur puiſſe jamais trouver pour qui brûler d'une flamme durable. Charmus ne ſera plus, & puiſſent les Dieux détourner mon préſage, ce Charmus que vous mépriſez tant, excitera inu-

tilement vos regrets. Il n'avoit point encore fini de parler qu'Eliſe avoit déjà répondu à ſes diſcours. Je t'aime, je veux t'aimer, Therſandre, cher Therſandre, je t'aimerai toujours ! Voilà quelle avoit été ſa réponſe.

Déſeſpéré de voir Eliſe, au lieu de lui répondre, s'adreſſer en ſa préſence à ſon Rival, Charmus reprit la parole : Vous l'aimerez toujours, lui dit-il ; eh bien, brûlez pour lui d'une flamme que rien ne puiſſe éteindre, je veux le croire. Mais qui vous a dit que vous lui ſerez toujours chère ; qui vous a dit que vos attraits ne changeront point, & que vous aurez autant de droits que vous en avez pour lui plaire ? Ce chagrin que cauſe l'abſence ſuffit pour diminuer vos charmes, & pour vous enlever votre Amant. Il ne verra point dans la perte de vos agrémens une nouvelle preuve de votre tendreſſe, & ce qui devroit vous l'atta-

cher plus étroitement, ne fera que l'éloigner de vous. C'eſt une diſgrace que vous n'auriez point à redouter avec moi. Vous apprendre que je puis embellir pour toujours ce que j'aime, n'eſt-ce pas vous aſſurer de ma conſtance ? Vous voyez, chère Eliſe, que Charmus vous invite moins à être infidelle, qu'à former un nœud qui dure autant que la vie. L'acceptez-vous pour Amant? parlez, répondez, chère Eliſe; dites-lui que vous agréez ſon amour, & il va déployer à l'inſtant ſur vous le pouvoir qu'il tient du Dieu qui répand les deſirs dans nos campagnes.

La rêverie d'Eliſe étoit augmentée, & ſans qu'elle s'en fût apperçue, elle avoit abandonné à Charmus une de ſes mains qu'il couvrit de baiſers. Trompé par l'apparence, il crut qu'elle commençoit à balancer entre

Therſandre & lui; ſes yeux ſe chargerent de ces larmes délicieuſes, qui ſont l'expreſſion de la plus grande volupté, & que le plaiſir qui les raſſemble, tient comme ſuſpendues, & n'a pas la force de faire couler.

Eliſe étoit bien éloignée d'un état auſſi heureux. Occupée toute entière de l'idée que ſon Amant pouvoit un jour briſer le nœud qui les uniſſoit, qu'il étoit peut-être déjà épris pour Aglaure, elle n'en ſentoit que davantage combien elle lui étoit attachée. Elle gémiſſoit d'avance d'une infortune qu'elle voyoit prête à arriver, & n'en étoit pas plus diſpoſée à écouter Charmus.

Telle étoit ſa rêverie. Lorſqu'elle fut revenue à elle, & qu'elle vit Charmus à ſes genoux, une rougeur ſubite ſe répandit ſur ſon viſage. Que vois-je, s'écria-t-elle, vous aurois-je laiſſé croire un inſtant que je

pourrois oublier Therſandre? Ah! ſi cela pouvoit être, pardonnez-moi une erreur où je vous ai engagé ſans le vouloir; je vais réparer ma faute en faiſant ceſſer votre illuſion. Elle ſe lève à ces mots & s'éloigne de lui. Charmus reſta quelque tems étonné comme un homme qui, ſortant d'un profond ſommeil, eſt ſurpris de ne plus trouver les objets dont il étoit occupé. Il ne put s'empêcher d'admirer la fidélité d'Eliſe, & déſeſpérant du ſuccès de ſes feux, il ſoupira de n'avoir point touché le cœur de cette jeune Beauté.

Cependant Therſandre ne jouiſſoit pas d'un état plus tranquille. Il avoit lu les mots gravés par Arcas, & lorſqu'il vit Charmus aux genoux d'Eliſe, il ne douta point qu'elle ne l'eût ſacrifié à la vanité de ſe voir embellie. La jalouſie s'empare de ſon ame, & il brûle de l'accabler de reproches. Eliſe de ſon côté enſproie à l'in-

quiétude

quiétude qui la déchire, marche ſans tenir aucune route, & ne voit pas Therſandre qui eſt auprès d'elle. Il la croit livrée toute entière à l'idée de ſon Rival, & cette penſée redoublant ſa fureur : Ingrate, lui dit-il, en l'arrêtant, eſt-ce ainſi que vous payez ma flamme ? J'ai mépriſé pour vous nos Bergères, & votre légèreté eſt la récompenſe dont vous reconnoiſſez des ſoins que je n'aurois jamais dû vous rendre. Inſenſé que je ſuis ! qu'aviez-vous pour que je vous préférâſſe ? J'euſſe été heureux avec une autre, mon amour pour vous ne me donne que des peines. Que n'ai-je écouté la jeune Aglaure, ou que n'a-t-elle votre beauté !

Des reproches qu'elle méritoit auſſi peu interdirent Eliſe & lui ôterent la liberté de répondre. Therſandre prend ſon ſilence pour un aveu du changement dont il la croit cou-

pable, & ſe retire ſans daigner retourner ſur ſes pas lorſqu'elle l'appelle.

Oui, s'écrioit Eliſe reſtée ſeule, il aime Aglaure, je n'en puis douter. L'ingrat ne m'accable de reproches que pour éviter les miens. Il l'aime, il l'adore, il ne peut s'empêcher de prononcer ſon nom, & ſi quelque choſe combat encore pour moi dans ſon cœur, c'eſt l'attrait d'un peu de beauté que la douleur va bientôt détruire. C'eſt alors qu'il ne m'aimera plus, & qu'il ne prendra pas même la peine de me tromper; car ſes reproches tout injuſtes qu'il ſont, me ſont chers; ils me prouvent du moins qu'il ſent quelque regret à me trahir, & il ne m'accuſe, que parce qu'il s'accuſe lui-même.

La vue attachée ſur l'endroit où Therſandre s'étoit dérobé à ſes regards, Eliſe reſſembloit à la fleur qui languit ſéparée de ſa tige.

Elle ne voit rien, n'entend rien, toutes ſes facultés ſont ſuſpendues, & ſon ame anéantie par la douleur ſemble garder un morne ſilence.

L'Amour fut touché de ſes peines ; il eut auſſi pitié de Charmus, dont les plaintes étoient montées juſqu'à lui, au milieu de l'encens qui fumoit ſur ſes Autels. Sans détruire ſa paſſion pour Eliſe, il verſa dans ſon ame la tranquillité. Le bruit répandu par Arcas que Therſandre rendoit des ſoins à Aglaure, lui fit concevoir quelque eſpérance de toucher Eliſe, mais il ſe réſolut en même tems d'employer ſon pouvoir pour ramener ſon Amant, ſi par un excès de fidélité, qu'il ne pouvoit ſuppoſer, elle continuoit à brûler pour Therſandre.

L'Amour inſpira au même inſtant à Eliſe d'avoir recours à Charmus. Si quelque choſe pouvoit encore arrêter Therſandre, c'étoit ſa

beauté, & le chagrin alloit la lui enlever. Allons, dit-elle avec un empreſſement dont elle fut elle-même ſurpriſe, allons trouver Charmus, & le prier de me ſervir en faveur de ſon Rival; Charmus eſt généreux, il ne rejettera point ma prière.

Soyez ſans crainte, Eliſe, lui dit le jeune Berger, qui ſe trouva ſur ſon paſſage, je ne vous importunerai plus d'un amour dont les plaintes ne vous ont que trop fatiguée. Les Dieux ont enfin adouci mon tourment; j'aime & je ſuis aimé. Vous connoiſſez Aglaure, c'eſt-elle qui m'arrache à vos fers. —Aglaure, ô Ciel! qu'apprends-je? Sans doute.... Eliſe n'achève point & tombe ſaiſie d'un froid mortel. Qu'avez-vous, Eliſe, lui dit Charmus, dès qu'elle eut repris l'uſage de ſes ſens? Ce que j'ai, lui dit-elle? l'ingrat Therſandre m'abandonne, il aime Aglaure, & vous l'allez em-

bellir ! Il eſt encore en votre pouvoir de l'empêcher, reprit Charmus, & vous n'êtes pas tellement ſortie de mon cœur, que vous ne puiſſiez reprendre ſur lui tous vos droits. Parlez, préférez-vous un infidele qui vous outrage, à un Amant tendre & empreſſé, qui s'offre à répandre ſur vous tous les dons de l'Amour? Mes foibles appas l'arrêtent encore, dit Eliſe, & il ne m'eſt point permis de me dégager, tant que je ne ſerai pas aſſurée de mon malheur; je n'en ſuis cependant que trop ſure, puiſque vous allez embellir Aglaure.

Elle ſe tait à ces mots. Charmus la preſſe, mais en vain, de s'expliquer en ſa faveur; elle ne vit que pour Therſandre, & quand il ſeroit infidele, elle ſent qu'elle ne pourroit l'oublier. Touché d'un attachement ſi véritable, mais voulant mettre tout en uſage, avant de lui faire le ſacrifice de la paſſion dont il brûle

pour elle, Charmus feint de la quitter, & de voler près de ſa Rivale. Eliſe le rappelle, & ne pouvant rien lui dire, fait parler ſes larmes. Cruel, lui dit-elle enfin, lorſqu'elle voit qu'il s'éloigne de nouveau, allez briſer le nœud qui m'attache à ce que j'aime; mais détrompez vous, ſi vous croyez vous venger pleinement de mes rigueurs. Qu'Aglaure réuniſſe tous les attraits que les autres Beautés partagent entr'elles, que Therſandre touché de ſes appas, & enivré d'amour pour elle, me perce le cœur à chaque inſtant, en lui marquant, à mes yeux, ſa tendreſſe, allez, il m'en coûtera encore moins pour le voir infidele, qu'il ne m'en coûteroit pour lui manquer de fidélité.

Charmus ſe jette à ſes pieds en ſoupirant. C'eſt pour la derniere fois, lui dit-il, que vous me voyez à vos genoux, & je n'y ſuis que pour rendre le calme à votre ame. Conſolez-

vous, Eliſe, je n'aime point Aglaure, & c'eſt vous que je veux embellir. Tout ce que je vous demande, c'eſt de me plaindre quelquefois. Puiſſe celui que vous me préférez ſentir tout le prix d'un cœur comme le vôtre. A peine a-t-il parlé, que tous les traits d'Eliſe prennent une grace nouvelle.

Que vois-je & qu'entens-je, s'écrie Therſandre qui, caché à quelques pas de là, vient d'entendre leur entretien ? Eliſe n'eſt pas infidelle, & j'ai pu la ſoupçonner... Il eſt aux pieds de la bergere, & ne veut point ſe relever, qu'elle ne lui ait accordé un pardon qu'il ne croit pas mériter. Il obtient plus qu'il ne demande ; & elle lui donne un baiſer. La joie éclate dans leurs yeux, & l'ame généreuſe de Charmus la partage, lorſqu'une jeune perſonne, inconnue dans le canton, s'offre à leurs regards. Elle a tous les traits

d'Eliſe, mais on voit répandu ſur ſon viſage plus de douceur & plus de majeſté. Vais-je brûler de nouveaux feux, s'écrie Charmus, dès qu'il l'apperçoit, & va-t-on encore rejetter mon hommage? Après avoir joui quelque tems de ſon embarras, la jeune bergere le raſſure avec un ſouris modeſte, & lui avoue ingénument qu'elle eſt flattée de ſon ardeur.

Sa reſſemblance avec Eliſe avoit fait naître la paſſion de Charmus. Elle mit le comble à ſon bonheur qui ne lui coûta point de regrets. Il crut brûler encore pour ſa premiere amante; & la beauté de l'inconnue, qui l'emportoit ſur celle d'Eliſe, lui fit oublier que c'étoit en faveur d'un autre qu'il venoit d'embellir celle qu'il aimoit. Depuis ce jour le bocage ne ceſſa plus de retentir des louanges de l'Amour, & prenant pour modele Eliſe & Charmus, les amans furent heureux.

DIALOGUE

Entre Mercure, un Anglois Duelliſte, & un Sauvage du Nord de l'Amérique.

LE DUELLISTE. Mercure! le vieux Nautonnier eſt de l'autre côté de la rivière. En attendant qu'il revienne, permettez-moi de lier converſation avec ce Sauvage du Nord de l'Amériqne, que vous avez amené avec moi : voilà le premier de ſon eſpèce que j'aie jamais vu, & j'ai envie de ſavoir un peu quel animal c'eſt. Holà, ho ! mon ami, comment t'appelles-tu ? je ſuppoſe que tu parles Anglois.

LE SAUVAGE. Oui, je l'ai appris dans mon enfance, ayant paſſé quelques années à New-York ; mais je retournai bientôt vers mes compatriotes, les braves Manawks : car,

ayant été trompé par un des tiens, dans l'échange de quelques peaux, je ne me ſuis plus ſoucié d'avoir rien à démêler avec perſonne de ta nation. J'ai cependant avec ma famille pris parti pour elle dans la guerre contre la France, & j'ai été tué dans un combat, après avoir fendu la tête à une douzaine d'ennemis, tant hommes que femmes & enfans; mais je ſuis mort content; car mes amis étoient victorieux. Mon nom eſt *l'Ours altéré de ſang*, que j'ai mérité par ma force & ma valeur.

LE DUEL. Monſieur l'*Ours altéré de ſang*, je ſuis bien votre ſerviteur. Pour moi, mon nom eſt Tom Push-Well (*), très-connu chez Arthur (**); je ſuis Gentilhomme, & joueur de profeſſion. J'ai tué pluſieurs hommes dans d'honorables duels; mais je ne puis com-

(*) Qui tire bien des armes. (**) Café de Londres.

prendre comment l'on peut pouſſer la barbarie juſqu'à maſſacrer des femmes & des enfans.

Le Sauv. C'eſt là notre manière de faire la guerre; chaque nation a ſes coutumes. Mais à ton air ſévere & à cette bleſſure que j'apperçois au milieu de ta poitrine, je préſume que tu as été tué ainſi que moi dans un combat. Explique-moi, je te prie, pourquoi ton ennemi a négligé de t'enlever le crâne, en ſigne de ſon triomphe ?

Le Duel. J'ai été tué dans un duel : un de mes amis m'avoit prêté de l'argent; au bout de deux ou trois ans, en ayant grand beſoin, lui-même, il s'eſt aviſé de me le redemander aſſez bruſquement : moi qui ai trouvé mon honneur offenſé, je lui ai envoyé, pour réponſe, un cartel. Nous nous ſommes rencontrés dans Hyde-park. Sans la fatalité, le faquin n'eut pu ſe défendre; car

j'étois la première lame d'Angleterre. Je lui ai porté d'abord deux ou trois bottes; mais à la fin il s'eſt précipité ſur moi avec une telle violence, qu'il a rompu mon jeu, & m'a porté ce coup que tu apperçois. J'en ſuis mort le lendemain; mais j'ai fini mes jours en homme d'honneur, ſans donner aucune marque de repentir. Au reſte, il me ſuivra de près; car ſon Chirurgien a déclaré ſes bleſſures mortelles. On dit que ſa femme eſt morte de chagrin, & que ſa famille, compoſée de ſept enfans, ſera ruinée en le perdant; ainſi je ſuis bien vengé; ce qui eſt une conſolation. Quant à moi, je n'avois ni femme, ni enfans à pourvoir; car j'ai toujours eu en averſion la gêne du mariage.

LE SAUV. Mercure! je ne veux point aller dans le bateau avec ce miſérable. Il a tué ſon compatriote; il a aſſaſſiné ſon ami: je

le répete, je ne veux point reſter plus long-temps avec ce coquin; je paſſerai plutôt la rivière à la nage.

Mercure. Paſſer le Styx à la nage! cela n'eſt pas poſſible; cela eſt contre les loix de l'Empire de Pluton.

Le Sauv. Ne me parlez point de loix; je ſuis un Sauvage; je n'en connois point. Parlez de loix à un Anglois, il y en a dans ſon pays; encore vous voyez qu'il les mépriſe; car elles n'ont jamais pu lui permettre de tuer ſon compatriote en temps de paix, parce qu'il lui redemandoit de l'argent qu'il lui avoit prêté. Je ſçais que les Européens ſont injuſtes & barbares; mais ils ne peuvent l'être au point de commettre légitimement de telles actions.

Merc. Tu as raiſon; mais comment eſt-tu ſi choqué d'un meurtre, toi qui as maſſacré des femmes pendant leur ſommeil, & des enfans dans leur berceau?

LE SAUV. Je n'ai tué que mes ennemis ; jamais je n'ai fait périr mon compatriote ; jamais je n'ai assassiné mon ami. Tenez, prenez ma couverture, & mettez-là dans le bateau ; mais prenez garde que ce meurtrier ne s'asseye dessus, ou même qu'il ne la touche ; car s'il le fait, je la brûle aussi-tôt Adieu, je suis résolu de passer le fleuve à la nage.

MERC. De ce coup de mon caducée, je te retire ta force : nage à présent si tu le peux.

LE SAUV. Voilà un puissant enchanteur ! Rends-moi ma force, & je t'obéirai.

MERC. Je te la rends ; mais sois sage.

LE DUEL. Mercure, abandonnez-le moi ; je le mettrai à la raison. Mais, coquin de Sauvage, pourquoi prétends-tu devoir rougir de ma compagnie ? Sçais-tu que j'ai vécu dans la meilleure de Londres ?

LE SAUV. Va, tu n'es qu'un misérable

ne point payer tes dettes, tuer un ami qui t'a prêté de l'argent! Retire-toi, si tu ne veux pas que je te jette dans le Styx.

LE DUEL. Point de violence; parle plus tranquillement.... ou....

LE SAUV. Eh bien donc, tâchons de nous modérer. Quel mérite avois-tu pour être admis dans la bonne compagnie? qu'y faisois-tu?

LE DUEL. Je jouois, comme je te l'ai dit; je tenois d'ailleurs une bonne table, & je dépensois plus qu'aucun Seigneur des trois Royaumes. Je mangeois.....

LE SAUV. Manger! As-tu jamais mangé l'échine ou l'épaule d'un François? Voilà de bons morceaux; j'en ai mangé plus d'une vingtaine, & ma femme avoit un talent merveilleux pour apprêter la chair humaine. Tu ne prétends pas comparer ces mets aux tiens?

LE DUEL. Je dansois parfaitement bien.

LE SAUV. Veux-tu eſſayer à qui l'emportera de nous deux ? Je t'avertis que je puis danſer tout un jour avec plus de nerf & de vigueur qu'aucun homme de ta nation. Allons, commence : eh bien, tu reſtes-là fixe comme un poteau ! Mercure t'a-t-il frappé de ſa redoutable baguette, ou n'as-tu pas honte de nous expoſer ainſi ta maladreſſe ? S'il me le permettoit, je te ferois danſer d'une maniere que tu n'as jamais appriſe. Mais quelle autre choſe ſçais-tu faire, orgueilleux coquin ?

LE DUEL. O Dieux ! faut-il que je ſouffre un tel affront ! mais ſans épée ni piſtolets, que puis-je faire à ce maraut, qui a l'air deux fois plus vigoureux que moi ?

MERC. Répondez à ſes queſtions. C'eſt vous qui avez déſiré d'avoir une converſation avec lui : il n'eſt pas extrêmement poli ; mais il vous dira quelques vérités auxquelles il faudra

dra bien que vous vous faſſiez ici. Il ſeroit maintenant bien avantageux pour vous de les avoir entendues ſur la terre. Il vous demande donc ce que vous ſçavez de plus que de manger & danſer ?

LE DUEL. Je chantois fort agréablement.

LE SAUV. Je te propoſe le défi pour le chant comme pour la danſe. Allons, commence quelques cris de guerre ou de victoire. Eh bien, le drôle eſt muet. Mercure, il ne ſçait pas mieux chanter que danſer ; c'eſt un impoſteur ; il ne nous a dit que des menſonges : voulez-vous que je lui coupe la langue ?

LE DUEL. Recevoir un démenti, & ne m'en point venger ! hélas ! quel déshonneur pour la famille de Push-Well !

MERC. Holà, Caron ! charge-toi de ces deux ombres. La groſſièreté du Sauvage ſervira d'excuſe à ſes actions ; mais pour l'An-

glois, quelle raiſon peut-il alléguer ? Ce n'eſt point l'honneur qui l'a pu porter à ſe battre avec ſon ami ; ce ſont les Furies, c'eſt Alecton, la plus cruelle de toutes, qui inſpire de pareils forfaits ; qu'il rentre donc ſous la puiſſance de celle qui a toujours régné dans ſon impitoyable cœur.

LE SAUV. S'il doit être puni, remettez-le entre mes mains ; je ſçais l'art de tourmenter ; je commence par ce coup de pied. Coquin, entre dans la barque, ou je t'en donne un autre. Je ſuis impatient de te voir condamner.

LE DUEL. Oh ! mon honneur ! mon honneur ! à quelle infamie tu es expoſé !

Fin de la ſeconde & dernière Partie.

TABLE

DES MATIERES

DE LA SECONDE PARTIE.

Pages

RÉFLEXIONS sur le courage des Femmes, 3

Ode en prose. A M. Houdart de la Mothe, 32

Deſcription des Montagnes d'Ecoſſe, 40

Amours d'Anaſylis & de Myſiclé, 65

Lettre de Deſpréaux à M. de Mimeures, 85

Doutes ſur l'exiſtence d'un Public, 95

Lettre à une jeune Demoiſelle ſur l'origine & la raiſon des reſpects que les hommes témoignent aux femmes, 105

Diſcours où il eſt prouvé que le monde ne va pas de mal en pis, 121

Pages

Lettre de l'Abbé Metaſtaſio à l'Auteur de l'Eſſai ſur l'union de la Muſique & de la Poéſie, 167

Réponſe à cette Lettre, 173

Idée des progrès de la Philoſophie en France, 187

Voyage à Paphos, Fragment, 222

Charmus, Eliſe & Therſandre, 246

Dialogue entre Mercure, un Duelliſte & un Sauvage, 273

Fin de la Table.